I-ère année, N-os 1-3. janvier-mars 1924.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“)

PUBLICATION MENSUELLE

dirigée par

N. IORGA,

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.



— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
5, Rue Danton.

I-ère année, N-os 1-3. janvier-mars 1924.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION MENSUELLE

dirigée par

N. IORGA,

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.



— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
5, Rue Danton.

DIRECTEUR :

N. IORGA

BUCAREST, 8, ŞOSEAUA BONAPARTE

SECRÊTAIRE DE RÉDACTION :

C. MARINESCU

Maître de conférences à l'Université de Bucarest.

15, STRADA RINOCERULUI.

Imprimerie „Cultura Neamului Romănesc", s. á.
— 12, Rue Lipscanii-Noi, Bucarest. —

REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

1-ÈRE ANNÉE. N-OS 1-3. JANVIER-MARS 1924

La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII-e et XVIII-e siècle.

— Conférences données à la Sorbonne —

CHAPITRE I

Premiers contacts par Constantinople et les Grecs.

Les idées françaises qui ont pénétré dans le Sud-Est européen à partir des dernières années du XVII-e siècle et qui ont joué un rôle de plus en plus grand à travers tout le XVIII-e et pendant le XIX-e entier ont été précédées par une autre forme d'influence intellectuelle de l'Occident. Je ne dirai pas que cette forme d'influence intellectuelle correspond à la forme française. Mais, sans doute, cette dernière a été préparée par deux autres chapitres d'influence occidentale s'exerçant sur les pays orientaux de l'Europe. Et si, plus tard, nous avons à faire une distinction entre la Russie, d'un côté, et les pays du Sud-Est européen, de l'autre, cette distinction ne s'impose pas pour le premier chapitre de cet exposé, car, à la fin du XVII-e et au commencement du XVIII-e siècle, la Russie n'existe pas en tant que territoire sur lequel puisse s'étendre l'influence des idées occidentales.

Sur cette Moscovie d'après 1711 on a les pages, d'une impression directe et exacte, de Jean Neculce, le hetman moldave qui avait commandé l'armée de Démétrius Cantemir. Peu connues du public occidental, elles ont été traduites en français par un des principaux représentants de l'influence de l'Occident dans les pays du Danube au commencement du XIX-e siècle, Michel Kogălniceanu („de Kogolnitchan") [1].

Cet exilé à la suite de la campagne malheureuse du Pruth, dans

[1] *Fragments de chroniques moldaves et valaques*, Jassy 1845.

laquelle le Moldave avait collaboré avec le Tzar, se plaint du manque total de liberté à la Cour de Pierre, et, conservant le plaisir d'avoir autour de lui des hommes capables de le comprendre et de l'encourager, il préféra revenir dans sa Moldavie pour y subir Dieu sait quelles expiations de la part des Turcs, ses anciens maîtres, que de vivre plus longtemps sous le régime moscovite.

La manière dont le Tzar se présentait en Occident, dont il savait se faire accueillir par un certain milieu en Hollande, les efforts qu'il fit pour paraître à la Cour de Louis XV à Versailles, les simagrées et les compliments de salon qu'il prodigua à l'occasion de cette visite en France, tout cela se distingue nettement du système qu'il entendait pratiquer dans ses propres États et du milieu qu'il y retrouvait.

Démétrius Cantemir lui-même, qui s'était établi en Russie pour y être l'introducteur des idées occidentales dans ce pays, se plaint, dans telle partie de son oeuvre, de ne pas y trouver les livres dont il aurait besoin pour la compléter.

Le Sud-Est européen forme donc à cette époque le seul territoire sur lequel peuvent s'étendre les idées caractéristiques de la civilisation occidentale.

J'ai dit que cette civilisation occidentale ne se présente pas, dès le commencement, sous la forme française. Cependant il existe deux chapitres préliminaires qui appartiennent, si l'on veut, à la France aussi; seulement celle-ci doit en partager la propriété, et avec l'influence de la Renaissance occidentale latine, qui pénètre en Orient au XVI-e et gagne tout le terrain dont elle a besoin seulement au XVII-e siècle, et avec l'influence italienne, continuation de cette influence de la Renaissance latine.

Il faut dire quelques mots de la première influence, avant de montrer ce que la France a pu donner aux pays du Sud-Est européen, pour distinguer ensuite la manière dont cette influence a pu s'acclimater dans ces pays.

Elle est entrée d'abord par la Pologne. Je dois ajouter: aussi par la Hongrie, mais, dans ce dernier pays, l'influence de la Renaissance a été interrompue à un certain moment, en 1526, par suite de la conquête turque. En Pologne, au contraire, le terrain gagné a été maintenu jusqu'au bout, rien n'étant venu porter atteinte à l'unité du royaume des Jagellons.

L'influence latine y est fortement visible dès le XV-e siècle. Jean Dlugosz, qui traduisait son nom slave en latin par Longinus, nous a laissé une histoire admirable, qui peut soutenir la comparaison avec tout ce que l'Occident a pu donner de mieux à cette époque. Elle ne contient pas seulement la chronique du royaume de Pologne, mais l'on y trouve les renseignements les plus nombreux et les plus exacts sur tout ce qui s'est passé dans tous les pays voisins, de telle sorte que, de nos jours encore, on ne peut pas écrire un chapitre de l'histoire d'Orient sans y recourir.

On peut dire que l'influence de l'antiquité romaine s'était établie dans une forme définitive dès le commencement du XVI-e siècle, au cours duquel il y a toute une série d'écrivains dont l'oeuvre a été analysée tout dernièrement par M-lle Marie Kasterska. J'en citerai l'évêque Dantiscus, un des meilleurs poètes latins d'imitation du commencement de l'époque moderne, qui a célébré toutes les victoires des armées polonaises. Et il existe des chroniques de la seconde moitié du XVI-e siècle qui peuvent être mises à côté des sources servant à connaître l'histoire de l'Occident à la même époque. A côté d'un de Thou on peut mettre Heidenstein, Allemand d'origine, qui a laissé un exposé de l'histoire de la Pologne à son époque dans une forme littéraire distinguée.

Le mouvement se continue au XVII-e siècle; il se manifeste aussi en langue polonaise, sans que, pour cela, les traditions latines s'arrêtent. Des établissements scolaires aussi se fondent en Pologne, qui exercent sur la nation une influence des plus profondes et qui rayonnent à l'étranger. Des Moldaves du XVII-e siècle, comme Grégoire Ureche, compilateur historique, comme Miron Costin, qui a écrit sa chronique moldave à la fois en roumain, en latin, en polonais, transportent en Moldavie ce qui distingue l'enseignement et les traditions littéraires de la Pologne voisine.

En Hongrie, cette influence de la Renaissance latine s'est exercée d'une manière très forte sous le règne de Mathias Corvin, et ses manuscrits, pris un peu partout, ont été transportés par la conquête turque à Constantinople, dont, malgré les efforts faits il y a une dizaine d'années pour les ramener, il n'a été possible d'en retrouver que très peu. Des peintres italiens s'étaient fixés à la Cour du roi de Hongrie. Mais après la mort de Mathias

Corvin une époque malheureuse s'ouvre pour le royaume. Bientôt l'armée royale succombe sous les coups de Soliman-le-Magnifique et, à la place de la Hongrie unique, accueillant la civilisation latine de l'Occident, trois pays hongrois s'établiront, dont aucun ne sera en état de recueillir l'héritage du royaume brisé, la capitale elle-même étant désormais, sous les Pachas turcs, fermée à toute influence occidentale. Ferdinand, frère de Charles-Quint, s'est installé comme roi dans la partie du Nord, de l'Ouest et du Sud, celle-ci continuellement exposée aux continuelles incursions des Turcs, et nous avons en face la Transylvanie, qui, ayant une classe dominante magyare pour une population rurale dans sa plus grande partie roumaine, pourra, pendant les XVI-e et XVII-e siècles, servir d'abri aux muses latines de l'ancienne Hongrie. Toute une phalange de chroniqueurs naîtra dans cette Transylvanie. Sans cesse la Moldavie et la Valachie voisines ont reçu des influences transylvaines. Car le caractère remarquable de la civilisation qui s'est développée entre les Carpathes et le Danube est d'avoir accueilli, sur un très ancien fonds rural de traditions paysannes, toutes les traditions byzantines ou slavo-byzantines du Sud et, en même temps, toutes les influences occidentales qui venaient de l'Ouest transylvain et de l'Est polonais.

Venant à l'influence exercée par la civilisation italienne sur l'Est et surtout sur le Sud-Est européen, il ne faut pas oublier qu'à côté de l'Italie péninsulaire il y avait en Orient tout une Italie appartenant aux îles méditerranéennes. Il y avait, à défaut de l'Italie détruite par les Turcs dans l'Albanie et dans la Morée, les îles de Chypre et de Crète, représentant un vaste domaine accessible à n'importe quelle civilisation occidentale. Ces îles continuaient les anciennes traditions de la civilisation italienne et permettaient à cette dernière de s'étendre encore. Il ne faut pas oublier non plus que la Crète n'a été conquise par les Turcs que pendant la seconde moitié du XVII-e siècle, et cela à la suite d'une très longue guerre, dont la durée mesure non seulement l'appui accordé par Venise à ses colons, mais en même temps la force de l'élément indigène italianisé qui résistait de toutes ses forces, non seulement en tant que chrétien, mais en tant que détenteur de cette civilisation de l'Occident, contre la poussée ottomane. Si Chypre avait succombé déjà dans la seconde moitié

du XVI-e siècle, l'île de Chio a conservé pendant longtemps ses anciens privilèges, et les traditions anciennes y ont survécu à la conquête ottomane.

Il faut se rappeler encore qu'il n y a pas eu qu'une seule Constantinople, aux XVI-e et XVII-e siècles, mais plusieurs.

Si l'on peut négliger, au point de vue de l'Occident, la Constantinople ottomane, envisagée dans ses traditions byzantines mélangées de barbarie asiatique, on peut dire qu'il y avait une autre Constantinople, extrêmement intéressante, qui servira de moyen de transmission, de point de concentration pour les idées françaises, à un certain moment du XVIII-è siècle.

Une seconde Constantinople existait donc, qui était connue par tel ouvrage d'un ancien consul, Belin, auteur d'une étude sur „la latinité de Constantinople". Continuant la Byzance latine, commerciale et économique, du moyen-âge par un mouvement qui n'a jamais été interrompu jusqu'au XVIII-e siècle, des influences nouvelles arrivent à conquérir tout le terrain qui appartenait d'abord aux Vénitiens et aux Génois: italiennes d'abord, dans la forme levantine, pour se mêler, à la fin du XVI-e siècle et surtout au XVII-e, avec l'influence française, dont il faudrait une autre connaissance des matériaux pour donner, non pas une vue d'ensemble, mais, dans des chapitres détachés, une étude approfondie et tant soit peu définitive, de François I-er à Louis XVI.

Il y a, dans cette Péra et dans cette Galata, — surtout à Péra, — toute une vie sociale, toute une vie religieuse, toute une vie intellectuelle du plus haut intérêt, qui appartient à l'Occident.

On n'a qu'à prendre n'importe quel des récits de voyages de cette époque pour en être informé. J'ai analysé, il y a quelques années, danns un mémoire présenté à l'Académie de Bucarest [1], un de ces récits, celui de Cornelio Magno, qui date de 1672, de l'époque du Sultan Mohammed IV, et bien avant j'avais découvert [2] des lettres grecques et italiennes du XVI-e siècle, qui font voir combien était grand le rôle occidental de ce monde de Péra, qui donnait aux principautés de Moldavie et de Valachie aussi des princesses, lesquelles amenaient avec elles comme une atmosphère de Venise. Ainsi cette Catherine dont le père était

[1] Volume XXXIII.
[2] *Ibid.*, vol. XVIII.

un Grec et la mère Italienne, Levantine. Elle avait une soeur, Marie, qui portait le diminutif roumain de Mariora. Établie dans l'île de Murano, près de Venise, cette veuve du Génois Adorno Vallarga vivait dans le monastère, aujourd'hui démoli, de San Maffio, ne répondant jamais en italien à sa soeur, qui lui écrit toujours en grec. Mais les relations d'affaires qui vont jusqu'au Véronèse, les modes, les coutumes sont bien de l'Italie[1].

Quelques années auparavant, il s'était agi d'un mariage entre une princesse de cette Valachie et tel usurpateur moldave, ancien étudiant à Montpellier, écrivain de documents grecs, poète lauréat de Charles-Quint, assistant aux campagnes de France de cet empereur, qui s'était improvisé marquis de Paros et de Samos et, originaire de Crète, prétendait descendre des Héraclides et être apparenté aux anciens despotes serbes. Venant se fixer en Moldavie, il s'était aperçu que la princesse elle-même était une descendante de ces Héraclides, ce qui lui donnait à son avis le droit de remplacer le mari, Alexandre, sur le trône de Moldavie. Battu, il s'est réfugié en Pologne, où on lui donna les moyens de commencer son aventure avec des luthériens, des réfugiés d'Allemagne, des socieniens. Prince de Moldavie, il a fait construire une assez belle cathédrale, maintenant ruinée, à Cotnari et il voulait avoir une école latine, où on voit apparaître, au défaut de Mélanchton, Jacobus Sommerus. Jacques Basilique l'Héraclide joua assez bien son rôle vis-à-vis de ses sujets, se présentant devant les „barbares", les longs cheveux épars à la mode du pays, jusqu'au coup de massue qui termina avec sa vie le drame qu'il avait improvisé avec beaucoup de talent.

Cette influence de l'Italie s'est exercée aussi par un nombre assez important de jeunes gens appartenant au monde grec, qui allaient en Italie parfaire leurs études. Il faut citer parmi eux le nom de Constantin Cantacuzène, descendant presque sans aucun doute de l'ancienne lignée impériale des Césars de Byzance. La famille s'était établie vers la fin du XVI-e siècle en Valachie et son rejeton, avide de savoir et de comprendre, après avoir fait des études à Constantinople, était parti pour l'Italie, pour Padoue et Venise. J'ai découvert le carnet d'étudiant de Constantin Cantacuzène. Il est écrit en roumain, d'une forme très naïve, et a été traduit partiellement en italien dans le bel ouvrage que mon col-

[1] Hurmuzaki, *Documente*, XIV[1].

lègue, M. Ortiz, professeur de littérature italienne à l'Université de Bucarest, a publié sur l'influence italienne dans les Principautés à l'époque moderne.

Constantin Cantacuzène, initié aux lettres latines par un des professeurs, Albano Albanese, de Padoue, où il publiera une carte de la Valachie, parvint à écrire l'italien d'une façon élégante, et, dans un but de communications littéraires, il est parvenu à nouer en Italie des relations très nombreuses qu'il a conservées jusqu'à la fin tragique de sa vie, étant tué en 1716 avec son fils, prince de Valachie.

Ayant passé dans cet Occident, qui lui offrait des conditions d'existence tout à fait différentes de celles de son milieu, quatre années de sa jeunesse, il en avait rapporté de fortes impressions et des conceptions toutes nouvelles[1]. Elles le détermineront à commencer, vers la fin de ce XVII-e siècle, une histoire de sa nation extrêmement remarquable. C'est en réalité, et non seulement dans ces régions, la première tentative d'histoire critique, contenant une analyse très bien informée et très étoffée des sources. Et il a recours même aux traditions, aux chants populaires, pour écrire la partie la plus reculée de son histoire.

A côté de lui faisait ses études en Occident un Grec des îles, mêlé à la vie des Roumains aussi et fortement, qui a joué plus tard un grand rôle à Constantinople: Alexandre Maurocordato, venant de l'Archipel, tout pénétré d'influences italiennes.

Comme Cantacuzène, Maurocordato fit un séjour en Italie et en rapporta, sinon cette originalité de perception qui distingue son contemporain valaque, mais la capacité de faire des ouvrages d'une grande étendue et d'un beau style hellénique. En même temps que son ouvrage de rhétorique et son essai sur la circulation du sang, publié aussi en italien, que ses „Judaïques", ses études sur la région du Danube, la Mésie, il a écrit une histoire de la guerre contre l'Empire d'Allemagne des Turcs alliés de Louis XIV, ouvrage qu'il ména jusqu'à la signature de la paix de Carlowitz. Grand Interprète de l'Empire ottoman, il avait à sa disposition des sources très importantes. Il copia aussi une coutume de l'Occident, car c'est le premier des Orientaux qui tienne

[1] Il doit être considéré comme le fondateur de l'Académie grecque de Bucarest, qui commença à fonctionner sous le règne de son frère Serban (1677-1688) et eut bientôt un remarquable développement.

un journal suivi de tout ce qui se passe devant ses yeux. Et il s'était décidé à écrire l'histoire universelle, depuis la Création du Monde jusqu'à ses jours[1].

Il ne peut pas être question encore de l'influence des idées révolutionnaires françaises, des idées „philosophiques" qui précèdent la Révolution. On est à l'époque de Louis XIV, et la raison célèbre un autre triomphe que celui de la „philosophie" de l'époque suivante: le triomphe de l'ordre dans les actions et dans les écrits. On n'a qu'à comparer un ouvrage oriental du XV-e ou du XVI-e siècle, son fouillis de détails sans aucune importance, avec les ouvrages qui sont le produit de la civilisation française du XVII-e siècle, pour voir la différence des deux civilisations.

Or, si Alexandre Maurocordato pense à son histoire universelle, c'est qu'il tient compte des tendances de cette nature qui s'étaient manifestées dans le milieu français de ce XVII-e siècle où avait surgi, avec d'autres buts, bien supérieurs, l'Histoire universelle de Bossuet.

L'influence française se manifestait, du reste, aussi dans le domaine politique. On avait comme modèle la Cour de Louis XIV, sa manière de régir ses États. Le grand roi a rencontré un émule sur les rives du Danube dans le prince Constantin Brâncoveanu, dont le palais à Mogoşoaia, aux environs de Bucarest, un très beau palais qu'on vient de restaurer, manifeste des ambitions étrangères; pendant son long règne, terminé par le martyre à Constantinople, il est entouré d'une Cour splendide. Il employait les revenus très riches de ses États pour refaire les anciens monastères, les anciennes églises plus ou moins ruinées, dont les dimensions lui semblaient toujours trop petites pour la splendeur de son règne. Il faisait aussi écrire l'histoire de ce règne dans une forme qui correspondait à la forme occidentale de cette époque.

Mais, à côté de cette influence exercée par la Cour de Louis XIV, par tout ce qui forme la royauté française en plein développement au XVII-e siècle, on trouve autre chose: on trouve les

---

[1] Ce journal a été publié par M. Papadopoulos-Kérameus, dans la grande collection des documents extérieurs concernant la Roumanie, dite Hurmuzaki, XIII.

tendances littéraires de la France, qui étaient transmises en Orient par diverses voies.

On ne se rend pas suffisamment compte de l'importance que la diplomatie française a eue à Constantinople à la fin du XVII-e siècle. Déjà se posait le grave problème de la politique orientale, dans la solution duquel la France était intéressée en première ligne. Il y avait dans ces rapports de l'Empire ottoman avec la France la nécessité pour elle de conserver les Turcs comme alliés contre les Habsbourg et on cherchait des auxiliaires dans ces pays danubiens, de même que dans le monde magyar, mécontent de la domination de la Maison archiducale. Ces pays étaient sans cesse traversés par les émissaires des ambassadeurs français à Constantinople. Jamais l'ambassade du roi n'a eu l'importance qu'elle a su se gagner à cette époque, surtout entre 1680 et 1699, date de la paix de Carlowitz. Une vingtaine d'années se sont passées pendant lesquelles aucun évènement ne s'est produit en Orient sans l'intervention, plus ou moins habile, plus ou moins couronnée de résultat, des ambassadeurs de France.

Parmi ces ambassadeurs, il faut citer de Châteauneuf, qui a contribué à la conclusion de la paix, puis de Ferriol et des Alleurs. Le premier s'était mis en tête de passer par-dessus l'étiquette traditionnelle pour se présenter au Sultan, laquelle n'admettait pas qu'on parût avec une épée, et on lui apprit brusquement qu'il faut respecter les traditions.

Tel de leurs émissaires, parmi lesquels le Jésuite Datlée, le comte Léon, le secrétaire Michel, sont connus, et de Bruë a écrit, alors qu'il était secrétaire d'ambassade, l'histoire de la campagne de Morée contre les Vénitiens, en 1716.

Ces envoyés de l'ambassadeur de France à Constantinople étaient toujours bien accueillis par les princes roumains, même quand le riche prince valaque ne soutenait pas les intérêts du grand roi. De fait, il n'était l'ami de personne, mais était avant tout celui de sa propre situation politique, des plus dangereuses. A cette Cour, les envoyés français rencontraient des personnages comme Constantin Cantacuzène, avec lequel ils pouvaient s'entretenir au moins en italien, sinon en français, comme le médecin du prince, Jacques Pilarino, qui, avant Jenner, s'est occupé de l'étude

du vaccin et en a préconisé l'emploi, le secrétaire florentin del Chiaro, qui écrivit les „Rivoluzioni della Valachia", et autres gens habituées aux coutumes de l'Occident.

Mais à Constantinople même tel prince moldave persécuté, dans l'embarras de trouver un refuge, le cherchait à l'ambassade de France. Démétrius Cantemir était le fils d'un prince de Moldavie totalement illettré. Son père, un paysan, pas trop riche, était devenu soldat polonais combattant contre les Turcs pour arriver ensuite sans trahison — à devenir le favori d'un des chefs de l'armée ottomane, puis à occuper le trône de Moldavie sans savoir écrire, et, à son âge, il était un peu trop tard pour l'apprendre; il „signait" ses diplômes à l'aide d'une planchette gravée qu'il remplissait d'encre. Mais il avait à sa Cour un Grec savant qui instruisait ce fils.

Envoyé à Constantinople, à la fin du XVII-e siècle, Démétrius y trouva comme des symptômes de fraternisation entre les deux civilisations, opposées jusqu'à ce moment. Il se forma dans ce monde où les Turcs visitaient les Francs et où les Francs s'initiaient à la langue turque, à la religion de l'Islam, aux coutumes de l'Orient. Sa personnalité, très remarquable, tient aux deux origines de son éducation.

Un portrait de lui conservé au Musée de Rouen et signalé par M-lle Bengesco, un écrivain français d'origine roumaine qui s'est signalée dans le domaine des études sur l'art occidental, montre un jeune homme au regard perçant, au nez busqué, aux lèvres fines, aux pommettes saillantes, d'une distinction vraiment royale, dont le vêtement est très curieux, représentant en même temps les deux civilisations. Il porte un turban, un beau turban blanc et bleu, a crête très riche, aussi bien par la qualité des plumes que par les pierres précieuses qui l'ornaient; il a un vêtement de brocart qui peut être considéré comme étant plus occidental qu'oriental, orné d'une belle cravate appartenant à la mode de l'époque de Louis XIV — sous le turban, la cravate! ; la ceinture est turque et un manteau turc recouvre ses épaules, mais l'épée est de la façon de celle dont les courtisans du Sultan réussiront à débarraser, au moment de son audience, de Ferriol [1].

Les ouvrages qu'il a écrits sont nombreux, et il est impos-

[1] Cf. aussi Boppe, *Les peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, Paris 1911.

sible de ne pas y reconnaître, à côté de leur caractère visiblement oriental, les influences de l'Occident.

Il a écrit des pages de philosophie théologique, un roman à clef, l'„Histoire hiéroglyphique“, dans lequel il a raconté sa carrière politique en donnant à ses amis, à ses ennemis et à lui-même des noms empruntés aux animaux de la fable; sans doute le premier ouvrage de ce genre que l'Orient ait donné depuis les temps anciens de la classicité. Il a composé une Description de la Moldavie en latin, qu'il destinait à l'Académie de Berlin, dont il était membre, sans avoir jamais fréquenté Berlin — et il ne s'en est que mieux porté. En dehors de cette description de la Moldavie, traduite également en allemand par Büsching, il a écrit une histoire de sa nation, dans laquelle on est loin de découvrir l'acuité de perception de Constantin Cantacuzène, la largeur de vues de son prédécesseur valaque, qui avait fait une meilleure école à Padoue. Il a donné en même temps son Histoire de l'empire ottoman, dont le titre est: „Histoire des Progrès et de la Décadence de la Cour ottomane“ avant l'ouvrage de Montesquieu, pour les Romains et celui de Gibbon, pour les Byzantins: pour la première fois le développement d'un empire se présentait sous cette forme. Il a arrêté son récit à 1670, moment où l'Empire ottoman commençait une série de défaites dont il a été le témoin. Cet ouvrage latin, rédigé en 1715—1716, a été traduit en anglais en 1734 et en français en 1743. Cantemir y a utilisé beaucoup de sources, parmi lesquelles certaines en italien et en français, comme l'ouvrage italien de Garzoni sur Venise et la Sainte-Ligue et les mémoires de Delacroix; il connaissait aussi le dictionnaire de Moréri, dans lequel il n'a pas trouvé seulement une large information, mais aussi certaines tendances qui procèdent de la „philosophie“ française du XVIII-e siècle[1].

Il entendait aussi donner la même direction occidentale dans sa famille. Marié deux fois: d'abord, avec une Cantacuzène, de Valachie, la deuxième fois avec une princesse russe, il eut de son premier mariage un fils nommé, d'après le roman d'Alexandre, très populaire sur le Danube à cette époque, Antiochus. Cet Antiochus, élevé en Russie et pour la Russie, eut en même temps des

[1] Dans ses autres ouvrages il emploie Orbini, les Commentaires de Pie II, Beauhours et Érasme, van Helmont, l'„Enchyridion militis christiani“ de Chelius, en même temps que Lactance et Sénèque.

maîtres de latin, de français, peut-être même d'anglais, ce qui l'a aidé à devenir ambassadeur de Russie à Paris et à Londres. C'est grâce à lui que la littérature classique française a pénétré en Russie. Ses satires sont les premiers écrits dans lesquels on rencontre les tendances particulières de la civilisation occidentale, telle qu'elle se présente en France à cette époque. Du reste, le premier introducteur des méthodes scientifiques occidentales en Russie avait été d'abord un Moldave très malheureux, un aventurier, arrivé jusqu'à la Cour de Louis XIV, Nicolas Milescu, qui donnait des consultations à l'ambassadeur français de Stockholm sur la doctrine de l'Église orientale; on a de lui des précis de mathématiques et un Voyage en Chine, révélateur.

Au moment où Antiochus Cantemir représentait la Russie en Occident, le prince de Valachie était Constantin Maurocordato, petit-fils d'Alexandre, qui se faisait peindre par le Genevois Liotard, dont il fit un boïar à longue barbe et à caftan. Son père, le prince Nicolas, élevé sous l'influence de la Renaissance latine, a publié, devenu prince sur le Danube, un ouvrage de morale qu'il intitula „De officiis", empruntant le titre à Cicéron lui-même; il vivait dans la société de gens nourris de latin et de grec, comme le Saxon de Transylvanie Étienne Bergler, éditeur des classiques. A l'époque de Constantin, l'influence de l'Occident n'est plus latine, ni italienne, mais bien française, bien qu'il eût accueilli dans sa Moldavie des jésuites hongrois, adversaires des Habsbourg, qu'il eût pensé à fonder à Jassy un collège latin et roumain, avec des jésuites hongrois d'école française comme professeurs, et qu'il eût demandé au jésuite hongrois Peterffy d'écrire une histoire dans laquelle il devait exposer d'une manière critique le passé des principautés roumaines.

Il continuait, en même temps, la formation de cette riche bibliothèque des Maurocordato, dispersée par suite des malheurs de la famille, et dont un livre a échoué dans ma propre bibliothèque: un ouvrage relié en maroquin rouge, portant l'estampille dorée de la principauté de Valachie, après avoir eu la bonne fortune de découvrir quelques années auparavant, dans la tour d'une église de Jassy, au fond d'une cachette oubliée, le catalogue de cette bibliothèque sur une grande caisse pleine de bouquins. Il y avait des livres extrêmement précieux, des livres grecs, latins, orientaux, et, en même temps, des livres italiens et des livres français.

Tel poète italien du commencement du XVIII-e siècle, Frugoni, y figure, à côté d'une traduction italienne de Don Quichotte, de l'Arétin, du „Cortigiano", des contes du Boccace, de toute une collection d'ouvrages moraux, philosophiques, de traités concernant l'histoire de l'Empire ottoman; des historiens du XVII-e siècle, Davila, Paruta, Sarpi, Nani, Bisaccioni, à côté de Giovio, plus ancien.

En fait d'ouvrages français, il y a le „Plutarque" de M-me Dacier, à côté de celui d'Amyot (Lyon 1568), l'édition de 1725 de Montaigne, le „Spectateur ou le Socrate moderne", ouvrage publié en 1769; Mézeray, l'„Histoire de France" en 9 volumes; une Histoire du prétendant hongrois Éméric Tököly (Cologne 1693), l'„Histoire des Turcs" de Vanel (1692), les „Souverains du monde", Amsterdam 1722, Amelot, „Morale de Tacite", l'„Introduction à l'histoire de l'Europe" de Pufendorf, la „Très utile grammaire française, italienne et espagnole" d'Antoine Fabre, 1673, les „Lettres françaises et latines" de Gabrieli, et, comme ouvrages moins imposants par leur titre et leur contenu: „Je ne sais quoi", par M. C. D. S. P., publié à la Haye en 1723; les „Lettres historiques et galantes" d'Amsterdam (1719), un La Fontaine, édition de 1699, un Boccace, traduit en français et publié à Cologne en 1712, un „Don Quichotte" de 1718. „Don Quichotte" et le Boccace, il parait que c'étaient les ouvrages qu'affectionnait le plus, dans les heures où ne l'absorbaient pas les soucis de l'Etat, Constantin Maurocordato.

Aussitôt après, l'influence des idées françaises se transportera dans un autre domaine beaucoup plus intéressant, dans un domaine qui ne donne pas seulement des livres pour les bibliothèques, des inspirations pour une littérature, mais qui produit le facteur principal pour un mouvement politique.

Il n'y aura, pour le moment, rien à chercher du côte des Slaves de la péninsule des Balcans, qui vivaient une très humble vie de raïas, de paysans. Il n'y aura encore que très peu à chercher du côté des Grecs, les Grecs de Constantinople, en général, étant retenus, pour des raisons d'État, à l'écart de la civilisation occidentale, et les Grecs de Morée vivant de la même vie que les raïas. Il faudra chercher cette influence dans un quartier bien déterminé de cette Constantinople et dans ces capitales de Bucarest et de Jassy, qui lui sont indissolublement reliées à cette époque.

CHAPITRE II.

Les Principautés roumaines et les idées de l'Occident.

Les idées politiques occidentales ont-elles été connues, à cause de leur occupation même, par ces gens du quartier dit du Fanar, du „Fanal", du Phare, à Constantinople, Grecs de race comme les Maurocordato, cependant alliés aux dynasties roumaines, Roumains d'origine, comme les Racoviţă, qui, d'abord interprètes, étaient ensuite „avancés" princes de Moldavie et de Valachie, pour être plus tard rappelés à Constantinople?

On a attribué pendant longtemps un rôle prépondérant dans l'introduction de la civilisation occidentale et des idées françaises aux interprètes de la Porte. C'est une opinion qu'on retrouve un peu partout et qui forme la base des explications données par A. D. Xénopol pour l'admission des idées occidentales.

De fait le jugement d'Alexandre et de Nicolas Maurocordato sur les questions de politique n'est guère inspiré par la „philosophie" et tout aussi peu celui de Constantin, malgré les éloges que lui décerne pour ces réformes, égalisant les paysans aux boïars, mais sans leur donner une indépendance économique. l'abbé Desfontaines. Et voici, vers 1750, dans la série des interprètes grecs, une personnalité moldave qui a fait ses études, latines, il est vrai, en Occident polonais, à Lemberg, et qui parlait et écrivait avec aisance son latin: Callimachi, jadis le fils du paysan de Câmpulung Calmăşul. A cette époque cependant Constantinople n'avait plus des ambasadeurs décidant sur la paix et la guerre, car les Turcs, victorieux à Belgrade, vivaient en paix avec Autrichiens et Russes. On paraissait même y abandonner l'influence française pour revenir à l'ancienne tradition de la langue diplomatique italienne.

L'influence de l'Occident s'exerce donc directement sur les Principautés roumaines. Certains critiques ont cru pouvoir affirmer que le régime „phanariote" n'admettait pas l'introduction d'idées occidentales capables d'en changer l'organisation. Or on n'a qu'à fouiller dans les anciennes bibliothèques roumaines, des évêchés même, d'autant plus des boïars, pour s'apercevoir du contraire. Les princes eux-mêmes donnaient, du reste, l'exemple, puis leurs conseillers, même des membres du clergé. Car, neveu du Pa-

triarche de Jérusalem Dosithée, homme très cultivé, d'une grande influence, mais Oriental dans toutes ses manifestations, Chrysanthe Notaras, plus tard lui-même Patriarche de la ville sainte, s'entretient, dans la première moitié de ce siècle, avec l'auteur de l'Orbis christianus, Lequien; il traduit Juvénal, explique les Institutes et publie des ouvrages de mathématiques à Paris. Un frère de Constantin Maurocordato, Skarlatos, gendre du riche Brâncoveanu, et pieux orthodoxe, mettait, du reste, sa signature sur tel exemplaire de Bourdaloue.

Le contact avec l'Occident était imposé même aux Phanariotes des Principautés par un des principaux devoirs de leur situation[1]. Un Constantin Maurocordato avait à faire le service de la correspondance diplomatique des Turcs et on a conservé des lettres de lui adressées à des amis de Pologne, lettres qui supposent que ces princes, qui envoyaient leurs rapports au Réis-Effendi, recevaient régulièrement les journaux d'Europe. Dans les comptes des princes de Bucarest et de Jassy on peut voir toute la série des journaux occidentaux, de langue italienne et française, qui pénétraient dans ces pays. Ainsi le „Journal Encyclopédique" était non seulement lu, mais, dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, l'évêque de Râmnic, Césaire, demandait en Transylvanie qu'on n'oublie pas de lui envoyer les numéros qui lui manquaient et de ne pas confondre ce journal avec un autre[2]. Ajoutons la „Gazette de Vienne", celle de Francfort, celle des Deux Ponts et quelques nouvelles d'Italie. Ce Jean Callimachi qui, après Constantin Maurocordato, occupa le trône de Jassy, ne parlait peut-être pas français, mais il recevait ces mêmes journaux occidentaux, et était en état de lire des ouvrages en cette langue. Il eut pour successeur son fils Grégoire. Celui-ci et son frère Alexandre, qui régnèrent tous les deux, avaient reçu une éducation française, que constate l'abbé dalmatin Boscovich, et le premier, bientôt victime des suspections turques, recevait régulièrement, par son secrétaire résidant à Varsovie, par son correspondant Giuliani, aussi des informations politiques autres que celles qu'on pouvait avoir par la voie de Transylvanie[3].

---

1 Voy. nos *Studii şi documente*, VI et nos *Insemnări relative la istoria economică*, Bucarest 1898.

2 „Annales de l'Académie Roumaine", section littéraire, XIX.

3 Nos *Documents Callimachi*, Bucarest 1903, II.

C'est aussi l'époque où paraissent les secrétaires pédagogues des jeunes princes: des Français: un Laroche, un de Linche, un Carra — le „régicide" —, des Italiens plus au moins francisés, un Nagni[1], des Italiens de Dalmatie, d'origine slave, Raicevich, plus tard agent officiel d'Autriche à Bucarest, des Italiens d'Italie, l'abbé Panzini[2].

L'emploi du français était pour ces princes et pour leur boïars un moyen pratique de remplir le rôle spécial auquel ils étaient destinés; mais on ne peut jamais employer une civilisation dans un but pratique sans en tirer autre chose: ce qui tient à l'esprit même de l'époque.

On peut dresser toute une longue liste d'ouvrages français trouvés dans les bibliothèques roumaines sans exercer encore une influence sur la littérature grecque et roumaine (les premières traductions, sur lesquelles nous reviendrons, sont de la seconde moitié du siècle, mais déjà en 1754, à Jassy, Jean Rhallis, de Mitylène, traduit en grec „Critile et Andronius").

Parmi les livres occidentaux, on faisait un choix, et un bon choix. On a dans les bibliothèques de Bucarest et de Jassy des ouvrages d'histoire: l'Histoire ecclésiastique de Fleury, Vallemont, „Les éléments de l'histoire" (1701), l'„Histoire profane" de 1716, l'„Histoire des Juifs" de Prideaux (1722), les „Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France et plusieurs autres sujets curieux" (Amsterdam 1732), les ouvrages de S. Réal. Mais aussi le „Dictionnaire des origines" (1777), l'„Histoire de la révolution des Pays-Bas" (1740), celle du roi Gustave de Suède (1772), les „Recherches philosophiques" sur les Américains" de Paw, l'Histoire de l'Amérique de Robertson, en français. Ajoutons les Lettres de Clement XIV, le Testament de Louis XV, le „Compte-rendu" de Necker. Le „Dictionnaire géographique portatif" (1779 voisine avec le „Nouveau dictionnaire historique portatif" (1769) chez les Vârnav, les Balş; l'„A-

[1] Voy. aussi la revue *Literatură şi artă română*, V, p. 25 et suiv.

[2] *Europa orientale*, année 1922. — Le Suisse allemand Sulzer, ancien officier autrichien, marié à une Saxonne de Transylvanie, et venu pour occuper une chaire de droit à Bucarest, sans négliger le commerce rémunérateur, cet auteur d'une „Geschichte des transalpinischen Daziens", à demie imprimée en trois gros volumes, est plus „philosophe", dans ses préoccupations et ses critiques, que tous les autres.

rithmétique et Géographie“ d'Ozanam (1792), se rencontre avec la „Géométrie“ de Bernard Lamy (1731).

Il y a la série des prédicateurs: Massillon, Mascaron, Bourdaloue. Le „Philosophe indien“ de Chesterfield était en honneur, de même que les oeuvres de M-me de Genlis et de La Harpe.

La littérature poétique est largement représentée. On a les classiques: j'ai relevé un Molière de 1722, un Corneille de 1762, un Racine, édition de Berlin, les „Métamorphoses“ d'Ovide, Lesage, le „Gil Blas“ et le Théâtre (1774), la „Henriade“, le „Dissipateur“ de Destouches (1773) et jusqu'à Gilbert (édition de 1774). „La science des personnes de cour, d'épée et de robe“ (1752) ne manque pas. Des livres d'un contenu plus léger s'y ajoutent: tels „La Vie d'Olympe ou les aventures de M-me le marquise de ***, histoire véritable“ (Utrecht 1741), „La fée Urgèle ou ce qui plait aux dames“ (Avignon 1766), „Les momens perdus ou l'histoire d'Adélaïde“ (Vienne 1776)[1].

Mais ce qui est plus intéressant ce n'est pas la date à laquelle ces livres français ont été introduits dans les Principautés, ce sont les mentions qui les accompagnent. Il arrivait que des boïars, comme les Balş: Georges, Basile, Jean fils de Georges, y mettaient non seulement leur nom, mai y ajoutaient des observations. Il y a des cas où on donnait à la fin un commencement de dictionnaire varié et presque toujours exact. Les termes français sont rendus en grec et en roumain d'une façon satisfaisante.

Cette imitation est d'un plus grand prix que celle dans les modes, qui s'accomplit avec rapidité. Alors que le costume **alla franca**, reçu de Venise, était regardé avec une curiosité malicieuse dans la seconde motié du siècle précédent, maintenant pour le vêtement féminin on recourt aux modes de l'Occident, et les voyageurs n'oublient jamais d'informer leurs lecteurs que, si les vieux boïars conservaient en grande partie leur costume, les femmes sont gagnées par les habitudes occidentales, en même temps qu'elles ont appris les danses des officiers étrangers, a-

[1] Mentionnons aussi une „Logica tradotta dal franzese“ (Venise 1740), une „Géographie de l'Asie, l'Afrique et l'Amérique“, les prêches de Segneri, l'„Instruction pastorale“ de l'archevêque de Tours (1751), l'Alceste“ de Métastase (Venise 1770).

bandonnant **la hora** de l'Orient. Il est vrai que leurs maris et parents s'initiaient, de leur côté, à la connaissance de ces jeux du hasard qui occupaient les loisirs des officiers des armées d'occupation, faraon et whiest.

Un recueil de dialogues conservés dans une bibliothèque d'Allemagne[1] nous montre la manière dont on vivait à cette époque. Se levant, chaussant les babouches, le noble roumain s'adresse à son laquais pour lui demander „une bouteille de vin français, une autre d'eau et une de bière", et en même temps un verre de vin moldave. Il s'occupe des choses politiques et, comme il y avait la guerre entre Russes et Turcs, le Moldave, tombé au pouvoir des premiers, s'en console en disant qu'ils sont plus dignes que les Turcs d'occuper le pays et que Constantinople pourrait même être prise au Sultan, car „ce n'est pas son héritage". S'occupant des affaires de Pologne, il témoigne des sentiments de commisération chrétienne pour l'état troublé du royaume, mais, en Oriental habitué à accepter l'autorité de son prince, le boïar montre des soucis devant la demande de libertés illimitées de la part des Polonais. A la fin du petit travail, il est dit: „Et, après avoir fait notre promenade, nous irons au **tractir**" — terme allemand qui correspond à celui de „traiteur" et qui, changeant de sens, est arrivé à signifier cabaret mal famé —, „et là nous trouverons des officiers", c'est-à-dire des officiers russes, „jouant, qui aux cartes, qui au billard".

Cette première moitié du XVIII-e siècle ne donne pas encore des oeuvres inspirées par la littérature française et encore moins de celles qui soient inspirées des idées philosophiques, devant provoquer en Orient aussi des réformes et des mouvements quasi-populaires qui tendent à chasser le régime oriental.

Dans la seconde moitié du siècle, il y a d'abord, de 1768 à 1774, une longue occupation russe dans les deux provinces, occupation qui finit par la conclusion du traité de paix qui a servi ensuite de base pour le développement des rapports entre la Russie et l'Empire ottoman, dont les fondations commençaient à céder sous les coups de l'armée russe.

Pendant ce laps de temps, on a supposé que les officiers qui

---

[1] „Petit recueil de mots moldaves écrit par un Italien à Yassi, l'an 1770", dans les „Annales de l'Académie Roumaine", XX.

commandaient les troupes ont pu exercer une influence considérable sur les esprits des habitants des Principautés. J'ai écrit plusieurs fois l'histoire de cette époque, mais il ne m'est jamais réussi de retrouver cette influence, et ceci pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, parce que l'esprit français, qui était considéré comme fauteur de troubles en Russie et dans les territoires où pénétrait l'influence russe, était à Pétersbourg même tout à fait nouveau. L'influence ne venait pas directement de la France, avec tout ce qu'elle aurait pu apporter, si elle avait été directe: elle venait par les petites Cours allemandes.

Si on veut s'expliquer l'influence française sur la Russie du XVIII-e siècle, il ne faut pas se laisser tromper par les relations de pure réclame avec Voltaire, par les bibliothèques françaises établies par l'Impératrice et les collèges de langue française dans la Capitale. Sous les Tzarines Anne et Élisabeth, l'influence occidentale dans sa forme française ne s'exerce presque pas. Des princes allemands arrivent à conduire les affaires de l'empire, des personnages encore très rudes et ne se préoccupant nullement de littérature. Avec Catherine II, avec son Académie à la tête de laquelle elle a cru devoir placer la princesse Dachcov, avec sa Cour où l'on parlait le français, comme plus tard à la Cour de Marie-Thérèse, Impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, on a affaire à la petite princesse allemande influencée par les modes françaises et apportant dans sa nouvelle patrie cette civilisation française non pas telle qu'elle était à l'origine, mais abâtardie et banalisée par l'éducation allemande. C'est pourquoi l'influence des idées françaises a été là-bas, au commencement, de pure surface.

Mais, même si cette influence avait été peu profonde, — et elle n'a pu susciter d'ouvrages littéraires d'une autre importance que les vers d'un Derjavine, l'imitation de la Fontaine par Bogdanovitsch et des comiques français par Soumarocov [1] —, elle n'aurait pas pénétré jusque dans ce monde des officiers formés depuis quelques années en partant des rangs de la noblesse ou du bas peuple même. Ils se preoccupaient aussi peu des lectures „philosophiques“ que des essais d'un Trédiakovski et des efforts de Lomo-

[1] Le Roumain Chérascov (Herescu) avait commencé le chapitre du théâtre russe.

nossov pour créer la langue littéraire (première grammaire vers 1770).

De sorte que, si, après la conclusion de la paix, avec la restauration des princes chrétiens dans les capitales roumaines, il y a une forte évolution des idées l'Occident, il ne faut pas en attribuer le mérite à ces officiers, ni à Constantinople même, qui avait désappris le peu d'influence française qu'on constate au commencement du XVIII-e siècle, Il faut l'attribuer plutôt à quelques personnalités comme Constantin Maurocordato ou au moins Alexandre Hypsilantès (Ypsilanti) et Constantin Mourousi. Et aussi à ce fait que les principautés roumaines formaient, géographiquement, le point où devaient se rencontrer avec le vieux fonds oriental les influences venant de l'Occident, de Paris par l'Allemagne et par Vienne, pour former dans ces capitales roumaines un centre de rayonnement.

A côté de Raicevich, de Panzini et de Sulzer il y avait aussi à la Cour valaque comme prédicateur Nicéphore Théotokis, qui avait fait ses études à Padoue et à Leipzig et qui, tout en continuant la tradition ecclésiastique d'un Eugène Boulgaris, l'initiateur grec de la prédication russe, s'occupait de logique et traduisait Voltaire. A côté de lui apparaît Joseph Mésiodax, qui, après Mélèce, archevêque d'Athènes, ouvre les études de géographie en Orient. Il a publié aussi, en 1762, une Philosophie morale. Un Luc della Rocca, Levantin, préparait un dictionnaire allemand, arabe, turc, grec, italien et français. Le boïar moldave Saül avait ses lectures françaises courantes a l'époque où un Ledoulx de S. Croix, un Carra représentaient la „philosophie" sur le Danube[1].

Les fils d'Ypsilanti furent élevés par Raicevich et Panzini à l'italienne. Une Alsacienne fut la femme d'un de ses successeurs, Alexandre Jean Maurocordato, qui finit par s'enfuir en Russie, où il publia un ouvrage de poésie, Βόσπορος ἐν Βορυσθένει, „le Bosphore sur le Borysthène", intéressant parce que c'est un des premiers essais de lyrique néo-hellenique dans le genre de l'Occident „classique" du siècle des odes[2].

Mais pour les Grecs il n'y avait pas que Bucarest et Jassy

[1] Le cuisinier français d'Ypsilanti, mentionné dans le Voyage de l'abbé Sestini, est le sieur Louis Étienne Meynard.

[2] Polyzoé de Lampanitza lui dédie un „Voyage moral de Cyrus", imprimé à Vienne en 1783.

pour les initier à la civilisation française; pour les Roumains, au contraire, ces deux principautés, qui avaient gardé toute leur autonomie, restent la seule patrie d'une littérature dont l'orientation change. Et ils avaient quelque chose qui manquait aux Grecs: la liberté, relative, de voyager, la faculté de lire tout ce qui leur convenait dans leur situation d'indigènes soutenant un État créé par eux.

De sorte que, à côté de la littérature grecque inspirée par l'Occident: Logique de Césaire Daponte, „Jardin des grâces" (Κῆπος χαρίτων) du même, traductions d'Alexandre le Chancelier, publiées à Venise, Histoire universelle, dédiée au boïar valaque Constantin Brâncoveanu (Venise 1759), „Grammaire géographique" (Venise 1760), il y eut une littérature roumaine, qui n'est pas au niveau de celle représentée par Constantin Cantacuzène et Démétrius Cantemir, érudite, un peu lourde, non poétique, mais qui a un autre mérite: celui de donner à la lecture des boïars ces ouvrages d'une lecture plus facile, inspirés des modèles français.

Ces boïars, qui avaient leurs occupations politiques, vaquant aux affaires courantes de l'État et occupant leurs loisirs avec des intrigues, ne s'étaient pas formés cependant à une école dont le but aurait été celui de changer les idées et les sentiments. Bucarest et Jassy avaient des écoles très remarquables, dont l'histoire commence vers 1680, pour des analyses littéraires stériles, de gros traités de grammaire en plusieurs volumes, ce qui ne signifie pas que le contenu de tous les volumes devait passer dans l'esprit des malheureux condamnés à cet enseignement. On y ajoutait tel traité de logique aristotélienne ou française (on traduisit plus tard celle de Baumeister), un peu de géographie, d'histoire sacrée et prophane. Des imprimeries dont nous nous occuperons bientôt fonctionnaient à Venise pour envoyer en Orient des livres d'école et de littérature.

C'était l'enseignement grec de la Renaissance, peu accessible aux idées nouvelles. Il a fallu pour préparer le nouvel enseignement dans les Principautés l'influence d'un Métropolite moldave venant de la Transylvanie autrichienne, comme Jacques Stamati, d'un poète lyrique grammairien et historien comme Jean Văcărescu, d'un ancien élève de l'Université de Leipzig, fondateur probable du premier journal roumain, **La Gazette**

de Jassy, sous l'occupation russe de 1788—1793, Scarlate Sturdza.

En face, les précepteurs français, les secrétaires français travaillaient à la même oeuvre. Tel Carra, dont le jugement, dans son „Histoire de la Moldavie et de la Valachie“, est visiblement inspiré par des rancunes, mais dont l'ouvrage contient cependant quelques vues intéressantes et des détails qui pouvent servir, beaucoup de choses vraies aussi sur les usages. Pour le rectifier il suffit de lire les pages, un peu plus récentes, du comte d'Hauterive, arrivé comme secrétaire princier en 1784. Le manuscrit de ce noble français a été découvert il y a une dizaine d'années et donné au Roi Charles, qui en a fait lui-même don à l'Académie Roumaine, pour être aussitôt publié. Contrairement au ton aigre de Carra, à son penchant à recueillir les propos hainneaux, il présente ce monde très mêlé et sujet à de lourdes fatalités historiques, vivant sous plus d'une menace et réduit à travailler pour autrui avec une profonde compréhension et l'auteur reconnaît dans les humbles paysans les héritiers de l'esprit de justice et de l'éloquence des Romains. Ce travail d'Hauterive est un des meilleurs ouvrages qui eussent jamais été écrits sur les Principautés.

Mais déjà les écoles et les lectures préparaient une nouvelle génération dont l'esprit sera nettement différent de celui de leurs prédécesseurs. Si déjà pendant la guerre russo-turque on a pu lancer une proclamation en vers, une „trompette roumaine“, qui, faisant appel à tous les grands souvenirs du passé, incitait au combat pour la liberté, à côté des Russes, auxquels on accordait alors, un peu gratuitement, le rôle de libérateurs, — on a attribué cet opuscule à Jean Văcărescu lui-même, — cette nouvelle génération retirera de la litérature de l'Occident, lue directement ou en traduction, grecque, roumaine, des idées politiques que l'autre n'avait pas connues.

Mais en même temps ces idées trouvaient un autre centre de rayonnement pour ces pays, un centre beaucoup plus important que ces Principautés à la merci de toutes les invasions.

CHAPITRE III.

Vienne comme centre des idées de l'Occident et de l'esprit révolutionaire.

Les idées françaises — et j'entends par idées françaises aussi bien l'influence exercée par la littérature sur les moeurs que les idées politiques et philosophiques du XVIII-e siècle — sont arrivées à trouver vers 1780 un centre de rayonnement durable à Vienne.

Et je dirai d'abord que cette Vienne de Marie-Thérèse était tout aussi peu allemande dans le caractère supérieur de sa civilisation que la Constantinople du commencement de ce siècle était musulmane, turque, sous le rapport des mêmes idées dominantes et des mêmes moeurs de la société supérieure.

En effet, si l'on considère attentivement cette belle capitale internationale, qui réunissait les principaux représentants de l'aristocratie de langues différentes des provinces composant cet empire, on s'aperçoit qu'elle était beaucoup plus francisée qu'on ne se l'imagine.

Je ne veux point dire que le bourgeois de Vienne qui s'est maintenu le même d'un siècle à l'autre participait à la diffusion de la civilisation française, mais tout ce qui, à Vienne, entourait l'Impératrice et faisait partie de sa Cour collaborait assez largement à l'adaptation et à la connaissance des idées occidentales sous la forme française.

Il ne faut pas oublier que la langue de la Cour à Vienne, sous Marie-Thérèse, était le français et que l'allemand était seulement celle que l'impératrice et reine employait dans l'intimité de sa famille. L'éducation de toutes les princesses a été en première ligne une éducation française et, si Marie Antoinette dut apprendre l'orthographe à Paris, Marie-Louise a eu moins de difficulté qu'on ne l'aurait cru à s'adapter à la vie parisienne à cause de cette première éducation qu'elle avait reçue à Vienne par des précepteurs français ou francisés. Les princesses lisaient une certaine catégorie d'ouvrages de la littérature française, bien qu'avec les ratures qui étaient imposées par la pédagogie impériale, ce qui a donné plus tard à l'Impératrice des Français l'envie de connaître les mêmes ouvrages sans les ratures qui avaient été

pratiquées par ses initiateurs. Et, en même temps, lorsqu'il s'agissait de théâtre et de musique, cette Vienne de 1789, dans laquelle on ne recourait guère à ce que pouvait lui donner la civilisation allemande contemporaine, tout aussi mal reçue en Autriche qu'en Prusse de Frédéric II, donc lorsqu'il s'agissait de divertissements et de la littérature qui les accompagnait, on s'adressait à des littérateurs qui étaient italiens. Métastase était sans doute aussi populaire à Vienne que dans son Italie et les représentants de la littérature poétique italienne de cette époque trouvaient un tout autre public à Vienne que dans les petites capitales des formations d'États médiocres qui se partageaient en ce moment la péninsule.

Il faut tenir compte aussi du fait que cette Cour de Marie-Thérèse, qui accueillait en même temps des Allemands, des Slaves, ainsi que les représentants principaux de la très vieille aristocratie magyare, devait avoir une langue commune, qui ne pouvait pas être l'allemand. Une langue dans laquelle ces aristocraties différentes par leur origine, par leur race, par leurs tendances, travaillées parfois par des instincts d'autonomie, tendant vers l'établissement d'États nationaux à la place des provinces réunies sous le sceptre de l'Autriche, ces aristocraties, qui n'avaient pas les mêmes intérêts pratiques et dont chacune aurait voulu employer l'Autriche pour des buts qui n'étaient pas ceux de l'Autriche et faire usage même des forces de l'Empire pour amener la décomposition de cet Empire, pouvaient communier ensemble. De sorte que la situation se présente à Vienne aussi autrement qu'à Berlin.

Le Berlin de Frédéric II c'est la capitale d'un État dû à la dynastie. La Prusse a été une création des Hohenzollern; elle a été faite telle que les Hohenzollern la désiraient. S'ils avaient désiré une Prusse nettement germanique, d'un germanisme intolérant, on aurait eu cette Prusse. Ils ont voulu, sous Frédéric II, avoir une Prusse francisée, il y a eu donc dans les États du roi prussien une administration ressemblant plus ou moins au modèle qu'était la France de Louis XIV et une civilisation lui correspondant. En Autriche, c'est tout autre chose. Ici, l'État est dû en grande partie aux Habsbourg, mais les provinces existent par elles-mêmes; ce sont d'anciens États qui se sont fondus plus ou moins dans la monarchie, qui se rappellent très bien leur passé,

qui. s'appuient sur des institutions que Marie-Thérèse et Joseph II ont commencé à unifier, mais qui n'étaient guère unifiées avant cette époque. Il a fallu les idées mêmes, le système de la royauté „philosophique“ pour faire des différentes provinces d'Autriche, ayant une autre origine et un autre caractère, un État.

Ainsi l'Autriche s'est maintenue à un certain moment et s'est développée par l'existence de ces deux forces concentriques qui étaient, d'un côté, le catholicisme, donc le prêtre catholique, et, de l'autre côté, la civilisation occidentale latine, le littérateur français ou le littérateur italien, lui-même influencé par la civilisation française qu'il représentait dans ses éléments essentiels. Et si, plus tard, Joseph II a voulu passer par dessus le catholicisme, imposer un régime rationaliste à ses sujets, précéder, par conséquent, les décisions de la Révolution française concernant la situation du clergé à l'égard de l'État, il fût lui-même, en première ligne, un prince d'éducation française. Car il ne faut pas oublier que Joseph était le fils de François de Lorraine et que François de Lorraine apportait la France dans son âme, qu'il ne s'est jamais habitué à parler allemand. Si, plus tard, il a voulu imposer une unité germanique aux différentes provinces de son empire, il n'y a pas réussi.

Pour se rendre compte combien cette Vienne de 1780 contenait d'usages, de tendances, de littérature, de civilisation générale française, on pourrait employer un ouvrage qui a paru il y a quelque temps dans une traduction allemande, mais dont l'original est français. Ce sont les mémoires d'une grande dame de Vienne qui a vécu jusque vers 1830, qui a connu l'époque qu'on appelle „joséphine“, puis celle de François I-er, les guerres napoléoniennes et toutes les conséquences qu'elles ont eues sur le développement ultérieur de Vienne. Son nom même montre le caractère double de Vienne à cette époque. C'est la comtesse de Thürheim, qui s'est appelée jusqu'à la fin de ses jours, quoique ce nom de jeunesse ne concordât guère avec son âge: Loulou. Son père appartenait à la noblesse autrichienne, mais elle était née dans les Pays-Bas sujets à l'Autriche à ce moment-là et y a reçu dans un château dont on s'est douloureusement séparé une éducation nettement catholique, mais en même temps française. Se mariant à un Russe de très grande famille, une de ses soeurs ne sortait pas de ce milieu français qui avait été toujours le sien.

Voyons maintenant de quelle façon les représentants des nations du Sud-Est de l'Europe ont pu y trouver un abri et s'initier mieux qu'à Constantinople, sous la surveillance des Turcs, et mieux qu'à Jassy même et à Bucarest, dans les deux capitales roumaines, au milieu des changements subits des guerres russo-turques et austro-turques, aux influences occidentales sous la forme française.

Il y avait d'abord à Vienne un petit monde diplomatique qui, étant ou non d'origine orientale, servait les intérêts des princes phanariotes de Moldavie et de Valachie. Ces princes ont eu plus tard des relations suivies avec l'un des diplomates les plus avisés de l'Autriche au commencement du XIX-e siècle, qui avait tout intérêt à fournir à ces Phanariotes établis sur les trônes roumains des renseignements favorables à la politique impériale, pour être aussitôt transmis à Constantinople. C'est le baron de Gentz, dont le nom est indissolublement lié à l'histoire de la diplomatie autrichienne. Mais, avant cette correspondance même, il y avait des personnages d'une origine tant soit peu vague, en tout cas des latins de sang, des Espagnols ou des Italiens par leurs origines plus précises, un Cassarati, un Alaya, qui, payés par ceux que l'on appelait en Occident les hospodars, mais étaient dans leur pays des princes comme les autres, transmettaient les nouvelles diplomatiques dans les deux capitales danubiennes.

A côté de ces agents, qui étaient peu nombreux, à côté des nobles roumains en voyage — car les voyages commencent à cette époque —, à côté de ces représentants et de ceux qui ne faisaient à Vienne qu'un simple relai, des pèlerins qui cherchaient les centres même de la civilisation occidentale dont un reflet important cependant se trouvait dans la capitale de l'Autriche, il y avait beaucoup de marchands. Ces marchands faisaient partie d'une compagnie dont l'histoire n'a pas été encore écrite, bien que les matériaux existent. Cette compagnie de commerçants avait été établie dès le XVII-e siècle, bien que pour cette époque on n'aie pas de documents, mais pour le XVII-e on en a la correspondance tout entière. On comprendra la valeur de cette correspondance lorsque je dirai que la Compagnie orientale, privilégiée par l'Autriche, avait des comptoirs, non seulement à Pesth et à Vienne, mais aussi à Trieste, que ses affaires s'étendaient, à travers Paris et Londres, jusqu'à la Philadelphie américaine.

Ceux qui entraient dans la Compagnie orientale, que l'on nommait habituellement „la Compagnie grecque du commerce“, n'étaient pas seulement des Grecs. Ils participaient à la civilisation grecque, qui était une civilisation générale en Orient, mais, quant à leur origine, elle était très différente. Il y avait beaucoup de Slaves, il y avait aussi beaucoup de Roumains de Macédoine qui, à un certain moment, se sont aperçus de la différence de race, qui était très nette, et il y aura une littérature de ces Roumains de Macédoine en Autriche, à Pesth et à Vienne, où ils forment des sociétés pour affirmer leur origine, qui n'est pas hellénique, mais latine, et pour demander tout ce qu'il faut pour le développement d'une tout autre civilisation nationale.

Ce commerce de la Compagnie orientale rapportait beaucoup. Une des grandes qualités des Grecs, aussi bien au moyen-âge qu'à l'époque moderne, est leur grand amour pour la culture. Les sacrifices que les particuliers grecs ont fait pour l'établissement des écoles, pour la traduction et la publication des ouvrages occidentaux sont énormes, et, si l'on faisait la répartition entre ce qu'a donné l'État grec, le petit État grec du commencement, et ce qu'a donné la société grecque elle-même, on verrait bientôt que l'apport des donateurs particuliers est de beaucoup plus important que la participation de l'État, même à l'époque où cet État a eu les moyens, qu'il n'avait pas au commencement, de soutenir la civilisation nationale.

Aussitôt qu'il y avait le marchand grec, il y avait l'église orthodoxe, une église bâtie en pierres, ornée d'images saintes recouvertes d'argent, accroissant sans cesse son trésor d'objets sacrés et, à côté de l'église, il y avait aussi l'école. Pour les Grecs comme pour les Roumains, le chantre est en même temps le didascale; pendant le service divin, il est à son lutrin et il donne les répons au prêtre; pendant le reste de la semaine, il s'occupe des enfants de la communauté. Comme ces didascales avaient une Université à leur disposition, ils fréquentaient en même temps les cours de cette Université, où ils trouvaient des cours tout imprégnés des idées françaises.

Je peux ajouter même qu'un des principaux libraires grecs pour la péninsule des Balcans — son origine était macédonienne et latine: il s'appelait Marquidès Poulio, c'est-à-dire fils de Marc „Poulet“ —, venant à Bucarest pour répandre des ouvrages français ou

des traductions d'ouvrages français, fut arrêté par les agents du Gouvernement autrichien vers 1790, sous le prétexte qu'il apportait des livres contenant les idées dangereuses des Français.

Donc ces marchands ayant leur école à côté de leur église ressentaient des besoins intellectuels, et le didascale, le moine voyageur étaient là tout près pour satisfaire ces besoins. Ils voulaient avoir une littérature. Pour qui cette littérature? Pour eux-mêmes, mais aussi pour quiconque, dans leur Orient orthodoxe, devait prendre connaissance des idées françaises, non pas en français même, mais dans une langue orientale de circulation générale. Un ouvrage français publié en traduction grecque n'était pas destiné seulement à la nation grecque, mais pouvait servir à tout lecteur qui, désirant s'initier aux idées occidentales, n'avait pas encore appris le français.

Le nombre des personnes qui, à Bucarest et à Jassy, connaissaient le français était très grand. J'ai présenté toute une liste d'ouvrages français trouvés dans les bibliothèques des boïars et même, ce qui montre que dans l'Église orthodoxe il n'y avait pas, envers le catholicisme, d'un côté, et envers la philosophie anticatholique, d'un autre côté, une tendance permanente d'opposition, tel membre du clergé moldave traduisait un livre sur la franc-maçonnerie, ne serait-ce que pour s'en défier.

Les manuscrits des traductions en grec étaient aussitôt publiés. Les libraires de Vienne font la concurrence aux imprimeurs de Venise, qui continuent, chez les Glykys, une vieille maison, par exemple, d'une façon plutôt conservatrice, la tradition de fournir des livres en grec, qui étaient cependant plutôt des ouvrages de philologie, de pédagogie et des livres religieux. Il faut ajouter qu'à Leipzig même, à Halle, on commence à donner, non seulement des éditions de classiques, mais aussi des livres en relation avec les progrès de l'enseignement grec en Orient. A Moscou, un peu plus tard, il y a aussi des typographes qui publient des livres grecs, mais, comme là-bas il y avait la surveillance étroite du clergé orthodoxe, la philosophie n'y passait pas.

A Vienne c'était autre chose; on pouvait parler plus librement et, si on poursuivait l'esprit français, on fermait parfois les yeux, par intérêt matériel, pour ne pas gêner certaines maisons, lorsqu'il s'agissait de publier des livres tant soit peu sujets à caution.

Sans mentionner les grammaires, les ouvrages d'éducation, d'un Darvaris, d'un Vlądi, les „Encyclopédies philologiques", en plusieurs volumes[1], une „Archéologie", on a commencé à publier, — par suite de la grande curiosité grecque pour les sciences, au moment où, aussi bien dans les régions grecques qu'à Jassy et à Bucarest, l'enseignement s'était transformé, pour devenir un enseignement des sciences —, des traductions d'ouvrages français sur la physique, les mathématiques, l'astronomie (le moine, le bizarre moine Philippide donnant une traduction de Lalande, „Abrégé d'Astronomie"). L'„Algèbre" et l'„Arithmétique" de Lacaille sont dédiées au prince Alexandre Mourouzi en 1803. A côté de cette première série, il y a des ouvrages d'histoire, nettement différents de ceux que l'on publiait auparavant. Telle cette Histoire de la Grèce, — très répandue à cette époque, dont il y a des exemplaires reliés en maroquin et à tranches dorées, qui ont dû servir à des princes, à de riches boïars — que le médecin Démètre Alexandridis a traduite sur une version française de l'original anglais par Olivier Goldsmith. L'„Histoire de l'Amérique" par Robertson passera aussi en grec. La littérature vint ensuite, maigre: „le Jeune Anacharsis" de Rhigas, celui de Georges Sakellarios, le „Brutus" de Voltaire, traduit par Michel Christaris, le „Nouveau Robinson", donné par Constantin Bellio en 1792.

Il y a, en relation avec cette littérature, une personnalité extrêmement intéressante, qui a passé une partie de sa vie à Vienne, après avoir résidé des années à Bucarest et à Jassy. C'est une des intelligences les plus remarquables, non seulement de l'Orient, mais du XVIII-e siècle tout entier, un esprit très fécond en ressources et d'une verve extraordinaire: si l'on veut avoir un dictionnaire complet des injures de l'époque, il faut s'adresser à ses ouvrages de philologie, accompagnés de notes dans lesquelles il maltraite tous ses prédécesseurs et ses rivaux actuels. Il a traduit du latin dans le grec moderne l'Histoire romaine de Florus. Il a publié Trogue Pompée avec des notes imbues de philologie occidentale et de la „philosophie" qui l'accompagnait. Condillac a passé en grec par son moyen[1]. On a de lui deux ouvrages sur la

[1] Pour toute cette littérature voy. les deux volumes d'Iken, *Leukothea*.

[2] Il a laissé aussé la traduction d'une „Philosophie naturelle" de Brisson, peut-être celle de la „Chimie" de Fourcroy.

„Roumanie": un ouvrage de géographie et un autre d'histoire, qu'il est impossible d'analyser à cause de la construction tout à fait personnelle du texte, mais qui présentent des renseignements très précieux à côté de choses nettement superflues qu'il aurait fallu élaguer, et avec cela des anecdotes personnelles et surtout des attaques. Ce que Démétrius Philippidès. devenu le moine Daniel, un Macédonien d'origine, de Miliais, était arrivé à loger dans sa mémoire est presque unique. La vigueur des polémiques de ce moine est très remarquable, et le tout forme sans doute un précieux matériel d'information pour la psychologie de ce monde hellénique en contact avec la civilisation occidentale et mettant à la disposition des tendances combattives de l'Occident tout ce que la verve primitive de cet autre monde pouvait avoir.

Mais, en dehors de pareils ouvrages, il y en avait d'autres aussi. On commençait à introduire dans ce monde marchand et, pour la Moldavie et la Valachie, dans le monde des boïars, des écrits purement littéraires. Molière, que les Grecs et les Roumains avaient lu précédement dans sa forme primitive française, subit à cette époque des adaptations qui méritent aussi d'être étudiées, sous le rapport des moeurs contemporaines dans l'Orient de l'Europe et aussi sous le rapport du vocabulaire [1]. Les traducteurs savaient que, si Molière était présenté avec des noms français et des formules françaises, il ne serait pas au niveau du public, et alors on distribua aux héros de Molière des noms grecs absolument ridicules, de façon à faire rire dès le début l'auditoire [1].

Cette influence française, qui dominait Vienne et s'exerçait largement sur le monde marchand de la capitale autrichienne, et par ce moyen et par les agents qu'on a eu bientôt à sa disposition, par ces agents officiels de la Monarchie dans les Principautés, sur les didascales et sur des boïars qui cependant ne pensaient pas à mettre en pratique les idées occidentales, a touché aussi des littérateurs d'occasion, devenus ainsi des propagandistes à caractère révolutionnaire avant la Révolution.

Dans une collection publiée à Vienne, plus tard, par un Grec,

---

[1] Voy. notre *Revista Istorică*, VIII, p. 1 et suiv, et „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine", année 1923.

Zissi Daouti, on trouve des chansons courantes au XVIII-e siècle à côté de morceaux qui appartiennent en propre à l'éditeur.

Plus d'une fois la société contemporaine est attaquée avec toute l'énergie de la „philosophie“ militante. Voici d'abord la manière dont on s'adresse au prince, personne sacrée, garantie par la puissance de sa situation, par une méticuleuse étiquette et par un reste du prestige des empereurs:

„Sortez, Altesse, au nom du Seigneur; je vous prie de sortir aussi pour votre propre bien; allez chercher les tombeaux, les cimetières. Voyez où est le prince et son règne, où est le trône, l'honneur et la domination. Où est la splendide Moldavie et la Valachie célèbre. Où est la masse d'armes, l'épée, le défilé des lanciers. Où sont les présents et les offrandes. Où les boïars, les capitaines et les soldats. Où l'amoncellement des mets et la multitude des convives. Où les coursiers aux freins dorés, bien nourris et soignés comme des personnes humaines. Où les voitures dorées recouvertes de pourpre, payées du produit des pauvres maisons, pleines de monde. Où l'avant-garde et l'arrière-garde de tes troupes. Où la musique et les porteurs de vêtements blancs. Où l'orgueil du règne et ta sévérité. Où l'amour des plaisirs et le désir de gloire. Où est tout cela, seigneur, et, encore plus, — de façon que la raison et la langue qui doit les exprimer s'arrêtent intimidées. Tout est devenu vain, Seigneur, car les choses humaines sont toutes vanité et misère. Les tombeaux en sont une preuve. Les fosses crient cette vérité. Les ossements l'annoncent et la confessent.“

C'est du style biblique, mais c'est une attitude „philosophique“. Mais voici quelque chose de plus fort. Ce prince avait autour de lui des boïars; ces boïars avaient, comme toute noblesse, des droits qui ne venaient pas de leur talents, de leur travail, qui venaient en première ligne de leur descendance. Eh bien, voici le poète phanariote du XVIII-e siècle qui ne veut pas du tout reconnaître que c'est par droit de naissance que l'on doit avoir certains privilèges:

„Dans ce siècle beaucoup se donnent des efforts pour être appelés nobles, mais ce que signifie ce mot est ignoré en général, personne ne le sait. Tu dis: „Je suis homme du pays, boïar de première classe; ne vois-tu pas mon costume? Je suis orné de

[1] „Différents vers moraux et urbains“ (en grec), Vienne 1818.

toute façon èt vêtu d'or, figurant dans la série des nobles. J'ai de la noblesse par mes ancêtres, engeance ancienne et en tout admirable. Je dépasse les autres en richesse, j'ai beaucoup d'entendement, et tous me connaissent.“ — Et qu'est-ce que cela veut dire que tu as de riches parents, de bonne souche et que tu as tous les ornements, étant noble, jeune et doué de beaucoup d'entendement? Quelle pensée folle, quel préjugé pourri, vain et quel errement manifeste! Parce que tu portes une montre et roules des boules de corail, est-ce une raison pour te reconnaître comme noble? — Oh, quelle haute vanité et quelle bêtise si tu attends tout de tes parents! Le noble, on ne le cherche pas et, surtout, on ne le mesure pas d'après les actes paternels! La noblesse se reconnaît seulement d'après les idées et la vertu de l'âme. Si tu es homme de ce pays, de quelle utilité as-tu été à ce pays, à la totalité de ses habitants? As-tu soigné les malades ou ceux qui gisent en prison et dans les profondeurs obscures? Oh, tu ne penses qu'à accumuler des trésors aux dépens des pauvres! Tu n'a pas du tout honte et tu prends de force tant d'argent appartenant à la communauté, argent accumulé par nécessité et pour quelque usage réel, et tu prétends être boïar et doué d'entendement? Si tu prends des cadeaux, pourquoi laver tes mains, hypocrite envieux? Tu n'as aucune conscience envers Dieu et tu penses seulement à ton intérêt. Où est donc ta noblesse? Qui te reconnaîtrait comme boïar d'après ton intelligence seule? Comment peux-tu être boïar et homme de cette terre quand, ouvertement, tu portes dommage à la société? Comment peut-il être noble de première classe celui qui trahit de fait sa patrie? Pourquoi être fier de tes parents? Et, si tu en es fier, ta fierté repose seulement sur une grâce physique. Ne sois pas fier de ta lignée, si tu n'es pas doué de vertu personnelle! Ton père est brave et toi lâche, incapable, très débile et peureux. Est-ce que la bravoure de ton père peut être utile à ta bravoure? S'il est beau et tu ressembles à un Juif laid en tout? Si tu te vantes de la beauté paternelle, y a-t-il quelqu'un qui puisse s'empêcher de rire? Et cependant la noblesse de ton père on quoi peut-elle t'être utile? Combien que tu te vantes, tu restes le même barbare... Si tel est un homme cultivé, un médecin, un bon artisan, s'ensuit-il que son fils doive nécessairement et par vertu d'héritage naître médecin lui-aussi?... As-tu quelque penchant à ne pas porter injure au pauvre orphe-

lin? Es-tu secourable à l'étranger, à la veuve, à la société? Voilà ce que c'est que d'être noble: la noblesse n'est jamais composée de familles privilégiées. Ce qui te classe naturellement noble c'est l'équité et d'autres vertus. Quelle a été ta fatigue pour les hôpitaux et les voies publiques? Ou pour les jeunes filles pauvres et les étrangers qui meurent de faim, pour les malades et les orphelins? Voici ce qui constitue les vraies caractéristiques essentielles de la noblesse, et non pas l'argent, les robes et les châles."

A la même époque surgissent les principaux propagandistes dont j'ai parlé. Ils représentent des idées politiques qui auront une influence profonde sur la nation. D'abord, pour les Grecs, il y a Rhigas. Ce nom est beaucoup plus familier que les autres, car il s'agit de l'auteur de la Marseillaise hellénique dont les vers trouvent encore un profond écho dans toutes les âmes grecques de notre époque et il est en même temps le martyre de cette cause nationale qu'il a présentée le premier dans une forme révolutionnaire. On sait que, poursuivi par l'Autriche, arrêté, il a été livré au Pacha de Belgrade pour être tué.

Rhigas, il faut bien le dire, était un Roumain de Macédoine, grécisé comme les autres, et sa première éducation française s'est faite à Bucarest, dans ce monde des boïars influencé directement et indirectement par les idées de l'Occident. Il m'est arrivé de trouver dans les archives du consulat d'Autriche à Bucarest, archives qui, par toute une série de marchandages, sont arrivées à l'Académie Roumaine, l'acte qui montre la manière dont l'auteur de l'hymne grec a commencé, lorsqu'il avait vingt ans, sa carrière. L'acte porte la date de Bucarest, mars 1792, est signé Rhigas de Vélestino et contient un engagement de secrétaire chez le riche et très érudit boïar Grégoire Brâncoveanu. Le style n'est pas de première qualité, et le jeune Rhigas n'aurait pas pu avoir son diplôme en France, mais voir le principal représentant de l'esprit révolutionnaire grec faire partie à Bucarest de ce monde des boïars, le sentir recevoir dans ce milieu spécial l'influence des idées de l'Occident, ce n'est pas quelque chose de banal.

Mais à Vienne s'est poursuivie et complétée son initiation. Il y publiait une carte grecque de la Moldavie en 1797. Il y a fait de bonnes traductions du français, qui se sont beaucoup ré-

pandues. Didascales et marchands, ce qui formait la colonie grecque de là-bas lui ont inspiré les stances révolutionnaires et la projets politiques qui l'ont rendu célèbre.

On voulut avoir aussi un journal publié à Vienne, et au lieu d'un il y en a eu plusieurs: le „Télégraphe", puis le „Télégraphe hellénique", le „Logios Hermès" (c'est le „Mercure Savant") et, enfin, „Kalliopé". L'esprit national, cultivé par les écoles et les livres, y domine plus que celui de l'action violente.

A côté, plus modeste, comme c'était naturel pour une nation de paysans, sans chefs politiques, sans aristocratie, sans bourgeoisie, avec un clergé supérieur étranger, il y a eu un mouvement serbe tendant vers la liberté. Tel littérateur et didascale vivant tout à tour dans le monde roumain des Principautés danubiennes et dans le monde international de Vienne, dans le monde allemand de Leipzig est le Serbe représentatif de cette époque, Dosithée Obradovitsch, dont les restes reposent devant la cathédrale de Belgrade à côté de ceux d'un autre représentant illustre de la nouvelle littérature serbe, rénovatrice sous le rapport politique, Vouk Karadschitsch, celui qui a recueilli les chansons populaires de la Serbie.

Le moine Dosithée, auteur de Fables et d'une Éthique, a passé quelque temps en Moldavie, alors qu'on y traduisait le traité sur la franc-maçonnerie; il a fait même le voyage de Leipzig dans la compagnie de ce Gérasime auquel on doit la traduction, et du boïar Alexandre Maurocordato. Il a été l'instructeur des enfants des boïars Georges et Théodore Balş, d'une grande famille moldave qui a donné plusieurs représentants des idées de l'Occident pendant le XVIII-e siècle; il a élevé les neveux de l'évêque de Roman, Léon Gheuca, dont il mentionne le nom avec reconnaissance dans un de ses ouvrages.

En ce qui concerne les Roumains, il y avait une grande partie de cette nation qui vivait sous le sceptre de l'Autriche. La Transylvanie avait fait partie, comme élément annexé, mais pas confondu, du royaume de Hongrie. Ensuite, à partir de 1526, il y a une principauté de Transylvanie vassale des Turcs, avec des chefs magyars, des bourgeois saxons et une majorité de population roumaine. A la fin du XVII-e siècle, la Transylvanie est entrée, par un traité conclu avec une armée victorieuse, dans les États de l'Autriche. Elle y a introduit des officiers, des adminis-

trateurs et des jésuites. L'enseignement des jésuites était, bien entendu, un enseignement latin, mais cet enseignement latin devait être complété; on ne pouvait pas l'avoir en entier là-bas en Transylvanie; on allait alors en Hongrie, faire ses études à Pesth, ou bien à Vienne, où il y avait un Collège spécial pour les Roumains, qui a été ensuite transporté à Lemberg. Et, parmi ces Roumains du rite uni à l'Église catholique, du rite „uniate", si l'on veut, bien que le mot soit très barbare, il y en avait qui allaient jusqu'à Rome.

Les trois principaux représentants de la civilisation roumaine en Transylvanie ont donc fait le voyage d'Occident. Le premier est un humble moine qui n'a jamais quitté le caractère simple de sa première profession: Samuel le Petit, Micu, qui portait aussi le nom de Klein, parce qu'un de ses parents, évêque transylvain, avait été créé par l'Autriche baron et à cette occasion son nom avait été germanisé. Puis le combattif Georges Şincai, fils de paysan aussi, un ennemi acharné de toute hiérarchie et qui a fini par mourir, persécuté par les siens, dans la maison d'anciens élèves magyars. Et, enfin, le rationnaliste du groupe, Pierre Maior, qui a écrit des ouvrages d'une logique serrée pour défendre les droits de la latinité roumaine dans la langue, les origines et le passé historique, même celui de l'Église.

Tous les trois ont été d'abord élèves de séminaire dans les écoles uniates de Transylvanie, puis ils ont visité Vienne, et les deux derniers se sont rendus à Rome. Mais, au lieu de trouver des jésuites partout et ne jamais s'en séparer, ils ont découvert des choses qui n'étaient pas dans le programme, ce qui arrive très souvent.

Ils ont le sens précis, immédiat, révolutionnaire des origines latines, auprès de la colonne de Trajan et des ruines de l'antiquité romaine, chose très dangereuse pour la continuation de la domination hongro-autrichienne en Transylvanie. Puis ils sont revenus avec cette idée qu'ils sont les anciens du pays, ceux sur lesquels se sont abattues les invasions sans les déplacer et qui ont le droit de revendiquer tout ce que peut leur donner le nombre, l'origine, la noblesse de leur race.

Mais ils ont trouvé aussi en chemin les idées occidentales. Ils ne pouvaient pas être révolutionnaires contre l'État, parce qu'étant en opposition avec la noblesse magyare et parfois avec la bourgeoisie saxonne, ils étaient soutenus par le Gouvernement,

d'après cette formule autrichienne qu'il ne faut jamais avoir des sujets qui s'entendent entre eux. Ils prodigueront donc des éloges à l'empereur, à l'impératrice, à Joseph II et à sa vénérable mère Marie-Thérèse, qui était, d'après les dédicaces de cette époque, aussi la mère de la nation roumaine. On était tout de même gêné pour attaquer directement la noblesse magyare. Cependant on avait devant soi l'autorité eclésiastique. Elle était bien roumaine, mais, comme il fallait combattre quelqu'un, tous les trois, et surtout les deux derniers, ont été, bien que moines et professeurs d'écoles confessionnelles, de très indisciplinés sujets de l'évêque de Transylvanie. Il y a dans leurs ouvrages des attaques violentes contre la hiérarchie. S'attaquer à la hiérarchie signifiait combattre la domination ottomane dans les pays où elle existait, mais dans cette Transylvanie, où il n'y avait pas de boïars, où il n'y avait pas de domination païenne, c'était combattre celui qui se trouvait à la tête de l'organisation roumaine elle-même: l'évêque, avec son esprit étroit, avec ses habitudes de servilisme envers le gouvernement, avec son incapacité d'admettre des idées rénovatrices. Si Samuel Klein, le traducteur de l'**Imitation de Jésus-Christ** et aussi de l'„Histoire ecclésiastique" de Fleury, est contre la révolte sanglante des paysans de Transylvanie en 1784, Şincai, qui avait connu les grands érudits magyars de l'époque, écrivait: „Réveille-toi donc, ô ma nation chérie, et pense à toi", et Maior se levait contre les „ultramontains", les gens qui, „faisant des études de théologie à Rome, croient que sont vraies seulement les choses qu'il y ont apprises et seraient en état de verser leur sang pour la monarchie du Pape".

Bientôt, avec des idées de cette époque du joséphinisme, un fils de hobereaux roumains de cette même Transylvanie, plus tard juge au service de l'Autriche à Lemberg, s'inspirera de l'épopée comique des Italiens pour écrire dans le style de la **Secchia rapita** sa „Tziganiade", dont les héros à la peau noire tiennent des propos où n'est épargnée aucune forme des autorités imposées.

La civilisation occidentale à forme française avait donc, à cette époque „philosophique", dépassé les limites étroites de la littérature d'agrément, de la philologie d'école et elle était entrée dans la critique des formes de l'État et de la société: elle s'apprêtait à donner ici encore une révolution.

Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien

— Communication faite à l'Académie des Inscriptions de Paris —

I.

Tout récemment à l'Académie Roumaine M. Al. Lăpĕdatu soulevait la question de la permanence des futurs Roumains sur le territoire de la Dacie après l'abandon officiel de la province—si abandon il y a—par l'empereur Aurélien. Il allait aux origines de cette „question“ et montrait facilement qu' elle avait été soulevée et résolue dans un sens négatif par les Saxons de Transylvanie, dans la seconde moitié du XVIII-e siècle. Il s'agissait pour eux, nation privilégiée, par les diplômes des rois de Hongrie et par la faveur des Habsbourg, leurs conationaux, de défendre une situation venant du moyen-âge et lui correspondant, contre les efforts des Roumains, qui commençaient à se souvenir, demandant leur droit humain sur une terre qu'ils qualifiaient hardiment,— d'après la conception populaire elle-même, étrangère à toute idée d'immigration —, d'ancestrale.

Ce qu' Eder, ce que son contemporain, originaire d'Allemagne, époux lui-même d'une Saxonne transylvaine, Sulzer, ce qu'après eux, Engel, suivant la même voie sans avoir les mêmes motifs d'ordre pratique, avaient soutenu avec érudition et énergie fut repris en 1871, dans ses «Romänische Studien» par Robert Rösler, au moment où l'Autriche, réconciliée avec la Hongrie rebelle, épousait ses intérêts et, se trouvant devant une puissante poussée roumaine vers l'unité nationale, venant des anciennes Principautés danubiennes mêmes, qu'elle avait rêvé d'annexer, était toute disposée à contester le caractère aborigène de la race. Le nationalisme hongrois poursuivit aussitôt cette campagne scientifique, cherchant à imposer le «dogme» scientifique du départ des colons du III-e siècle pour que leurs descendants, en tant qu'ils le sont, revinssent seulement au XIII-e, au XIV-e siècles, lorsque le pouvoir politique était déjà outremonts entre les mains des Magyars, solidement établis en maîtres de la citadelle des Carpathes. Du livre de Hunfálvy sur

les «prétentions des Roumains»—titre significatif—aux hypothèses de transplantation tardive de pâtres italiens présentée par Réthy et aux négations brutales répétées avec acharnement, sans nouveaux arguments, par le chanoine Karácsonyi[1], ce fut un sujet favori pour une historiographie mise au service d'un idéal politique et national, irréalisable. Nous verrons bientôt de quel côté et de quelle façon surgit la réponse à ces théories.

Aujourd'hui les considérations qui ont déterminé et maintenu l'attaque n'ont plus la même importance, et ce n'est pas seulement de guerre lasse que ce duel de plumes s'est presque arrêté. La conception que les Roumains ne représentent pas seulement ces immigrés commandés par Trajan le lendemain de sa conquête de la Dacie, mais qu'ils viennent, du fond de la péninsule des Balcans jusqu'aux sommets des Carpathes, de toute une œuvre de pénétration romaine séculaire, l'hypothèse, qui n'a pas été encore rejetée, d'une infiltration de caractère populaire, pâtres et agriculteurs, poussés à se détacher de l'Italie par le régime des latifundia, ont affaibli la valeur de la permanence sur la rive gauche du Danube. L'importance qu'on attribue à la dérivation des Roumains de l'ancienne race indigène des Thraco-Illyres pourrait remplacer même ce qu'on perdrait en acceptant les théories de Rösler. Enfin le procès de la Transylvanie qu'on discutait avec des textes latins de l'antiquité et du moyen-âge a été clos par les sacrifices faits du côté roumain dans une guerre victorieuse et par l'adoption dans la vie des États des formules d'un droit nouveau.

On peut dire aussi que, en attendant l'argumentation plus étendue, mais non pas aussi mieux fournie et plus chaleureuse, du grand historien roumain A. D. Xénopol, esprit philosophique, qu' avait intéressé aussi au point de vue pour ainsi dire juridique ce débat, le premier qui donna la riposte, un savant autrichien lui-même, Julius Jung, paraissait en avoir épuisé presque tous les points de vue essentiels[2]. Il n'était guère mené par des sentiments de politique nationale : s'occupant des Rhéto-

---

[1] Voy. le „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale", année 1923, p. 73 et suiv.

[2] *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, année 1876: *Die Anfänge der Romänen*. Cf. *Die romanischen Landschaften des römischen Reichs*, Innsbruck 1881.

Romains, dont il venait par sa mère, il s'était trouvé devant un problème de tout point semblable à celui des Roumains eux-mêmes. Un texte formel, celui d'Eugippe, auteur presque contemporain de la vie de cet apôtre du Norique romain qui fut S. Séverin, affirmait que la population avait été totalement transplantée en Italie pour la sanver d'une destruction imminente, et cependant il retrouvait à l'époque carolingienne même, quatre siècles plus tard, ces places de Commagène, de Juvavum qui auraient dû périr dans l'abandon, il constatait la conservation des noms anciens dans la nomenclature allemande actuelle, il retrouvait dans les plus anciennes chartes bavaroises les „tributarii romani", qui pouvaient, il est vrai, venir aussi d'autres couches romaines repoussées vers l'Orient par les Slaves et évincées par l'invasion magyare, il avait devant lui le témoignage de l'existence même de ces Romanici, de ces Roumanches parlant encore la langue de leurs ancêtres Et il devait en tirer la conclusion, bien naturelle, que les habitants vraiment enracinés d'un pays n'obéissent guère à un décret d'État leur enjoignant de changer de patrie et que, s'ils restent sans indépendance et sans initiative, sans forme politique, on les comprend ordinairement, sauf le cas d'une révolte, comme celle, ejoutons-nous, qui dressa de nouveau sous Louis-le-Pieux les Saxons libres, les Stellinga d'une jacquerie païenne, sous le nom des maîtres qui changent en les employant pour leurs buts. Malgré sa haute valeur, cette plaidoirie brillante, qui montre chez Jung, non seulement une profonde connaissance de toute l'histoire universelle, mais aussi un esprit compréhensif des conditions de toute vie des groupes humains, laissa à côté la base même sur laquelle repose la théorie opposée et, d'un autre côté, il ne voit pas ces cas de parallélisme historique qui peuvent éclairer les points obscurs de l'histoire.

Toucher aux points qui dès le commencement ont été négligés et montrer à la base même de cette affirmation historique combien elle est peu fondée, forme le but de ces quelques pages.

II.

Pour établir l'abandon total de la Dacie par les Roumains, les colons ayant suivi les légions et les fonctionnaires, on a le

texte, quelques lignes, de Vopiscus[1], dans la Vie d'Aurélien.

Sans dire, comme le fait Jung, que c'est un témoignage „tardif et venant de la part d'un écrivain dénué de talent“, sans admettre comme Enmann[2], Hermann Peter[3] et même M. Homo[4], qu'il y a des rapports de dérivation entre cet écrivain et une prétendue Histoire contemporaine des empereurs, sans décréter de faux toutes les lettres qu'il intercalle[5], fixons-en l'importance.

Flavius Vopiscus est un rhéteur de Syracuse, dans cette Sicile où il vivait. Il n'avait pas l'intention de poursuivre ces biographies de Césars qui étaient une innovation historique. Un parent d'Aurélien, un parent éloigné du grand guerrier assassiné, lui a demandé de s'en occuper. Il a commencé par refuser. Alors ce Junius Tiberianus lui a promis la communication des notes militaires de l'ancien empereur, de ses «éphémérides»[6]. En plus il pourra voir ce que contiennent sur ce règne de suprême effort contre les Goths du Danube les «libri lintei» de la bibliothèque de Trajan[7]. Sans compter qu'il déclare lui même avoir eu à sa disposition des livres grecs (*libri graeci*)[8], comme ce Callicrate de Tyr, dont il vante l'importance *(graecorum lingua doctissimus scriptor)*, ce Théoclius, auteur d'une histoire des Césars.

Plus tard, lorsque, pensant à toute une série de ces vies d'empereur, il traitera du règne de Tacite, il reviendra, avec des

[1] Son nom peut être rapproché de celui des Scordisques, des Taurisques danubiens, des soldats *dacisci*, des localités Transmarisca, Securisca.

[2] *Eine verlorene Geschichte der römischen Kaiser*, dans le Supplément du *Philologus*, IV (1884). Cf. *Philologus*, XLV, p. 523 et suiv.

[3] *Die geschichtliche Litteratur über die römische Kaiserzeit bis Theodosius I. und ihre Quellen*, II, Leipzig 1897.

[4] *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, p. 4 et suiv.

Voy. Peter, II, pp. 339-340. Cf. *ibid.*, I, p. 393.

[6] Ephemeridas illius viri scriptas habemus, etiam balla charactere historica digesta quae velim accipias et per ordinem scribas, additis quae ad vitam pertinent. Quae omnia ex libris linteis in quibus ipse cotidiana sua scribi praeceperat, pro tua sedulitate condisces.

[7] „Curabo autem ut tibi ex ulpia bibliotheca et libri lintei proferantu ... Si hoc contentus non fueris, lectites Graecos, linteos etiam libros requires, quos ulpia tibi bibliotheca cum volueris ministrabit“ (§ 1).Voy. aussi „scrinio praefecturae urbanae“ (§ 8). Il puise aussi dans les „libri Acholii, qui magister admissionum Valeriani principis fuit, libro actorum ejus nono“ (§ 13).

[8] Voy. aussi § 15: „in quodam libro graeco“.

détails très exacts, sur les histoires rédigées par ces pontifes sur les lettres d'État, sur ces documents de la Bibliothèque Ulpia, en citant même les armoires [1].

Rarement dans l'historiographie ancienne s'est-on mis en chemin avec une information si forte et si authentique. Voyons maintenant quel est le profit qu'il en a tiré.

Les «libri lintei» lui ont donné des lettres. Il les emploie. De «graves viri» lui ont parlé [2]: il se rapporte à leur témoignage. Mais le récit est bien maigre et confus: rien qui donne l'impression du contact direct avec les réalités. Des notes du combattant, le compilateur, gauche, gêné et pressé, ne retient que les rubriques de campagnes. On ne se rend même pas assez compte de ce qui a pu l'intéresser en première ligne, de ce qu'il juge avoir été plus important dans l'activité, incessante et multiple, de ce règne si remarquable.

Quelle est maintenant d'après lui l'attitude d'Aurélien envers le problème du Danube?

Né à Syrmium même ou dans la Dacie danubienne, dans la *ripensis*, il commence par délivrer l'Illyricum d'une invasion des Sarmates, dans lesquels nous ne pouvons voir, pour les distinguer des Scythes, ceux-ci étant des Aryens retenant sous leurs ordres des bandes touraniennes, que des Slaves plus ou moins mêlés eux aussi d'éléments de la steppe. L'empereur Valérien peut le qualifier de „libérateur" de cet Illyricum. Il prend sur lui de rétablir le *limes* [3], qui ne peut pas être le Danube. En effet on trouve à cette époque, du côté de la Mer Noire, où on conservait donc intact l'ancien poste avancé de l'Empire, un „scythici limitis dux". De même plus loin il y a en Rhétie un «dux rhaetici limitis» [4]. Avec ces deux points d'appui on a dû avoir la libre disposition du Danube, et l'avoir

---

[1] *Tacitus:* „Pontifices penes quos scribendae historiae potestas fuerat", „in litteras" (§ 1); „bibliotheca ulpia, in armario sexto, librum elephantinum, in quo hoc senatus consultum perscriptum est, nam diu haec senatusconsulta quae ad principes pertinebant in libris elephantinis scribebantur" (§ 7; cf. § 10).—Pour l'école allemande cette information n'aurait aucune réalité. Or, si certaines lettres sont fabriquées, leur contenu même n'en reste pas moins historique.

[2] Et a gravibus viris et in ulpiae bibliothecae libris relegi (*Aurelianus*, § 24).

[3] Limites restituerat.

[4] *Bonosus*, § 14.

c'est conserver les têtes de pont sur la rive droite. Ç'a été de tout temps une nécessité militaire ; Byzance l'a observée jusqu'au XIII-e siècle, les Turcs l'ont reprise ensuite sur leur compte. Dans Byzance son empereur peut remercier Aurélien d'„avoir délivré la République de la tyrannie des Goths“ [1].

En toute confiance Claude le charge de nettoyer de ces Goths, apparus de nouveau, dans de hardies courses, la Thrace. Il lui donne «toutes les troupes de la Thrace, toutes celles de l'Illyricum», il le rend maître absolu du *limes* antique [2]. Il répond à toutes les espérances : ayant passé le Danube, il bat les Goths et tue leur chef Cannabaude [3]. Revenu de ses victoires d'Asie, il s'occupe des Carpes, fixés au-dessus des embouchures du Danube [4]. A Rome le char d'un roi goth tiré par des cerfs participe à son triomphe [5].

Il retourne sur le champ de ses exploits, en Vindélicie, dans l'Illyricum même, pour finir, lorsque de nouveau il se dirigeait contre les Perses, par l'arme d'un Thrace d'origine, Mucapor [6]. Et, lorsque son successeur, l'empereur Tacite, le commémore, il parle de celui qui, en dehors de mérites sur d'autres points de l'Empire, a chassé les barbares de la Vindélicie, du rétablissement de la puissance romaine dans l'Illyricum entier et dans la Thrace [7].

Rien, absolument rien qui rappelle dans les extraits des sources la perte de la Dacie ou, au moins, si on voulait passer sous silence ce rétrécissement des frontières, cette création d'une

---

[1] Gratias tibi agit, Aureliane, respublica quod eam a Gothorum potestate liberasti (*Aurelianus*, § 13).

[2] Gothi oppugnandi sunt, Gothi a Thraciis amovendi. Eorum enim plerique Haemimontem Europamque vexant, qui te pugnante fugerunt. Omnes exercitus thracicos, omnes illyricianos totumque limitem in tua potestate constituo (§ 17. Cf. sa lettre ou même, § 26).

[3] In Thraciis et in Illyrico occurrentes barbaros vicit : Gothorum quinctiam ducem Cannabam sive Cannabauden cum quinque millibus hominum trans Danubium interemit.

[4] § 30.

[5] § 33.

[6] § 35. Cf. sa „lettre“ au même, § 26.

[7] Ille Vindelicis jugum barbarae servitutis amovit, illo vincente Illyricum restitutum est, redditae romanis legibus Thraciae (§ 41).

nouvelle Dacie, à l'abri des invasions gothes, et sarmates aussi, sur la rive droite du Danube.

Et à la fin du récit abrégé de ces grands exploits guerriers, avant le panégyrique du nouveau César, sans aucun rapport chronologique ou logique avec les renseignements précédents, dans le style d'une simple interpolation, se présente, se fourvoie plutôt le texte concernant l'abandon de l'ancienne Dacie, la formation de la nouvelle: «Voyant l'Illyricum dévasté et la Mésie perdue, il abandonna la province transdanubienne de la Dacie, qui avait été fondée par Trajan, prenant l'armée et les provinciaux, car il avait perdu l'espoir de pouvoir encore la retenir et, les en ayant déplacés, il établit les habitants en Mésie et l'appela sa Dacie à lui, qui à présent sépare les deux Mésies»[1].

Quel est le sens de ce passage, si discuté ?

L'auteur, si c'est bien lui qui parle, revient sur les conditions de l'Illyricum et de la Mésie, mais il est en contradiction avec ce que, appuyé cette fois sur ses sources, il vient à peine de dire. Il n'est plus question de territoires dont les barbares ont été chassés et qui sont revenus à l'Empire, du mérite qu'Aurélien s'est acquis de cette façon, mais bien de territoires «dévastés», «perdus», à refaire. Ce n'est plus le triomphateur menant des chefs barbares à la laisse, mais bien un général dépourvu de troupes qui doit retirer les légions de la rive gauche pour garnir la rive droite. On pourrait même se demander quelles étaient ces légions qui végétaient depuis 256 obscurément dans un seul coin du Banat et si les forces employées contre les Goths et les Sarmates avec tant de succès s'étaient évanouies. Ce n'est pas à cause du danger goth que les provinciaux sont enlevés, à leur propre avantage, mais bien pour que cette Mésie, cet Illyricum ne restent pas déserts, ainsi qu'ils l'auraient été. Et alors on se demande si la Dacie, premier relai des envahisseurs, ne devait pas être dévastée encore plus cruellement et déjà de longue date : car ce n'est pas d'un bou-

[1] Cum vastatum Illyricum ac Moesiam deperditam videret, provinciam transdanuvinam Daciam, a Trajano constitutam, sublato exercitu ac provincialibus, reliquit, desperans eam posse retineri abductosque ex ea populos in Moesiam collocavit appellavitque eam Daciam, quae nunc duas Maesias dividit (§ 39).

levard exposé qu'on peut prendre des forces pour défendre les dernières tranchées.

Pour cet écrivain qui écrit à l'époque de Constantin-le-Grand, qu'il sait être du même sang que son Claude [1] et qui connaît des détails du règne de Dioclétien, par les souvenirs de son père [2], le principal intérêt s'attache à cette Dacie nouvelle, et voici ce qui me paraît avoir fait d'elle l'objet d'une attention spéciale, non seulement pour lui, qui, naturellement, cherche à s'expliquer la présence, légale, ainsi que je chercherai à le montrer, des barbares sur cette rive, mais aussi pour Aurélien lui-même.

Le futur empereur a vécu longtemps dans la clientèle d'Ulpius Crinitus, qui «se disait du sang de Trajan» [3] et lui ressemblait, de ce riche Romain qui paraît être le fondateur de la *bibliotheca ulpia*. C'est à celui-ci que revint, par ordre de Valérien, l'honneur de restituer sur cette frontière la seule chose qui pouvait encore l'être: la domination, après disparition des villes carpathiques saccagées, sur la *ripa*, sur les deux éléments de cette *ripa*, dont venaient les *riparii* qui, à côté des *lembarii*, des *castriani* et des *dacisci*, portent le poids de la guerre [4]. Aurélien ne fait que remplacer ce descendant et continuateur indiqué de Trajan, le nouvel Ulpius étant tombé malade. L'œuvre qu'on accomplit est dominée par ce souvenir de Trajan que les malheurs de l'Empire sur le Danube avaient de nouveau rendu très vivant, tout comme devant la menace sarrasine surgit au moyen âge la figure de Charlemagne, maître de la marche espagnole. Parler de Nerva, de Trajan, d'Adrien était devenu comme un devoir, du temps de Valérien comme sous Tacite, qui dut son élection même à ce souvenir de légalité et de moralité républicaine. „J'attends de toi, Dieu le voulant", dit Valérien, «autant que la République aurait pu attendre de Trajan, s'il était en vie [5].»

---

[1] Est quidem nunc Constantius Imperator ejusdem vir sanguinis (§ 44).

[2] § 43.

[3] Qui se de Trajani genere referebat (§ 10).

[4] § 38.

[5] Ego de te tantum, Deo favente, spero quantum de Trajano, si viveret, posset sperare respublica (§ 11). — Bien entendu, la critique de Peters considère cette lettre aussi comme fausse.

Ces espérances ne furent pas trompées; Aurélien devint consul à côté du descendant de l'Empereur conquérant de la Dacie. Quand le «limes illyricianus et thracius», rétabli, dut avoir un chef, on choisit le même Ulpius Crinitus, au nom fatidique [1]. Le précieux auxiliaire qu'avait été ce Pannonien de sang est aussitôt adopté — on a suggéré, puisque le nom d'Ulpius ne se trouve jamais ajouté à celui d'Aurélien, qu'il pourrait seulement être question de sa femme *Ulpia* Severina [2] — par le nouveau duc; l'héritage de Trajan passe donc sur la tête de ce fils de très médiocres parents [3].

Il s'installe dans ces régions, ce dernier héritier des *sacra* de Trajan. Lorsqu' Auréolus essaie d'une usurpation, il le brise. Contre les Goths il est infatigable. L'esprit de l'ancêtre par la loi paraît l'animer. Jusqu'au bout il fait son rapport sur l'accomplissement d'une mission sacrée à «son père Ulpius, «*Ulpio patri*.

Accomplir tout le devoir envers la mémoire de Trajan est pour lui le but principal. Peut-être croyait-il en suivre la tradition même dans les campagnes d'Asie, par les mêmes voies vers le même but. Aussi, une fois l'ordre rétabli sur le Danube, il n'avait qu'une solution *historique* devaut lui. C'était celle de Trajan après la première des guerres daces, lorsque n'apparaissait pas encore la possibilité d'écarter le roi Décébale. C'était, d'un côté, faire rentrer ces Goths dans la clientèle, leur imposer la fonction militaire de fédérés. Car il ne faut pas les considérer comme formant un État avec lequel on négocie et on conclut: jamais un roi germanique après Marbode n'eut cet honneur; les Goths ne le prétendaient même pas, et, comme tout autre groupement de barbares, ils ne demandaient par leurs incursions, qui étaient des révoltes, que le paiement régulier des subsides et peut-être des *emporia* d'échange plus commodes. Et puis la solution comportait le „Danube d'Empire", tel que l'a voulu et l'a eu plus tard la Byzance romano-grecque et la Byzance ottomane. Il y eut, non pas une

---

[1] Ulpius Crinitus, dux illyriciani limitis et thracii (§ 13).

[2] Homo, ouvr. cité, pp. 34-35 et 34 note 3.

[3] Sitque Aurelianus heres sacrorum, nominis et bonorum totiusque juris Ulpio Crinito, jam consulari viro, ipse actutum (§ 14).

Dacie d'Aurélien —cette dénomination est dûe à nos historiens—, mais une Dacia *ripensis*, celle que les Byzantins appellent παραποταμία (Malalas), ῥιπενσία (Procope), et le cours du Danube lui appartenait, avec les deux rives, sa valeur militaire sans les têtes de pont sur la rive gauche étant purement nulle.

Aurélien n'avait donc fait autre chose que délimiter le rayon militaire «défensible» de l'ancienne Dacie, qu'il étendit et consolida au lieu de restreindre et d'abandonner, et en étendre ce nom sur la Mésie occidentale pour honorer Trajan dont le nom et les victoires étaient, du reste, commémorées sur ce sol aussi par les Nicopolis et les Ulpianae.

III.

Ceci et rien de plus.

Mais l'opinion contraire s'appuie aussi sur un autre texte, celui d'Eutrope. Examinons-le avec la même attention et le même manque de préjugés, avec le même détachement des choses ultérieures.

C'est encore un rhéteur, probablement sans préparation politique et militaire, car il n'y a aucune preuve qu'il eût été la même personne que tel gouverneur de province. Il écrit au IV-e siècle, dans la seconde moitié, et adresse son „Bréviaire" à une époque où, comme on le voit, on aimait remuer les souvenirs, à «Sa Mansuétude» l'empereur Valens, „dominus Valens, gothicus maximus, perpetuus Augustus", qui l'a invité à faire ce travail, de simple compilation, d'après les „Vies des princes".

Il n'a pas d'autre source. On ne le verra pas citer une information manuscrite comme Vopiscus. C'est un résumé intelligent, sans aucune prétention, ayant cependant le mérite d'éxprimer librement des opinions politiques personnelles, même contre l'idée de l'Empire. Il arrive à parler du prétendu abandon de la Dacie dès le chapitre consacré à Trajan.

En effet il dit que le conquérant soumit cette province par sa victoire sur Décébale, donnant ainsi à Rome le territoire de „dix fois cent mille pas" „que détiennent (*habent*) en ce moment les Taïphales, les Victohales et les Thervinges[1]".

---

[1] Daciam, Decebalo victo, subegit, provincia trans Danubium facta in his agris quos nunc Taiphali habent et Victophali et Thervingi. Ea provincia decies centena milia passuum in circuitu tenuit (VIII, 2).

Il n'est pas question donc d'un État ayant remplacé un autre Ce n'est pas cette „Gothia“ que, d'après le témoignage d'Orose, Ataülphe seul aurait pensé, au V-e siècle, à fonder, mais qu'il finit par juger impossible. Il n'y a que des „agri“, des «champs cultivés», ces territoires de culture que demandaient habituellement les barbares, entre les mains de certaines peuplades de sang goth: des „Taïphales“, des „Victophales“, des „Thervinges“.

Dire qu'ils ont ce terrain ne signifie pas qu'ils représentent un ordre politique qui serait opposé à celui de l'Empire. Il n'y a que des fédérés établis sur la rive gauche du Danube.

L'exposition d'Eutrope reproduit souvent le texte même des Vies d'empereurs. Mais ce n'est pas dans cette source unique qu'il a pris la phrase brève elle-même qui indique la perte de la Dacie sous Gallien: „Dacia, quae a Trajano ultra Danubium fuerat adjecta, amissa est“.

Il est question donc de la disparition, fût-elle même momentanée, de la domination romaine dans cette région. Avant de voir comment elle pourrait s'accommoder avec les mesures prises par Aurélien, il est utile de regarder dans les „Vies“ elles-mêmes. Et voici ce qu'on y trouve: Ingenuus s'étant soulevé en Mésie, Gallien punit d'une façon extrêmement cruelle les habitants de cette province. Des villes auraient perdu complètement leur population masculine et la terrible formule vengeresse résonne dans le bref texte latin, impressionnant: «lacera, occide, concide». On peut se demander si une pareille action répressive aurait été possible au moment où la Dacie devenait pays barbare, abandonné à l'ennemi. Comme ces *Moesi* font, après Ingenuus, un autre empereur dans la personne de Régilien [1], capable de livrer bataille aux Roxolans, il paraît bien que l'énergie des provinciaux était très vivace le long du Danube. Et ce n'est pas aux Goths qu'on a affaire, mais aux restes affaiblis de l'ancienne masse sarmate [2]. Quant aux Goths, la vie de l'empereur Claude les montre dirigés d'un autre côté contre l'Empire, par mer, vers Marcianopolis et Byzance; plusieurs rois conduisent ces essaims des pirates qui prennent exceptionnellement la voie de terre. Lorsqu'ils risqueront une pointe au-delà

---

[1] *Triginta Tyranni,* § 10.

[2] Des „arcs sarmatiques“ à la même époque; *ibid,* § 10.

du Danube, jusqu'en Macédoine, l'empereur Claude les détruisit [1].

Au lieu d'apparaître comme des districts abandonnés, l'Illyricum, la Thrace sont décrits comme riches de blé et de foins, la cavalerie elle-même pouvant prendre ses quartiers d'hiver en Thrace [2] sans aucune gêne pour les provinciaux, pour ces énergiques groupements de population capables de repousser les barbares par leurs propres forces [3].

Pour Aurélien, Eutrope aussi commence par énumérer des victoires. Il dit expressément que les anciennes frontières furent rétablies [4]. Ce n'est qu'en trouvant dans sa source, qui est le récit de Vopiscus, la phrase dont nous avons montré et le sens et la valeur, qu'il se met ensuite en contradiction avec ce qu'il a déjà affirmé en assurant que pour repeupler l'Illyricum et la Mésie l'empereur victorieux eut besoin de retirer de la rive gauche, „des villes et des champs", tous „les Romains".

De son cru il ajoute seulement que la Dacie de la rive droite sépare les deux Mésies [5]. Il pouvait accepter cette assertion d'un auteur presque de son temps d'autant plus que en ce moment il y avait un pays de fédérés barbares à la place de l'administration impériale directe. Mais il lui arrivera bientôt, pour le règne de Probus, de dire que les vignobles plantés par l'empereur furent confiés aux provinciaux [6] et Probus, à Syrmium, fut tué par ses soldats parce qu'ils craignaient que la défense des frontières sera confiée aux seuls colons [7]. Ceci ne correspond guère à la situation dangereuse d'une nouvelle frontière à peine consolidée en face de barbares pleins de la conscience

[1] *Claudius*, § 11.

[2] Galatia frumentis abundat, referta est Thracia, plenum est Illyricum; illic pedites collocentur, quamquam in Thracia etiam equites sine noxa provincialium hibernare possent. Multum enim ex campis foeni colliguntur (*Triginta Tyranni*, § 18).

[3] Sed illi provincialium virtute obtriti sunt; (*Claudius*, § 12).

[4] Gothos strenuissime vicit, romanam ditionem ad fines pristinos varia bellorum felicitate revocavit (IX, § 13).

[5] Provinciam Daciam, quam Trajanus ultra Danubium fecerat, intermisit, vastato omni Illyrico et Moesia, desperans eam posse retinere adductosque Romanos ex urbibus et agris Daciae in media Moesia collocavit appellavitque eam Daciam, quae nunc duas Dacias dividit, et est in dextra Danubio in Mare fluenti, cum antea fuerit in laeva (§ 9).

[6] Provincialibus colendas dedit (§ 11).

[7] *Ibid.*

d'avoir vaincu et conquis pour eux-mêmes. Et ces barbares on les admettait si volontiers comme fédérés que Dioclétien, un autre „restitutor imperii", n'hésita pas à transplanter sur la rive droite du Danube des bandes de Carpes, de Bastarnes, de Sarmates, qui ne trouvaient pas assez de place à côté des Goths, dont, du reste, les quartiers ne paraissent pas avoir dépassé à l'Ouest la région du Pruth[1]. C'est ce que dit aussi Vopiscus dans la biographie du même empereur, qui transporta cent mille Bastarnes fidèles, puis de nombreux Gépides, „Grutunges" et Vandales, qui ne le furent pas[2]. Pour Eutrope, du reste, l'Empire paraît n'avoir rien abdiqué de ses droits que plus loin : lorsque Jovien abandonne des places en Mésopotamie, on affirme hautement ce qui suit: „avant lui pendant presque mille cent dix-huit ans depuis que l'Empire avait été fondé, jamais il ne lui arriva de céder une partie de son territoire"[3].

IV.

C'est encore un contemporain de Valens, un rhéteur, probablement un scribe au service du favori de l'empereur Valentinien, Sextus Rufus, qui donnera une troisième mention de cette politique d'Aurélien à l'égard de la Dacie.

Le „Breviarium de victoriis et provinciis populi romani", qu'on lui a attribué, a, ainsi que son titre même le montre bien, le but „patriotique" d'inspirer aux sujets de l'Empire le respect d'un grand passé, ce qui pouvait servir, en ce V-e siècle plein de menaces et de convulsions, à consolider le présent. C'est, du reste, une tendance générale chez les historiens de l'ère constantinienne, qui avec la fondation de la Nouvelle Rome croyaient assister à un rajeunissement de l'idée romaine.

Faisant l'éloge de Valens, vainqueur des Goths[4], il considère cependant le Danube comme frontière de l'Empire, lorsqu'il

---

[1] Carpis et Bastarnis subjectis, Sarmatis victis, quarum nationum ingentes captivorum copias in romanis finibus locaverunt (*Dioclétien*, § 25).

[2] § 18.

[3] Nonnulla Imperii romani parte tradita, quod ante eum annis mille centum et duobus de viginti fere, ex quo romanum imperium conditum erat, nunquam accidit (*Jovien*, § 4).

[4] Haec ingens palma de Gothis.

parle des armes romaines «montrées» aux Scythes sur la ligne même du fleuve [1]. En effet, sans reconnaître l'État goth, Rome avait accepté que ses anciens féderés négligent leurs devoirs militaires. Lorsqu'il s'agit de la conquête de l'ancienne Dacie, il met ensemble les notions et les termes empruntés à Eutrope pour expliquer la disparition du pouvoir romain sur la rive gauche et la création, en face, des deux Dacies nouvelles [2].

Ce n'est donc guère une information originale pouvant s'ajouter à d'autres.

Reste à analyser le témoignage ou l'absence de témoignage de Sextus Aurelius Victor, dans ses deux compilations, toutes pleines, du reste, de renseignements inédits, *De Caesaribus* et *De vita et moribus imperatorum romanarum* [3], encore des produits de ce IV-e siècle, dont on sent dès le début les besoins et les espoirs.

Dans son premier ouvrage il déclare que Trajan „seul" a élargi au-delà du Danube le territoire de l'Empire, et des sources inconnues lui ont fourni le détail qu'il y avait trouvé les Daces pileati, les Saci, c'est-à-dire les Scythes — la source était donc grecque—sous Décébale et sous un autre roi qu'il appelle Sardonius [4]. L'aveu de l'abandon de la Dacie est dans ce „primus aut solus" appliqué, même après la brève apparition des troupes constantiniennes sur la rive gauche, à Trajan comme conquérant de la province.

Sous Dèce il montre les Goths avançant jusqu'en Macédoine pour soutenir l'usurpateur Lucius Priscus. L'empereur les repoussa au-delà du fleuve [5]. Gallien est ici encore considéré comme celui qui a perdu l'héritage de Trajan, mais encore une

[1] Ad Danubium usque perveniens, romana Scythis arma monstravit.

[2] Trajanus Dacos sub rege Decibalo vicit et Daciam trans Danubium in solo barbarico provinciam fecit, quae in circuitu decies centena millia passuum habuit, sed sub Gallieno Imperatore amissa est et per Aurelianum, translatis exinde Romanis duae Daciae in regionibus Moesiae (ac Dardaniae) factae sunt.

[3] Enmann lui en dénie le paternité (loc. cit., p. 444).

[4] Primus aut solus etiam vires romanas trans Istrum propagavit, domitis in provinciam Dacorum pileatis sacisque nationibus, Decibalo rege ac Sardonio (var.: Sardonios).

[5] Decii, barbaros trans Danubium persectantes, Bruti fraude cecidere.

fois c'est Eutrope qui a servi de source unique[1]. Il s'acharne, du reste, sur la mémoire de Gallien. Aurélien aurait été parmi les conspirateurs qui mirent fin à ce triste règne, mais le souvenir de son action sur le Danube disparaît. L'historien ne connaît que le passage de certains Carpes sur la rive droite avant la grande colonisation de ces barbares par Dioclétien[2].

Lorsqu'on voit dans Sextus Aurelius Victor Gallien qui, épouse la fille du roi des Marcomans Pipa, dont il fit une Salonina, céder au père „une partie de la Pannonie Supérieure", on saisit mieux ce caractère d'établissement de simples fédérés qu'eut l'abandon de la Dacie sous Aurélien[3].

Quelle fut la situation des provinciaux après que le régime des fédérés barbares fut établi sur leur territoire et qu'ils durent, comme en Occident, comme en Afrique, partager leurs „agri" avec eux, ce sont ces sources mêmes qui nous l'indiquent, autant que la comparaison, facile à faire, avec ce que nous savons sur l'état d'une population dénuée de l'appui des légions dans d'autres provinces de l'Empire.

Avant d'entrer légalement dans ce que déjà Lampride, dans la vie d'Alexandre Sévère, appelle le *barbaricum*[4], ces provinciaux avaient fait des empereurs à leur gré, et c'est même à l'initiative politique de ces régions du Danube et de la péninsule voisine qu'est dûe la longue lutte, presqu'indéchiffrable, entre les «trente tyrans»: on a vu le châtiment qui atteignit les villes de la Mésie

---

[1] Et amissa trans Istrum quae Trajanus quaesierat (§ 33).

[2] Interea caesi Marçomanni Carporumque natio translata omnis in nostrum solum, cujus fere pars jam tum ab Aureliano erat.

[3] Quam per pactionem, concessa parte Superioris Pannoniae, a patre, Marcomannorum rege, matrimonii specie susceperat, Pipam nomine; *De vita et moribus imperatorum romanorum.* Cf. *De Caesaribus :* „filia Attali, Germanorum regis". Dès l'époque de Néron des barbares étaient transplantés dans ces conditions sur la rive droite même: „Plura quam centum millia ex numero Transdanuviorum *ad praestanda tributa* cum conjugibus ac liberis et principibus aut regibus suis transduxit..., ignotos ante aut infensos populo romano reges signa romana adoraturos in ripam quam tuegbatur perduxit" (aussi dans Bogdan Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia von Augustus bis auf Diokletian,* Freiburg in Breisgau-Leipzig 1906, p. 13).

[4] § 46. Cf. Vie de Maximin, § 12: „solum barbaricum".

pour avoir provoqué l'usurpation d'Ingenuus et presqu'en même temps ce sont les même «Moesi» qui inprovisèrent la situation impériale de Régilien, le descendant du vieux roi dace Décébale, qui s'était gagné certainement des sympathies par cette descendance même, et d'Émilien [1]. Aurélien apparaît dans les mêmes conditions. Nous avons signalé aussi la résistance opposée par les mêmes „provinciaux", sous le règne de Claude, à une nouvelle invasion gothe.

Sur d'autres frontières aussi la population se montrait capable de se défendre elle-même et, au moment où l'Empire ne voulait plus rien sacrifier ni risquer pour sa défense, elle invoquait ses états de service dans ce domaine. Aussi lorsque, après la mort de Julien, son successeur, Jovien, fut contraint, pour avoir la paix avec les Perses, de leur céder l'importante place de Nisibis, florissante malgré la menace sous laquelle elle vivait, ils parlaient de la haine que leur longue résistance avait accumulée dans l'âme de leurs ennemis païens et, lorsque l'envoyé du roi Sapor se présente pour faire descendre les aigles de l'Empire et surveiller le départ, la ***submigratio e patria luctuosa***, „leur ayant été ordonné de changer aussitôt de foyers, ils levaient les mains et priaient qu'on ne leur imposât pas la contrainte de partir, affirmant qu'ils suffisent eux seuls à défendre leurs pénates sans recevoir du secours et des soldats de l'État, car ils ont la confiance qu'il faut dans la justice future, comme des combattants pour leur terre maternelle, ainsi qu'ils en ont plusieurs fois fait la preuve" [2]. Cette demande désespérée fut faite aussi bien au nom du peuple *(populus)*, que de *l'ordo* des décurions de la cité, Et Jovien dut entendre les discours, qui n'arrivèrent pas cependant à lui faire manquer de foi envers les vainqueurs, d'un *municeps* qui comptait parmi les notables, Sabinus, et d'un avocat du nom de Silvanus [3].

Il fallut cependant employer la force, menacer de mort ceux

---

[1] *Triginta Tyranni*, § 10: „a Moesis". Cf. Sextus Aurelius Victor.

[2] Et vertere solum extemplo omnes precepti, manusque tendentes orabant neimponeretur sibi necessitas abscedendi, ad defendendos paratos se solos sufficere sine adjumentis publicis adfirmantes et milite, satis confisi adfuturam justiciam pro genitali solo dimicaturis, ut experti sunt saepe; Ammien Marcellin, XXV, 9.

[3] Fortuna et genere inter municipes clarus... Quidam causarum defensor: *ibid.*

qui s'obstineraient à rester Ce fut alors seulement que le triste défilé de ces expulsés commença au milieu des imprécations et des larmes. On emportait ce qu'on pouvait, regrettant de n'avoir pas pu exposer toute leur fortune en défendant, sous le drapeau de l'Empire, mais sans son appui, cette vieille cité romanisée [1].

Notons aussi, encore une fois, que pour Ammien Marcellin, qui n'est pas seulement un vieil officier, mais un rhéteur cultivé et le compilateur d'une Histoire complète du monde romain, *c'est la première évacuation que l'Empire eût connue jusqu'alors :* c'est formellement qu'il le dit [2].

Après plus d'un siècle on fit partir de la même façon, d'après la Vie de S. Séverin [3], les habitants de certaines cités du Nordi que, et, ajoutons, eux seuls, pas aussi la population rurale perdue dans les vallées des Alpes, ce qui aurait été matériellement impossible. Or, on rencontre les noms des villes abandonnées, désertes, destinées à une lente destruction, sans parler du pillage, qui paraîtrait immanquable, des barbares germaniques, jusqu'à l'époque carolingienne. De ce côté aussi on vivait en „Romains", ne pouvant plus rester dans les cadres de l'administration civile et du système militaire d'Empire.

La Gaule elle-même connut pour beaucoup de provinces la douleur de l'abandon et l'héroïsme de la résistance populaire. On le voit par telle lettre de Sidoine Apollinaire qui glorifie ces

---

[1] Intra triduum omnes jussit excedere maenibus, detestantes rerum praesentium statum. Adpositis itaque compulsoribus, mortem, siqui distulerit egredi, minitantibus, maenia permixta sunt lamentis et luctu et per omnia civitatis membra una vox cunctorum erat gementium cum laceraret crines matrona exsul fuganda laribus in quibus nata erat et educata orbataque mater liberis veconjuge viduata procul ab eorum manibus pelleretur et turba flebilis, postes penatium amplexa vel limina, lacrimabat. Exin variae complentur viae, qua quisque poterat dilabantium... Properando enim multi furabantur opes proprias quas vehi posse credebant, contempta reliqua supellectili pretiosa et multa : hanc enim reliquerunt penuria jumentorum ; *ibid.*

[2] Nunquam enim ab urbis ortu inveniri potest annalibus replicatis, ut arbitror, terrarum pars ulla nostrarum ab Imperatore vel consule hosti concessa ; *ibid.*, 9.

[3] Édition séparée des „Monumenta Germaniae Historica" (1898). — Cf. l'ancienne analyse d'Amédée Thierry, dans les *Récits de l'histoire romaine au V-e siècle*, Paris 1862, p. 311 et suiv. et l'ouvrage récent de M. Sommerland *Lebensbeschreibung Severins als kultureschichtliche Quelle.* Cf. *l'Archivio storico italiano*, année 1904.

efforts : „Ces Arvernes qui ont repoussé par leurs propres forces les attaques des ennemis publics et qui, souvent assiégés par les Goths, loin de trembler dans leurs murs, ont fait trembler leurs adversaires dans leur camps, ces Arvernes, qui, lorsqu'il a fallu tenir tête aux barbares, ont été à la fois généraux et soldats", bien que „nourris des herbes vénéneuses arrachées par nos mains livides aux crevasses de nos remparts... Nous faut-il combattre encore, être encore assiégés, être encore affamés ? Nous sommes prêts, nous sommes contents ! Mais, si nous sommes livrés, n'ayant point été vaincus, il sera constaté que vous avez trouvé, en nous livrant, un lâche expédient pour faire votre paix avec le barbare[1]."

Et plus tard ce fut une Romanie, celle d'Égide et de Syagrius, qui succomba sous les coups des Francs de Clovis.

Pensons aussi à la population romaine qui se conserva sur le Danube supérieur après que les légionnaires eurent dégarni le *limes*, dans *les agri decumates*, puis à cette masse de colons romais qui dans la Bretagne restée sans garnisons a transmis dans ses *chester*, à côté des *dunum* romanisés, le souvenir des vieux châteaux romains.

Au VI-e et VII-e siècles la garde du Danube était confiée uniquement aux gens des cités qui bordent la rive droite et qui, ayant une milice qu'ils n'entendaient pas même réunir aux troupes, presqu'„étrangères" de l'empereur, reconnu pourtant comme maître, se gouvernaient en autonomies avec leurs évêques et leurs sénats de notables[2], comme auraient voulu le faire dans leur Mésopotamie les gens de Nisibis.

---

[1] Il poursuit en demandant au moins un refuge : „Ainsi donc, si vous ne pouvez nous sauver, obtenez, je vous en supplie, par vos instances, la vie sauve à ceux qui vont perdre la liberté. Apprêtez des terres pour les exilés, des rançons pour les captifs, des provisions pour les voyageurs affamés. Si nos murs s'offrent à des ennemis, que les vôtres ne soient pas fermés à des hôtes bannis de leurs foyers" (lettre VII, à Gracus, évêque de Marseille ; nous empruntons la traduction au dr. Gustave Lambert, dans son *Essai sur le régime municipal et l'affranchissement des communes en Provence au moyen-âge*, Toulon 1882).

[2] Voyez notre article dans la „Revue belge de philosophie et d'histoire", année 1924. — Un Chrestius, dont le nom présente une des transformations du roman danubien, dans Sextus Aurelius Victor, *De vita et moribus Imperatorum Romanorum.*

On invoque la disparition des inscriptions et l'interruption de la frappe des monnaies. Mais a-t-on fait en Transylvanie, en Olténie, dans le Banat, le long des voies romaines des campagnes de fouilles systématiques, prolongées, fécondes en résultats, comme, par exemple, pour l'Afrique romaine sous l'administration française, ou bien possède-t-on seulement pour la plupart le produit du simple hasard? Et, si la Dacie ne commémore plus les empereurs dans ses monnaies, en trouve-t-on pour cette Mésie, transformée en Dacie nouvelle, et qui cependant était défendue par les légions retirées de la rive gauche et régie par les fonctionnaires qui en avaient été transportés? Il ne faut pas oublier peut-être qu'on est à l'époque où les *monetarii* de partout furent concentrés à Rome, où ils provoquèrent une formidable révolte, groupant autour d'eux, contre les soldats, des milliers de gens du peuple[1].

Ce serait aussi une erreur que d'admettre que sur cette rive „abandonnée" il n'y avait que les *agri* cédés aux fédérés. L'histoire de l'invasion hune qui écarta les Goths de leurs nouveaux établissements, celle des conflits entre les Gépides et les Lombards avant l'arrivée des autres Huns qui furent les Avares montrent bien qu'il y avait deux points sur lesquels les barbares avaient leurs camps, et rien que leurs camps. Car autrement il y aurait, sur les deux rives, après une si longue cohabitation avec les Goths, dans la langue, la nomenclature, le costume, la moindre trace d'influence germanique sur les colons et les anciens habitants en général. Ces deux points qui peuvent être nettement déterminés, — et ils furent les mêmes pour tous les barbares qui succédèrent aux premiers arrivés — sont la région entre le Danube inférieur, le Dniester et le Pruth, d'un côté, et, de l'autre, l'„île" de Sirmium et de Singidunum, entre les rivières du Danube et de la Save.

A côté, le territoire d'occupation impériale voisinait à la *Romania* autonome, bien que parfois tributaire. Jung a reconnu bien que les têtes de pont furent conservées par les Impériaux aussi bien du côté de Droubetis que de celui d'Oescus[2]. Ceci

---

[1] Sextus Aurelius Victor, *De vita et moribus imperatorum romanorum*, Aurélien.

[2] *Die romanischen Landschaften* (Jung cite le *Corpus*, III, p. 1020, *l'Ephemeris epigraphica*, II, 462), p. 403, note 1: „Der Brückenkopf non Oescus bei

suppose cependant tout un district qui, comme sous le régime turc, bien connu par des sources nombreuses, devait servir à fournir de provisions ces nids de garde-frontières et de défenseurs de la liberté danubienne.

La disparition des villes à l'intérieur ne fut, du reste, guère dûe à la catastrophe qu'on s'imagine. Il faut se représenter bien leur caractère. Presque toutes — leur nom barbare le montre — étaient fondées sur une base dace, et tout établissement dace, bien différent des *civitates* gauloises que rien ne put détruire, était rural. Sarmisagéthousa, qui ne montre qu'un médiocre amphithéâtre et n'a donné qu'à peine une mosaïque, quelques bonnes statues, un petit nombre de monuments en marbre—et les carrières en étaient tout près—, avec des produits d'art très rustique, recouvre aujourd'hui antant de villages roumains qu'il y avait eu de *davae* daces à son origine. Jusqu'à notre époque la tradition s'est continuée: partout la rue des marchands, l'église centrale se trouvent dans les villes roumaines entre des villages qui sont arrivés à se réunir et qui conservent leurs chapelles, leur ancien nom, tout ce qui peut servir à rappeler une individualité distincte.

Il faut bien souligner, en finissant, ce caractère paysan de ce qui avait soutenu la domination romaine, pour comprendre ce qui a pu la remplacer.

Car dès la troisième siècle ce qui domine déjà visiblement toute la vie de l'Empire c'est l'élément rural qui commence à s'affirmer, plus ou moins pur, plein d'énergie, prêt aux révoltes, disposé à soutenir les usurpations. On le voit à l'époque où c'est lui surtout qui avait élevé au pouvoir suprême un barbare de père Goth, de mère Alaine, comme Maximin[1], né dans le pays traversé par les traditionnels chars à boeufs des Scythes—*scythica vehicula*—et des Sarmates[2]. Alors que des villes presqu'autonomes se défendent comme Aquilée contre l'usurpateur impérial

---

Celeiu im traianischen Dacien dürfte nach wie vor besetzt geblieben zu sein... Auch der Donauübergang bei der früheren Traiansbrücke wurde durch vorgelegte Castelle geschützt." Cf. Bogdan Filow, ouvr. cité.

[1] Vie de Maximin § 1. Cf. „Alani quicumque ad ripam venerunt amicum eum... approbabant" (*ibid.*, 4).

[2] *Ibid.*, § 13. Cf. dans la lettre du Sénat pour Gordien: „civitates, municipia, oppida, *vici*, castella" (*ibid.*, 15).

Maximin [1], comme, un siècle plus tard, par les *fabricenses*, Andrinople contre les Goths, la campagne elle aussi se dirige, sans prendre des conseils et des ordres ailleurs, d'après ses seules sympathies et son propre intérêt. Des *Romaniae* rurales se forment ainsi dès lors à côté, toutes disposés à devenir elle-même des „Romaniae", après que, comme pour Histria dans la Scythie Mineure, la cité, la métropole, avait disparu devant la poussée des envahisseurs [2].

Quiqu'un qui venait d'un pays d'agriculture, auquel il était fier d'appartenir [3], Sextus Aurelius Victor, le marque bien chaque fois que l'occasion se présente, et elle n'est pas rare. Il présente Maximin persécutant de propos délibéré les riches, Philippe l'Arabe, dont le père avait été un fameux chef de larrons bédouins [4], Décius, né dans le petit centre rural de Bubalia, „le dépôt de buffles", en Pannonie Inférieure, Aurélien, „né d'un père de basse condition et, ainsi que certains le disent, colon d'Aurelius, sénateur de grande réputation, entre la Dacie et la Macédoine" [5], Probus, fils du paysan Dalmatius, Dioclétien fils de l'affranchi d'un sénateur; Aurèle Maximin, dont les parents furent employés comme manœuvres à la construction d'un palais près de Sirmium, Galère, „né de parents paysans" et lui-même ancien pâtre dans cette *Dacia ripensis*, où il bâtit Romulianum en souvenir de sa mère Romula [6], son neveu qui s'appelait d'abord, du nom des Daces, Daca [7], Licinius

---

[1] Vie de Maximin, § 25.

[2] Sub his (Maximo et Balbino) pugnatum a Carpis contra Moesos fuit et scythici belli principium et Histriae excidium eo tempore.

[3] Mihi fidendum magis qui, rure ortus tenuique et indocto patre, etc.; *De caesaribus*. Il attaque la catégorie des *actuarii*, genre d'hommes „fortunis aratorum infestum".

[4] Patre nobilissimo latronum doctore; *De vita et moribus imperatorum romanorum*.

[5] Genitus patre mediocri et, et quidam ferunt, Aurelii, clarissimi senatoris, colono, inter Daciam et Macedoniam.

[6] Ortus parentibus agrariis, pastor armentorum, unde ei cognomen Armentarius. ...Ortus Dacia ripensi ibique sepultus est, quem locum Romulianum ex vocabulo Romulae matris appellarat.

Le dragon dont, d'après la légende, l'aurait conçu sa mère *(compressam dracone)* rappelle celui des drapeaux daces, le *drac* (diable) des Roumains.

[7] Galerius Maximinus, sorore Armentarii progenitus veroque nomine ante imperium Daca dictus... Ortu quidem atque instituto pastorali.

d'origine „paysanne et rustique“ [1], Magnence „gentis barbarae“, Alexandre, rebelle déjà contre Dioclétien, rejeton de paysans pannoniens, Calocerus l'ancien chef de caravane, devenu roi en Chypre [3]; Magnence, fils d'une „gens barbara“, Vetranio, au nom déjà portant la trace des nouveaux changements phonétiques dans cette région de Mursia, où ce maître de la milice fut proclamé empereur [4], Alexandre, rebelle barbare, révolté contre les fils de Constantin, Sylvanus le barbare, Marin le Gaulois, ancien forgeron. Comprenant dans une seule formule les empereurs originaires de l'Illyricum, l'historien fixe l'utilité pour l'État de ces hommes sans instruction qui apportaient avec eux les vertus du terroir et des camps [5].

Quand l'Empire lui-même recevait ces chefs de ces masses rurales dont la vitalité dépassait de plus en plus la vie des cités, improvisées dans certaines régions pour se défaire en villages d'elle-mêmes, d'autant plus faut-il admettre que, à côté de lui, elle pouvaient donner, en pleine conscience romaine, des organisations traditionnelles sur lesquelles les barbares n'avaient pas de prise.

Ainsi donc, dès le troisième siècle, le Danube, portant des flottes roumaines et coulant entre des rives roumaines, ne délimitait pas la terre de l'empereur de celle des rois barbares, mais, avec des fédérés sur certains points à distance de la rive gauche, il avait des deux côtés de ses ondes la même romanité vivant surtout de ses propres forces.

[1] Agraribus plane ac rusticantibus, quia ab eo genere ortus altusque erat, satis utilis.

[2] Agrestibus ac pannonicis parentibus vecordior; *De Caesaribus.*

[3] Calocerus, mágister pecoris camelorum, Cyprum insulam spècie regni demens capessiverat; *ibid.*

[4] Agresti vecordia pessimus..., ortus Moesiae Superioris locis ac squalidioribus; *ibid.*

[5] His sane omnibus Illyricum patria fuit, qui, quam uam humanitatis parum, ruris tamen ac militiae miseriis imbuti, satis optimi reipublicae fuere; *ibid.*

Notes sur le projet de mariage entre l'empereur Michel IX Paléologue et Catherine de Courtenay (1288—95).

Les relations des rois angevins de Naples et de Sicile avec l'Orient byzantin n'ont pas encore fait l'objet d'un travail d'ensemble. Cette constatation se retrouve dans l'excellent ouvrage que M. R. Coggese a consacré récemment au roi Robert d'Anjou et aux événements de son temps [1]. Surtout en ce qui concerne le règne de Charles II, on en est encore réduit à chercher des informations disséminées dans des ouvrages qui ne touchent qu'incidemment à cette question dont il est pourtant superflu d'accentuer l'importance [2]. La politique orientale du fondateur de la dynastie, Charles I-er, a été mieux étudiée: le livre posthume de Fr. Carabellese, qui a su utiliser l'immense dépôt des registres angevins de Naples, en fait preuve [3]. Quoique spécialement consacré au règne du vainqueur de Tagliacozzo, l'ouvrage peut aussi être consulté pour quelques faits appartenant à l'époque suivante. Toutefois l'emploi trop exclusif des sources locales ne laisse pas de lui faire commettre quelques confusions, qu'une bibliographie plus complète aurait pu lui éviter. Le document que nous publions ici n'apporte rien de bien nouveau à l'étude de faits suffisamment connus; il pourra cependant servir à préciser un point d'histoire sur lequel les opinions de Carabellese ne semblent pas avoir été très nettes.

On connaît le projet de mariage qui devait mettre fin à la longue rivalité du royaume de Sicile et de l'empire grec et en même temps à l'inimitié des dynasties catholiques et orthodoxes qui s'étaient succédées sur le trône de Constantinople au milieu du XIII e siècle [4]. Catherine de Courtenay, fille de l'empereur

---

[1] *Roberto d'Angiò e i suoi tempi,* Florence 1922, p. 24 en note.

[2] Cf. G. Yver, *Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XII-e et au XIV-e siècle,* Paris, 1903, p. 9 et suiv. Voy. aussi W. Miller, *The Latins in the Levant,* Londres, 1908, p. 126 et suiv. et Iorga, *Brève histoire de l'Albanie,* Bucarest, 1919.

[3] *Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente,* Bari, 1919.

[4] Voy. l'exposé très complet de Norden, *Das Papsttum und Byzanz,* Berlin 1903, p. 648 et suiv.

titulaire de Romanie et nièce de Charles II d'Anjou, épousant le jeune basileus Michel, fils de l'empereur Andronic Paléologue, c'était là une combinaison matrimoniale et diplomatique qui semblait devoir assurer pour de longues années la paix de l'Orient et préluder à une nouvelle réconciliation des Églises. Le Pape Nicolas IV y vit un moyen de rétablir l'Union que l'empereur Michel Paléologue avait jadis acceptée à Lyon et que son fils s'était empressé de rompre. Des 1288 une lettre du Pape à Robert d'Artois, régent effectif du royaume de Sicile pendant la captivité de Charles II, lui annonçait l'arrivée d'une ambassade byzantine [1]. En septembre 1289 les négociations continuaient : Carabellese a même l'air d'affirmer qu'elles avaient abouti, puisqu'il parle de Catherine comme de la femme de Michel Paléologue et d'un traité de paix «définitif» avec les Grecs [2]. Nous savons cependant qu'en 1291 une ambassade du roi de «Pouille» était reçue à Nymphaion, où l'empereur Andronic avait établi sa résidence; elle y recueillait des informations favorables au sujet du jeune basileus. Son père lui avait réservé un cordial accueil; une parente commune, la reine Marie de Naples, fille du roi de Hongrie, s'employait activement à faire réussir le mariage [3]. C'est sans doute tout de suite après — peut-être en même temps — qu'une ambassade byzantine débarquait en Italie dans le même but. L'ordre du 12 juin 1291 que nous publions en appendice émane probablement de Robert d'Artois [4] ; il prescrit à Sparano da Bari, logothète du royaume, de recevoir les envoyés en son absence, car la guerre le réclamait en Calabre. En effet la trève de Gaëte, conclue en 1289 entre les Maisons ennemies d'Anjou et d'Aragon, ne concernait pas cette partie de la péninsule, ni les bandes d'Almogavares catalans qui l'infestaient [5]. Du reste, malgré le serment de Robert d'Artois luimême, les infractions à la trêve se multipliaient. Ne trouvant

[1] *Ibid.*

[2] Ouvr. cité, p. 33; simple confusion, d'ailleurs, car il mentionne (p. 9) le mariage de Catherine avec Charles de Valois.

[3] Pachymère, *De Andronico Paleologo*, l. II, 18, éd. de Bonn, II, p. 153.

[4] Charles Martel, fils de Charles II et vicaire du royaume, semble s'être aussi occupé de la question en 1289; cf. M. Schipa, *Carlo Martello*, dans *l'Arch. storico per le prov. napoletane*, XIV (1889), p. 234.

[5] Amari, *La guerra del vespro siciliano*, Milan, 1886, II, pp. 206-209.

pas à qui parler au milieu de tout ce fracas guerrier, les Grecs s'en retournèrent probablement comme ils étaient venus. L'affaire traînait en longueur; Robert d'Artois faisait dépendre maintenant son consentement de celui du roi de France, auquel on reconnaissait ainsi une suzeraineté morale. En 1294 la princesse dont s'occupaient tant les chancelleries quittait le royaume de Naples pour aller s'établir en France; Nicolas IV était mort entre temps et Boniface VIII, «le pêcheur magnanime», le remplaçait maintenant sur le trône pontifical, après l'abdication de Célestin V. Cependant les Cours de Byzance et de Naples ne semblaient pas désespérer d'arriver à un accord. Une nouvelle ambassade napolitaine, conduite par un certain «ser Pietro» — messire Pierre —[1], allait trouver l'empereur Andronic et assistait au couronnement de son fils. Mais les prétendantes à la main de l'héritier byzantin devenaient de plus en plus nombreuses: il était question de Thamar, fille du despote d'Épire, la future épouse de Philippe de Tarente. Il semblerait que la répugnance de l'empereur à s'adresser au Pape eût fait définitivement échouer ces pourparlers laborieux[2]. Au point de vue politique, les envoyés napolitains semblent avoir eu des prétentions exagérées: «ils demandaient ce qui ne devait pas être accordé»[3]. Une nouvelle candidature surgit à ce moment même: celle de la princesse Marie d'Arménie. Les Italiens furent éconduits et au début de 1295 le mariage du jeune empereur Michel avec la princesse arménienne était un fait accompli.

On connaît la suite. Promise en 1298 à Jacques, fils aîné du roi de Majorque, Catherine de Courtenay, seule héritière des droits de l'empire latin d'Orient, finit par épouser en 1301 le propre frère du roi de France[4]: Charles de Valois, veuf de Marguerite, fille de Charles II d'Anjou. Cette alliance avait été

[1] Pachymère, *ibid.*, III, p. 195: οἱ δ'ἦσαν οἱ ἀμφὶ τὸν Συρπέρον λεγόμενον. Serait-ce Pierre de Ferrières, chancelier en 1296 ou Pierre de Brahier, vice-maître justicier? Cf. L. Cadier, *Essai sur l'administration du royaume de Sicile*, Paris, 1891, pp. 280-281.

[2] Norden, *ibid.*

[3] Nicéphore Grégoras, l. VI, éd. de Bonn, I, p. 193 et suiv.

[4] J. Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIV-e siècle*, Paris, 1881, p. 43. Cf. pour la généalogie des Courtenay K. Kretschmayr, *Geschichte von Venedig*, II, Gotha, 1920, p. 561.

vivement recommandée par Pierre Dubois dans son traité «De recuperatione Terrae Sanctae» ; le rêve glorieux de la conquête de l'Orient allait hanter désormais l'imagination aventureuse du prétendent français. L'Occident renonçait à la réconciliation avec l'Orient schismatique ; l'avenir était aux projets de croisades et d'expéditions lointaines, aux faiseurs de plans chimériques dont les brillantes fantaisies devaient guider vers les Lieux Saints et le Levant les dernières chevauchées vaines et glorieuses du monde féodal.

Sans nous étendre d'avantage sur des événements trop bien connus, il convient cependant de remarquer la façon dont la chancellerie du royaume de Sicile savait distinguer les titres des deux dynasties rivales qui se disputaient le trône de Byzance. Le problème était fort difficile, car les Grecs tenaient les Latins pour des usurpateurs et ceux-ci le leur rendaient sans ménagements. Il fallait d'autre part distinguer le jeune basileus Michel, associé au trône, de son père l'empereur Andronic. La chancellerie napolitaine s'en est tiré à son honneur : le vieil Andronic a droit au titre complet de l'empereur byzantin, tel qu'il l'emploie lui-même dans ses diplômes [1]. Son fils est simplement «empereur des Grecs» ; quant à feu Philippe de Courtenay, il est toujours empereur, mais seulement de Constantinople. Ainsi l'on pouvait négocier sans prendre parti ni pour les uns ni pour les autres. Évidemment, l'on était bien loin loin du «Paléologue schismatique», de «l'ennemi» que mentionnaient les registres de Charles I, quelque années auparavant [2] ; mais cela ne prouve rien, si ce n'est l'habileté diplomatique de la chancellerie royale dans ces questions de protocole.

G. I. Brătianu

S[ta] Maria, 12 juin 1291. Ordre de recevoir une ambassade byzantine venant négocier un traité de paix avec le royaume de Sicile et le mariage de Michel Paléologue avec Catherine de Courtenay.

---

[1] Cf. le document de 1285 adressé aux capitaines du peuple de Gênes dans Bertolotto, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' Impero bizantino*, dans les *Atti della Soc. ligure di storia patria*, XXVIII (1897), p. 509.

[2] Cf. Carabellese, ouvr. cité, p. 32.

[Scriptum est Spa]rano de Barro regni Sicilie logotheta, etc.[1]. Scire vos volumus quod nuncii virorum illustrorum Domini Andronici Imperatoris et Moderatoris Romeorum et domini Michahelis, filii sui, Imperatoris Grecorum, nuper ad nostram presenciam venientes, ostenderunt nobis quoddam scriptum procuratorium a predictis Illustribus eis factum per quod eis potestas plena conceditur tractandi et firmandi matrimonium inter predictum dominum Michahelem ex una parte et illustrem domicellam Ecaterinam, filiam quondam Domini Philippi, Imperatoris Constantinopolitani, ex altera, necnon tractandi et firmandi inter dictum Regem et eos pacis et amicicie perpetuam firmitatem. Nos autem cum essemus in protemptu itineris nostri ad partes Calabrie contra hostes, eos comode audire nequimus. ....

Vos itaque in talibus cum omni celeritatis instancia procedentes, ordinacionem et tractatum quod cum predictis nunciis inde ferentes nobis nostris litteris insinuari curetis ut ad tractatum huiusmodi firmitates cum iam eis congrue et prout fuerit expedieri procedamus. Datum apud Sanctam Mariam de Cornu, die XII-a Iuni, IV-a ind.[2].

Naples, Archivio di Stato, Reg.. Ang., CII 54, 1291 A, fol. 239[3].

---

[1] Sparano da Bari; juge et assesseur auprès du vicaire de Sicile (1277), juge mage de Provence (1278), envoyé en ambassade à Rome (1283), logothète du royaume de Sicile — Titre rétabli pour lui par Charles II en 1389, et maître des comptes ; fait partie du conseil de régence de Charles Martel, vicaire général du royaume de Sicile; mort vers 1236, enterré à St. Nicolas de Bari. Cf. L. Cadier, *Essai sur l'administration du royaume de Sicile*, p. 198 et suiv.; M. Schipa. *Carlo Martello*, dans l' *Arch. Stor. Nap.*, XIV (1889) p. 443.

[2] L'indiction grecque du 1-er septembre. La IV-me indiction s'étend ici du 1-er septembre 1290 au 31 août 1291, Cf. dans Amari, *La guerra del Vespro Siciliano*, Milan 1836, III, p. 385, un acte du 27 décembre 1290, IV-me indiction; dans le Reg. Ang. 55, 1291 — 92 B, fol. 7—8 un acte daté: 18 septembre 1291, V-e indiction. Voy. aussi le Tableau chronologique des grands officiers du roi Charles II dans L. Cadier, ouvr. cité, p. 278: III-e indiction, 27 août 1290 ; V-e indiction, 26 septembre 1291. Sur l'emploi de l'indiction dans la royaume de Sicile, cf. F. Rühl, *Chronologie des Mittelalters u. der Neuzeit*, Berlin, 1897, p. 171 et Durrieu, *Les Archives Angevines de Naples*, I, pp. 79, 202. L'acte du 1-er juin, 1291 ind. V (?), que mentionne Fr. Carabellese, *Carlo d'Angiò*, p. 34, en note, est certainement mal daté en ce qui concerne l'indiction.

[3] Nous exprimons ici nos remerciements à M. Cutola, des Archives de Naples, qui a bien voulu nous aider de ses conseils.

La date de l'apparition de la „Psaltirea Şcheiană" roumaine („Psautier de Şcheia").

Cette question et les tentatives des divers érudits de la résoudre sont assez connues. Jusqu'à présent on ne sait pas trop si la „Psaltirea Şcheiană" est l'oeuvre d'un traducteur du XV-e siècle ou d'un autre du XVI-e. On discute en même temps si le psautier mentionné a paru son l'influence des Hussites, sous celle du catholicisme ou bien sous celle du protestantisme.

Nous laisserons de côté tout essai de résoudre ce problème sur la base des particularités phonétiques et morphologiques et nous nous arrêterons seulement au cryptogramme de la fin du psaume 151, p. 483.

Ce cryptogramme mérite notre attention, parce qu'il est tracé à la fin d'un partie indépendante du psautier, c'est-à-dire à la fin des psaumes du roi David et aussi parce que, considérant la place où on l'a écrit, non pouvons admettre qu'il se rapporte aux circonstances dans lesquelles a paru l'ouvrage et à l'auteur de la traduction.

Étudions d'abord les signes de la fin de la ligne 4 du cryptogramme. Il est certain, rien qu'à les regarder, qu'ils contiennent la date.

Le premier et le troisième signe — il y en a trois — représentènt sans doute les lettres cyrilliennes qui correspondent au dz et au tz. Il est plus difficile de lire le signe du milieu. Mais, si nous admettons que ce signe contient aussi une sorte d'ornementation ajoutée, peut-être, par l'auteur même de la traduction, plus probablement par le copiste de l'original, ou, pour mieux dire, par le copiste qui a fait la copie de l'original, nous y reconnaîtrons un ć Dans ce cas nous obtenons pour les trois signes le chiffre 6990, duquel en détachant 5508, nous arrivons à la date de 1482.

Une autre solution paraît exclue. Il est intéressant de rappeler que quelques savants, sur la base des recherches philologiques, sont arrivés à affirmer que la „Psaltirea Şcheiană" a paru au XV-e siècle; ils ont même fixe de plus près cette date, qui serait très près de celle lue par nous.

Pour le moment, on ne peut rien ajouter de précis à cette

date; en tout cas on peut affirmer que la fin de l'année 1482 est le **terminus ante quem** de la traduction du psaumes de David en roumain.

Nous consacrerons d'autres études à ce qui reste à résoudre du cryptogramme mentioné plus haut et à la discussion des influences grâces auxquelles on est arrivé à la traduction du la Psautier.

I. Macurek.

COMPTES-RENDUS

Ştefan Ciobanu, *Cultura românească în Basarabia sub stăpînirea rusă* («La civilisation roumaine en Bessarabie sous la domination russe»), Chişinău 1923.

L'auteur de cet ouvrage, Bessarabien de vieille souche, s'est proposé de compléter ce qu'il avait déjà communiqué au public dans une étude parue en français, dans le «Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine», sous le titre «La continuité roumaine dans la Bessarabie».

Il commence par l'année 1812, date à laquelle les Turcs cédèrent, «sans avoir aucun droit de disposer du territoire des principautés roumaines», aux Russes vainqueurs le territoire entre le Pruth et le Dniester, une bonne moitié de la principauté moldave, qui reçut aussitôt des occupants le nom de Bessarabie, dû, de fait, au seul territoire au-dessus des bouches du Danube, portant encore, après cinq cents ans, le nom de la dynastie valaque de Basarab.

La province avait dû été fondamentalement saccagée par les armées du nouveau maître, le Tzar. Tout un dossier russe porte ce titre: «Des diverses offenses et oppressions de la part des militaires au préjudice des habitants de la Moldavie et de la Valachie». Après avoir dépouillé un village, les habitants, battus, devaient signar une déclaration que le passage des soldats s'était fait sans aucun trouble (pp. 3-4). Et le général Kissélev, le futur administrateur des Principautés, de nouveau occupées, puis ambassadeur de Russie à Paris, témoigne que «les habitants s'enfuyaient de Bessarabie, préférant la domination turque.

cependant i lourde pour eux, à la nôtre» (p. 5). On fit décréter comme contaminée de peste la Moldavie restée libre pour empêcher un vrai exode (pp. 6-7). Pour retenir les nouveaux Bessarabiens, il fallut que leur évêque leur promît solennellement qu'ils seront gouvernés par des gens de leur nation et dans leur langue (p. 7). «Nous sommes contents», disaient des paysans du district de Hotin, «de vivre comme nos pères et nos ancêtres avec les coutumes moldaves au milieu desquelles nous sommes nés» (p. 8). «Nous donnons», continuent-ils, «les quittances requises, parfois de force, pour ne pas être maltraités et battus.» Il fallait que ces dépossédés travaillassent à l'établissement des colons qui étaient fixé sur les terres de leur héritage. «Nous nous adressons à la miséricorde de Dieu et à celle de l'empereur, qu'on dit être grand, bon et charitable. A genoux, avec nos femmes et nos enfants, les yeux pleins de larmes, nous implorons qu'on nous rende de grâce nos coutumes ancestrales et qu'on nous épargne les actes d'oppression que nous subissons sans cesse.» «Qu'on nous donne nos boïars moldaves auxquels nous sommes accoutumés, car nous pouvons leur parler dans notre langue, de nos besoins» (pp. 10-11). A côté du colon auquel on accordait cinquante à soixante dessiatines de terres l'ancien propriétaire devait végéter sur un lopin qui n'en représentait pas même un dixième. En 1816, dans une lettre adressée à l'archevêque, Alexandre I-er lui-même dut reconnaître ce que le pays, qui n'était pas une province, ni une „oblastié", mais bien une région autonome comme la Pologne, la Finlande, la Géorgie, avait eu à souffrir du nouveau régime.

Les privilèges arrachés au conquérant ne furent guère maintenus. On les viole sans vergogne. Après toute une série d'empiétements poursuivis avec ténacité, on arrive dès 1828 à ce régime d'„oblastié" que les nobles roumains de Bessarabie aussi bien que le chef du clergé avaient tâché d'éviter. „En 1833 la langue roumaine aussi en tant que langue officielle fut éliminée de toutes les institutions sauf l'Église, où elle se maintint pendant longtemps" (p. 19).

Or, dit l'auteur. ce pays était foncièrement roumain. *Des 327.199 habitants constatés en 1810 il n'y avait pas même un cinquième d'étrangers* (p. 20). Les anciennes forteresses turques, prises aux Moldaves dès 1538, dès 1484 même, avaient gardé

leur population primitive. La conscription de 1808 en fournit la preuve éclatante (à Chilia, sur 478 familles, 393 étaient roumaines; en total dans quatre forteresses 1.026 familles roumaines sur un ensemble de 1.791). C'était une région riche en églises qui étaient des monuments intéressants d'un art national modeste; même en pleine Russie au-delà du Dniester, où les paysans roumains avançaient en défricheurs, il y avait „une centaine d'églises moldaves" (p. 23). Au lieu d'attendre de la Russie une civilisation, cette Moldavie roumaine, dont étaient partis tant d'initiateurs des progrès de la Russie, étendait depuis des siècles sur les districts voisins une influence civilisatrice. J'ajouterai que l'Ucraine devint un territoire de culture agricole et d'élevage seulement au moment où, vers la fin du XVII-e siècle, l'administration de ce coin de steppe fut confiée par les Turcs au riche et actif prince de Moldavie, Duca. Les livres du culte, rédigés en roumain, venaient des imprimeries roumaines qui travaillaient dès le commencement du XVI-e siècle, même pour les pays slaves, grecs, orientaux, jusqu'en Asie occidentale et au Caucase. Des écoles modestes fonctionnaient dans les couvents, les villes et jusque dans les villages (p. 40). Et, lorsque le gouvernement impérial voulut octroyer à la Bessarabie de nouvelles lois comme si on avait vécu jusque là au gré de l'arbitraire, il y eut une protestation solennelle, rappelant que dès l'époque la plus ancienne, les Roumains de Moldavie avaient cherché dans la législation byzantine d'un Basile les principes de leur droit. Ajoutons qu'un commerce fécond reliait les Carpathes à la steppe par dessus ces vallées pour qu'on puisse se rendre compte que ce pays ne demandait aucune innovation pour avoir une vie de civilisation patriarcale, complète et parfaitement harmonisée.

L'histoire de la littérature roumaine en Bessarabie a été déjà entreprise en 1920 par M. P. V. Haneş, dans ses *Scriitori basarabeni*, ouvrage paru à Bucarest. M. Ciobanu revient sur le sujet avec des renseignements inédits. Il commence avec le Métropolite installé par les Russes, Gabriel Bănulescu-Bodoni, originaire de Câmpulung, en Bucovine ou Moldavie autrichienne. Son imprimerie de Chişinău fut, pendant des années, très active. L'imprimeur russe qu'il employa avait été formé dans le grand monastère moldave de Neamţ (pp. 40-41). L'archevêque avait

préparé un recueil de sermons, traduits dans cette langue de ses ancêtres qu'il appelle, naturellement, le roumain, et pas „le moldave“ (p. 43), en conservant pour la plupart le texte de publications antérieures qu'il s'est borné à corriger par endroits. Il ne douna aucun livre russe puisque personne en Bessarabie n'en avait besoin. Malgré tous les essais violents de dénationalisation, les produits de cette imprimerie archiépiscopale sont restés pendant plus d'un siècle entre les mains des serviteurs de l'autel d'un bout de la Bessarabie à l'autre. Gabriel mérite bien d'être qualifié comme „gardien de la tradition culturale roumaine en Bessarabie“ (p. 62). Il fallut que son successeur, Démètre Soulima, bien qu'Ukrainien d'origine, persévérât dans cette voie ; il était capable de prêcher en roumain et de faire des traductions dans cette langue. Cette oeuvre toute roumaine continue à côté de l'envahissement de la langue russe dans l'administration et dans l'enseignement.

Lorsque plus tard, à partir de 1853, une nouvelle série de publications roumaines commence, elles ne sont que des éditions pour la Bessarabie d'ouvrages parus dans les Principautés. M. Ciobanu en a fait la vérification attentive. Ce n'est qu'en 1883 que le synode russe décide dé fermer cet établissement, êtant donné „qu'il a perdu son importance et qu'il a dirigé son activité vers l'impression d'ouvrages et de périodiques dûs à des particuliers“, d'autant plus que „dans toutes les églises de ce diocèse a été introduite la langue slave“ (p. 30). Mais sous le Métropolite Vladimir, en 1905, l'imprimerie renaît et la troisième série de livres du culte en roumain s'ouvre, continuant jusqu'au milieu de la grande guerre (Vies des Saints, mois d'avril, en 1916), avec le concours de tout un clergé animé de sentiments nationaux, ayant à sa tête l'actuel Métropolite de la Bessarabie roumaine, Mgr Gourié.

Un autre chapitre s'occupe des ouvrages pour les écoles. Dès 1814-1815 on a un livre élémentaire de lecture ; il y eut deux éditions à la distance d'un an, chacune tirée à 1.200 exemplaires (p. 79). Une grammaire russe de 1819 a le texte roumain en face. Lorsque l'école lancastrienne fut introduite en Bessarabie, les „tables“ nécessaires furent imprimées en roumain. Une nouvelle grammaire, d'un caractère plus original, celle d'Étienne Margella, qui avait étudié à Paris le droit, parut

en 1827 : cette fois il s'agit d'un Roumain ayant pleine conscience de ses origines, qui parle des „ancêtres qui sont venus d'Italie" (p. 95). Créé „nomophylax" dans sa petite patrie, il pensait, dès 1817, à un grand travail de codification du droit byzantin dans sa langue natale. Il parle aussi avec orgueil des „800.000 Roumains qui habitent en Bessarabie", des „quelques millions de Roumains entre le Pruth et le Danube", membres d'une seule et même race. Ce nom de „Roumains" il l'emploie exclusivement, sachant bien que celui de Moldaves représente seulement la sujétion à un des deux États libres fondés par la race roumaine. Peut-on dire qu'une nation capable de présenter un pareil lettré cinq ans après l'annexion se trouvait en 1812 dans un état de barbarie et d'inconscience dont la civilisation officielle des Tzars, elle-même copiée sur la vitre, aurait dû accourir la tirer ?

La langue était tenue au courant des innovations en fait de vocabulaire, des „latinismes" et des termes français, comme on le voit par un nouveau livre élémentaire, rédigé entre 1830 et 1840.

Un autre Roumain sujet du Tzar, originaire celui-ci des régions au-delà du Dniester, Jacques Hâncu, fils de protopope, qui arriva à être professeur à l'Université de Pétersbourg en 1834, donna, dans un autre but que celui de l'enseignement roumain, à savoir pour communiquer aux Russes la connaissance de la langue et de la littérature moldo-valaque, ou comme il préfère l'écrire : „valaque-moldave", une Chrestomatie, qui fut imprimée dans la capitale de l'Empire en 1800. Il a dû avoir un contact sérieux et vaste avec l'intellectualité roumaine dans les Principautés pour pouvoir être aussi bien informé sur la littérature courante (Florian Aaron l'historien, le fabuliste Donici, le poète Asachi, la traduction en roumain de la *Descriptio Moldaviae* de Démètre Cantemir, des extraits de périodiques). Une grammaire du même était destinée aussi au public russe (Pétersbourg, 1840).

Ce professeur, cet interprète du Ministère des Affaires Etrangères est dans le même courant d'idées que Margella : s'il ne parle pas des Roumains, mais des Daces comme ancêtres, il insiste sur le caractère latin de la langue et sur ce fait qu'„avant la fondation de la principauté de Moldavie, le peuple des

deux Principautés était connu sous le nom général de Roumains". Connaissant les théories d'un Eliad sur les rapports entre le roumain et l'italien et ses efforts de ramener la langue au latin classique, il fixe en philologue les rapports de dérivation de sa langue maternelle du latin vulgaire. La part du slavon dans le vocabulaire ne leur paraît pas pouvoir dépasser trois dixièmes. M. Ciobanu n'est pas arrivé à retrouver un troisième livre de Hâncu, ses „Conclusions de la grammaire valaque-moldave“, parues en 1848.

Un troisième grammairien roumain de Bessarabie est Jean Doncev, né en 1821, d'un père d'origine serbe et d'une Roumaine. Ce professeur de Chişinău eut le courage de publier en 1805 une grammaire en lettres latines de cette langue qu'il considérait comme étant la sienne. Elle est destinée aux élèves des sept classes du «lycée régional», qui avaient, dès 1835, année de sa fondation, le roumain comme langue obligatoire s'ils ne préféraient pas l'allemand. Et Doncev ajoute : «Comme objet qui sous beaucoup de rapports á un intérêt local, le roumain est enseigné aussi dans certaines écoles moyennes de région : écoles 1 et 2 de Chişinău, celles de Orheiu, de Bălţi, de Soroca et de Hotin, Séminaire théologique de Chişinău, beaucoup d'écoles communales et dans presque chaque paroisse de Bessarabie». Et plus loin : «Le roumain est nécessaire à chaque pas aussi dans la vie privée et dans l'administration». Il la recommande aussi aux jeunes filles, cette langue «qui contient tant de beautés, tant de grâce mélancolique et dans laquelle probablement elles mettent le plus de sentiment». Il va jusqu'à admettre la purification du roumain des termes slaves adventices. La chrestomatie qui accompagne les règles contient des exemples pris dans tout ce qu'avait de mieux la littérature contemporaine des Roumains. Un abécédaire roumain de Doncev date de 1865.

Une mesure brutale défendit bientôt l'enseignement de cette langue en Bessarabie et il fallut attendre le commencement de la révolution pour que l'enseignement en roumain et les publications à son service réapparussent. Une vibration de sentiment national peut être observée seulement dans les écrits de la génération qui détermina le retour de la Bessarabie au territoire national roumain, comme M. P. Halippa. Ce n'est qu'en 1914 que Constantin Popescu publia un «Calendrier moldave».

Un quatrieme chapitre traite du roumain dans l'administration. Il fut employé couramment jusque vers 1840. M. Ciobanu a négligé les matériaux que nous avons donnés dans les „Annales de l'Académie Roumaine“ en 1912, centenaire de l'annexion russe, qui provoqua des démonstrations de fraternité émue dans le royaume de Roumanie à l'égard des Bassarabiens. Cette même année un avocat de Chişinău, Chiriac, demandait que l'office de son enterrement fût célébré exclusivement en roumain (p. 151).

Moins fréquent était l'emploi du roumain dans l'école. Le chapitre V fait voir cependant qu'il figurait dans le programme du Séminaire de Chişinău de même que dans celui des écoles lancastériennes, du «lycée régional» et d'autres écoles, probablement aussi dans le programme du pensionnat de la noblesse. En 1841 cette noblesse demandait de bons professeurs de leur langue natale et l'introduction des livres didactiques imprimés dans les Principautés (pp. 175-177). Le gouvernement était disposé à admettre l'enseignement de cette langue seulement à Bălţi, Hotin et éventuellement Soroca (p. 177). Vers 1880 le roumain était éliminé des écoles pour revenir à l'époque révolutionnaire seulement. Il y eut des heures de cette matière au Séminaire, mais il fallut importer les professeurs.

L'auteur a trouvé même de quoi remplir un chapitre consacré au théâtre roumain. Il commença par des représentations d'écoliers et d'amateurs.

La liste des écrivains roumains en Bessarabie est longue. Elle commence par ce Théodore Vârnav, fils de boïar, apprenti de commerce, aventurier, propriétaire de biens-fonds en Bessarabie, qui écrivait en 1845 («Histoire de ma vie»). Encore une fois l'auteur néglige nos renseignements dans les «Annales» citées, car il y aurait trouvé un auteur contemporain de pasquilles assez bien tournés. Je ne comprends pas non plus pourquoi a-t-il passé sous silence ce fécond traducteur et compilateur, connaissant les littératures occidentales et ayant des rapports suivis avec l'école littéraire nationale des Principautés, qui fut Constanti Stamati. Jean Sârbu est déjà, comme fabuliste (1851), inspiré par un Krylov, un vrai écrivain, au vers facile et varié, à l'humour communicatif; ses mosceaux lyriques (1852) sont d'une tournure plus gênée. Il fait une discrète allusion aux

sonffrances de la Bessarabie asservie, lorsqu'il présente la fleur qui se flétrit parce qu'elle a eté arrachée de son jardin *(sînt în străinătate;* «je suis parmi les étrangers»). Le paragraphe sur Alexis Nakko († 1915) (de fait Nacou), historien, en langue russe, et de sa province, est nouveau: ses poésies, restées en manuscrit, contiennent surtout des versions du russe (Krylov, Lermontov). Parmi ses pièces de vers originales, je me rappelle avoir entendu chanter à Jassy sa romance «Fleur blanche du printemps» *(floare alb'a primăverii),* du reste naïve et confuse. Un comparse de théâtre, puis chantre d'église, Georges Paun († 1875), s'essaya plutôt dans un genre populaire (certains morceaux appartiennent, du reste, comme celle sur «Bonaparte», au folklore même).

Par intérêt de pure curiosité on pourrait mentionner avec l'auteur les essais du général Mathieu Donici, né en 1847; sa nièce, Hélène, qui vit en France a donné tout récemment de bonnes traductions de poésies roumaines. De même pour le paysan Théodore Roman. M. P. Halippa a donné une autre allure à son style. Le prêtre Mateevici, mort pendant la guerre en Roumanie, a une note touchante dans un vers simple, un peu vieillot. Jean Buzdugan est arrivé, tout dernièrement, à être classé parmi les plus distingués poètes roumains.

Un dernier chapitre présente les périodiques qui se succèdent à partir de 1867 („Bulletin du diocèse de Chişinău"; en russe et roumain) à 1914, par „la Bessarabie" (1905-6), „la Vie de la Bessarabie", „le Moldave", „la Bessarabie ressuscitée", «le Flambeau» *(Luminătorul),* «la Lumière du pays» *(Făclia ţerii),* «la Voix de la Bessarabie», «la Parole moldave», «l'École moldave».

L'ouvrage finit avec une étude sur les notices regardant les Roumains dans la littérature russe.

En fermant ce livre d'information honnête, souvent nouvelle, on reconnaît juste l'observation de M. Ciobanu, dans sa Préface, que «pour ceux qui doutent encore du droit des Roumains sur la Bessarabie, l'ouvrage présent servira comme un point d'orientation».

N. Iorga.

* * *

Fr. Rawita-Gawrónski, *Kozaczyzna Ukraina w Rzczypospolitej Polkiej do konca XVIII wieku (L'Ukraine cosoque dans la république polonaise jusqu'à la fin du XVIII-ème siècle)*, Varsovie 1923.

Les recherches sur l'histoire de l'Ukraine, qui sont d'ailleurs presque toujours au service des tendances politiques et des passions que soulève cette question, se poursuivent sans interruption en Pologne.

Après les ouvrages de M M. Hruszski et Bogdan Barwinski[1] de Lwow, sans parler des publications spéciales de la société „Szewczenko", le livre de M. Rawita Gawrónski représente la thèse polonaise sur le problème „ukrainie".

L'auteur, qui avait publié déjà une série de monographies sur l'histoire des Cosaques, présente une œuvre de synthèse, d'autant plus intéressante que nous ne connaissons pas encore le point de vue de l'historiographie polonaise exprimé dans un système d'ensemble, tandis que les Autrichiens, les Russes et surtout les „nationalistes ukrainiens" (par l'école historique de Lwow) avaient déjà fait connaître le leur (exception faite du livre de Al. Iablonowski, *Historia Rusi paludniowej*=Histoire de la Russie méridionale, Cracovie 1912, qui souligne surtout l'influence de la culture polonaise sur les Ruthènes, mais néglige le point de vue politique de la question).

M. Rawita Gawrónski déclare que le but de son ouvrage est de dissiper les erreurs intéressées répandues par les historiens ruthènes de Lwow: «L'Ukraine ne représente qu'une expression géographique, il n'existe pas de peuple ukrainien" (p. 11). L'idée nationale ruthène et „ukrainienne" ne dérive pas d'un sentiment populaire, elle est de date toute récente et est dûe surtout à l'influence de l'Autriche, qui cherchait des armes contre les Polonais et les Russes (pp. VII et 18). Les mouvements des Cosaques ne résultent nullement d'une opposition nationale de population ruthène contre la Pologne. Les Cosaques n'ont aucun caractère national: c'est une armée d'aventuriers. L'individualisme anarchique était trop développé ches eux pour qu'il puisse y donner place à une idée nationale.

---

[1] Il vient de paraître une édition polonaise de son „Histoire de l'Ukraine" publiée en allemand en 1916.

L'idée religieuse était un prétexte chez des hommes qui n'avaient nul scrupule de s'allier aux Tatars et aux Turcs.

L'idée sociale, la lutte contre les „latifundia" des nobles, a eu certainement quelque influence sur les soulèvements cosaques, et l'on a cherché quelque ressemblance entre les révoltes des paysans d'Allemagne au XVI-e siècle et celles des Cosaques (p. 7). Mais cette analogie ne soutient pas une analyse plus profonde. Le véritable motif, et le seul, était la vie de steppe, le brigandage des voisins plus riches et mieux établis, à l'instar des Tatars (p. X). Les éléments de culture qui se trouvent en Ukraine jusqu'au XVIII-e siècle n'ont aucun caractère national : ils sont empruntés à la Pologne. L'Académie de Kiew était une école de mode polonaise, fondée par un fils de prince moldave, Pierre Movilă, qui était lui-même l'élève de la civilisation polonaise (p. VII).

Quant à la population de l'Ukraine, elle apparaît au XII e siècle sur le témoignage des deux chroniques de Kiew et sur celui du polonais „Gallus Anonymus", ainsi que dans quelques textes de lois, comme une masse non homogène de tribus slaves et non-slaves (p. 11 et suiv.). L'unité politique en est formée par les Varègues, qui avaient eu auparavant une première organisation à Novgorod sur le Ladoga. Les «Ruriks» lèguent le nom de «*Rusi*», «*Rusini*» aux peuples soumis à leur domination (*Rutheni, terra Ruthenorum*, dans les textes latins). Quant aux Russes de Moscou, les Grands Russes, ils étaient pour tous leurs voisins les Moscovites. (En polonais aujourd'hui Rossjani-Russes, Rusi-Petits Russes de Volhynie, Ukraine et Galicie Orientale.) Quant à l'Ukraine, c'est un terme qui signifie «coin de pays»: il y avait au moyen-âge une Ukraine en Lithuanie, une autre en Moscovie (p. 16). Le nom „Kosak" est d'origine tatare: aux XIV-e et XV-e siècles on nommait ainsi à Caffa les pilleurs de caravanes (p. 20).

Les Cosaques d'Ukraine apparaissent à la fin du XV-e siècle, quant, à la suite de la conquête lithuanienne sur les Tatars, cette région est ouverte au commerce des pays du Nord avec la Mer Noire (p. 23). Les premiers „lotri" (latrones) sont mentionnés ici sous le roi Jean-Albert (p. 31). Senko Polozowicz fut le premier de leurs chefs qui en 1508 fut désigné sous le nom de Cosaque (p. 32). Le mouvement cosaque se développe rapide-

ment au XVI-e siècle comme une réaction de la steppe chrétienne contre les Tatars. Ostafié Daszkowicz (qui se déclarait «homme libre» et se mit sous la protection du grand-duc de Moscou), Pretficz ensuite conduisirent les Cosaques, dans les rangs desquels se trouvait une multitude de nobles polonais des plus grandes familles: les Potocki, Zastawski, Korecki. Mais celui qui joua le rôle le plus brillant fut Démètre Wisznowiecki, le „Bajda“[1] des ballades ukrainiennes, dont les chroniques postérieures ont fait un „hetman“ (pp. 33-7).

La population de l'Ukraine au XVI-e siècle vivait dans un état économique primitif. Les Cosaques apparaissent comme une classe différente des paysans: ils sont bientôt privilégiés par les Polonais, qui cherchaient à s'en faire une armée (pp. 37 et suiv.).

Le roi Étienne Báthory, qui avait de grands plans de croisade et qui se servit de Cosaques contre Moscou, leur donne une organisation et des privilèges. Les historiens russes ont voulu voir dans ces privilèges les «droits de la nation ruthène». En réalité ils ne regardaient que ceux des Cosaques qui s'enrégimentaient dans l'armée régulière du roi (p. 47).

La formation des „Cosaques réguliers“ ne fit qu'accroître le champ d'action de leurs mouvements, qui comprenait surtout la Moldavie[2] et les côtes de la Mer Noire (pp. 48 et suiv.). Les «Nizovi» (dont le centre était la ville de Niz) ne tardèrent pas a tourner leurs armes contre la Pologne. Un moment au service de l'empereur Rodolphe II, qui les employa dans ses campagnes contre les Turcs, ils commencèrent la lutte contre la république sous Nalewajko, Loboda et autres. Aucune idée ne les guide: ils envahissent la Pologne comme ils l'auraient fait à Otchakow. Un seul indice d'idée religieuse serait le fait que Démian, frère de Nalevajko, fut un des dignitaires religieux orthodoxes qui s'opposa à l'union de Brzesk (p. 54). Au cours des combats contre Zólkiewski, la „Rada“ des Cosaques lança

[1] De fait descendant du prince de Moldavie Étienne-le-Grand (Vaïda-Voévode) (N. I).

[2] Jean-le-Terrible, prince de Moldavie, ne fut pas, comme le croit l'a . teur, un chef des Cosaques, qui l'auraient créé prince. Il eut des Cosaques à sa solde, mais c'est tout. Ce n'est que son prétendu ..
coavă qui fut en effet un „prétendant cosaque“.

pour la première fois l'idée d'une alliance avec le Khan ou avec le „Tzar" de Moscou (p. 56).

Dans la première moitié du XVII-e siècle les publicistes polonais commencèrent à demander une grande colonisation des „champs sauvages". Leur attention était attirée par les immenses latifundia des Ostrogski, Zbaraski, Zaslawski, qui se partageaient des voévodats entiers (p. 60). Ils voulaient établir des colonies militaires, dout le but était la conquête des côtes de la Mer Noire. Starowolski parlait de la „Bessarabie[1] qui depuis de longues années *inculta terra jacet*, et qui jusqu'aux bouches du Danube pouvait donner les infinits profits de ces richesses... Souvenez-vous, Polonais, que vos rois ont été maîtres de la Mer Noire" (p. 59).

Le résultat de ce mouvement fut une attention particulière pour l'organisation militaire des Cosaques. L'on ne se rendait pas compte qu'on affermissait un élément ennemi de la république. Si le Hetman Sahajdaczny combattit héroïquement les Turcs à Hotin, de nouvelles séditions contre la Pologne ne tardèrent pas, surtout celle de Pawluk, qui peut être considéré comme un précurseur de Chmielniecki.

La grande révolte de celui-ci occupe un chapitre spécial. Elle ne fut, malgré ses proportions et ses conséquences, qu'une «aventure personnelle». Ce Hetman qui écrivait en ruthène ses lettres (facsimilés, p. 86), n'est pourtant nullement un représentant du peuple ruthène. Il ne voulait d'abord qu'une vengeance pour des torts personnels Ce n'est qu'ensuite, entraîné par les événements, qu'il essaya de formuler les désirs de „l'armée zaporogue". On n'en avait pas senti jusque là la nécessité. Même après ses grandes victoires, il signait „chef de l'armée zaporogue de Sa Majesté Royale" et appelait à la «grâce paternelle" du roi.

Quant on commença à traiter, les Cosaques se plaignirent vaguement de l'injustice des nobles. Il n'est pas encore question de droits religieux ou sociaux, et encore moins de droits nationaux. Okolski écrivait: „les barbares sont naturellement ennemis des non-barbares, ainsi les Ruthènes des Polonais". Ce

[1] Il s'agit de la seule partie du Sud, occupée par les Tatars, de la grande région appelée ainsi par les Russes en 1812 *(N. I.)*.

mouvement était dû à l'envie des provinces barbares de la steppe contre les provinces riches et civilisées des Polonais (p. 91). La révolte cosaque est *une révolte militaire*, contre des voisins plus riches (p. 93).

Peu à peu apparaît l'idée religieuse. Chmielniecki avait demandé la rupture de l'union de Brzesk des voévodes et des châtelains orthodoxes en Ukraine. Reçu à Kiev par un patriarche d'Orient [1], qui le consacra défenseur de la religion, il paraît pourtant qu'il ne se gênait pas d'insulter devant un Polonais «nos popes et vos prêtres». L'auteur croit que la lutte pour la religion n'était qu'un prétexte et une excuse.

Il est de même des quelques déclarations où on a voulu voir une idée nationale : «Que la Pologne soit aux Polonais et l'Ukraine à nous, Cosaques» (p. 96). Il est partout question des Cosaques, jamais du peuple ruthène.

La politique de Chmielniecki est celle du bas peuple qui lui demandait du butin ; il manque complétement d'idées [2]. C'est pour cela qu'il hésite, qu'il change d'avis et d'alliés. Il s'adressa à la Suède protestante (p. 101), aux Russes, auxquels il dit qua «la religion est prisonnière chez les Polonais» (p. 102), aux Turcs. Il finit par se décider pour le «Tzar de l'Orient», de Moscou, qui montra bientôt qu'il entendait être, pas un protecteur, mais un maître.

Chmielniecki aurait voulu une sorte d'autonomie provinciale (p. 107). Vers la fin de sa vie il parle pour la première fois du «peuple ruthène». Il déclare devant Lwow «qu'il veut défendre les Ruthènes de cette ville» (p. 109). „Que la République laisse le peuple ruthène aussi libre que le roi d'Espagne les Hollandais" (p. 110). Cela ne l'empêchait pas d'écrire au roi que «les libertés des Cosaques sont menacées par le Tzar» et au Tzar que «la religion est détruite par les Polonais». On ne saura probablement jamais exactement à quoi s'en tenir sur ses «idées politiques» (p. 111).

A la mort de Chmielniecki, celui qui le remplaça, Jean Wychowski, était un homme de culture polonaise, habile, intelligent,

[1] C'était le patriarche de Jérusalem, Macarius Ligaridis, et non pas un „imposteur et un vagabond qui se disait patriarche" (p. 95).

[2] L'auteur met en relief la triste figure du „barbare" Timoszek à la cour de son beau-père Basile, prince de Moldavie (p. 101).

sachant ce qu'il voulait. Il préférait la vie constitutionnelle de la Pologne au joug du Tzar: „Le Tzar a détruit nos libertés (il est toujours question des privilèges militaires des Cosaques, et nullement du peuple), et je ne désire pas être en esclavage" (p. 113); «que la Grande Russie soit grande, et que la Petite Russie soit petite» (p. 117)[1]. La révolte commence contre les Russes: le retour vers la Pologne, qui s'ensuivit (union de Hadziacz, 1650) a donné lieu à un accord sur les questions religieuses (tolérance de l'Église grecque, dignitaires civils et militaires de cette religion, Académie orthodoxe à Kiev), militaires (armée autonome des «Ruthènes»), etc. C'était une union qui rappelait celle de la Lithuanie (il y est parlé des «trois peuples») (pp. 118 120). L'idée autonomiste par laquelle «les Cosaques apparaissent comme représentants politiques de la nation ruthène», idée très confuse pour Chmielniecki, est claire dans l'acte de Hadziacz. C'est la première fois qu'on fait mention dans un acte public de la «nation ruthène».

Cet acte de grande importance ne devait pas être compris, ni suivi par les Ruthènes, parce que, à part quelques clercs, il n'y avait personne qui puisse poursuivre clairement une idée politique (pp. 120-121). Wychowski périt, et les Russes revinrent. Leurs adversaires s'adressent cette fois sous Pierre Dorochenko aux Turcs. Dorochenko, «l'esclave de la Sublime Porte», embrassa les pans de l'habit du Sultan qui campait devant Kamieniec (pp. 134-135). Le traité de Buczacz cédait à la Turquie la Podolie, qui après le court gouvernement du fil de Chmielnicki échut au prince Georges Duca de Moldavie. Celui-ci, „obtenant un pays presque désert par suite de guerres qui avaient duré plusieurs années, commença à rappeler les habitants pour les établir de nouveau, ce qui lui réussit fort bien" (p. 141). Son administration fut renversée par Kunicki, le chef cosaque à la solde du roi Sobieski, auquel il écrivait de pompeux bulletins de victoire «tant qu'il n'y avait pas d'ennemis» (p. 146).

Kiev demeurait pourtant toujours aux Russes. Sobieski la leur abandona définitivement en 1686, espérant leur coopération à sa

[1] L'envoyé du Tzar aurait répondu: „C'est Dieu qui a uni la Petite Russie à la Grande".

grande entreprise chrétienne. Le Hetman Samoïlowitsch, qui était destiné à aider Sobieski dans sa campagne de Moldavie, fut déclaré traître par les Russes, ses maîtres, et envoyé en Sibérie. Presque en même temps le Métropolite de Kiew était soumis au patriarche de Moscou (p. 156).

C'était le résultat de la politique de Sobieski, «un vaillant soldat, mais un politicien imprudent, imprévoyant et léger» (p. 147).

Le successeur de Samoïlowitsch fut Ivan Mazepa, encore «un homme sans conceptions politiques». Cela s'explique : il était noble polonais de Bialocerkiew, avait étudié dans les écoles polonaises ; il fut page à la Cour de Jean-Casimir (p. 157).

L'auteur doute que Mazeppa eût l'idée de l'indépendance de l'Ukraine. Il connaissait l'union de Hadziacz, il comprenait mieux les idées de liberté politique que ses devanciers et contemporains. Mais pour les masses cosaques l'idée de l'indépendance n'avait pas de sens : elles la comprenaient tout au plus comme une liberté économique, ils regardaient l'administration compliquée d'un pays civilisé comme un esclavage.

On ne saurait chercher des idées politiques chez eux, et c'est sur ces instincts vagues que se greffa l'aventure de Mazeppa et de Charles XII (p. 158). Il est d'ailleurs à remarquer que très peu de Cosaques les suivirent. A la mort de Mazeppa, „le parti suédois“ élisait à Bender un nouveau Hetman, Orlik, qui suivit le roi en Suède, d'où il répandait des lettres à toutes les Cours européennes pour leur demander de «protéger l'Ukraine». Il traitait pourtant avec le Tzar aussi, espérant obtenir son pardon (p. 164). Rien n'y fit: la destruction des „libertés" cosaques, commencée par Pierre-le-Grand, fut achevée par Catherine II, qui fit du pays des Hetmans une *goubernia* (p. 167).

Le chapitre suivant s'occupe de l'organisation et des institutions des Cosaques (organisation qui leur créait un état d'esprit individualiste à outrance, tout à fait contraire à une idée nationale, qui demande en outre un territoire défini) ; les éléments des institutions cosaques sont pour la plupart d'origine tatare et turque (p. 179).

Les deux derniers chapitres traitent des Haïdamaques, rebelles poussés par les intrigues religieuses russes au XVIII-ème siècle dans l'Ukraine polonaise (p. 191 et suiv.).

Plusieurs chefs de ce mouvement furent des Moldaves, comme ce Varlaam, qui se faisait appeller Gonta, que les poèmes populaires ont transformé en héros (p. 199) ainsi que Moldovan („le Moldave"), auteur du faux «privilège d'or» pour les orthodoxes de Podolie, attribué à Catherine II (p. 227).

P. P. Panaitescu.

* * *

Arthur Haberlandt, *Volkskunst der Balkanländer in ihren Grundlagen erläutert*, Vienne, Schroll, 1919.

L'auteur se propose de donner quelque chose de tout à fait nouveau sur le sujet qu'il intitule „art populaire des pays balcaniques, expliqué dans ses principes". Et il commence par déclarer que, contrairement à une coutume qui consiste à prendre pour base „la tradition byzantine-romaine orientale", il recherchera „le travail des plus importantes particularités et principes typologiques",—*sit venia verbo!* — „des ouvrages de l'art populaire dans toutes ses branches *(in jeder Erstreckung)* jusqu'aux plus lointaines profondeurs chronologiques" *(sic: bis in die letzten zeitlichen Tiefen).*

Or reconnaître ce qu'il y a de commun lans l'art populaire des nations du Balcan et, ajoutons-le, des Carpathes et en poursuivre l'origine la plus loiutaine c'est le problème qui se pose mantenant pour la science.

Voyons cependant la façon dont entend le traiter l'écrivain allemand, écrivant le lendemain de la grande guerre et avec tout ce qu'elle a pu lui donner en fait de préjugés.

Il s'était préparé à sa tâche par une étude de dix ans sur les collections du Musée ethnographique de Vienne et par un voyage dans la péninsule, entrepris sous l'égide des armées d'occupation, en 1916.

M. Haberlandt comprend les Roumains dans son exposition, mais il paraît connaître très peu et aimer encore moins cette nation, qui lui paraît être „thraco-slavo-latine", en dernière ligne (p. 8).

Il trouve les bases communes dans la „façon barbare, patriarcale, extraordinairement égale des formes de la civilisation et de la vie" et dans les influences byzantines, de l'État et de

l'Église, et il a raison. Mais sa recherche „typologique" commence par l'ornementation populaire et les travaux en métal" et elle continue par les tissus et autres matières.

Or ce qu'il fallait rechercher est autre chose: c'est-à-dire les principes d'art qui se manifestent dans toutes les branches et avec tous les matériaux possibles. Et de ces principes dûment fixés il fallait remonter, à l'aide de l'ethnographie et de l'histoire, aux origines.

Les ornements en métal appartiennent cependant en général à un art d'emprunt, venu de l'Asie par les Turcs et leurs prédécesseurs ou emprunté à l'Italie. Ainsi la bande frontale publiée à la page 13 contient des figures qui rappellent visiblement l'Occident; Venise a fourni cette façon aux Grecs. A quoi peuvent servir sur la planche I ces petites monnaies turques rangées sur des chaînes quelconques? Les filigranes de Venise de la planche II ne sont que des produits de l'art vénitien et les croix de métal portant d'une façon vague l'image du crucifié ne viennent que d'un mauvais travail d'artisan „cultivé". Dans les aiguilles de tête rien ne rappelle les types de l'art rural de ces régions: c'est de la pacotille orientale ou italienne n'ayant aucun motif d'inspiration nouvelle. Les agrafes travaillées, très répandues aussi dans l'ancienne Roumanie, ont une signification tout aussi médiocre. Sur telle d'entre elles il y a l'aigle bicéphale, le lion ailé de Venise, des colombes, des tulipes, des vases de fleurs, une couronne royale. Des coffrets d'argent ou d'étain portent la figure de S. Georges, des coupoles orientales, des théories d'animaux bizarres, des lions comme à Mycènes, mais, encore une fois, tout cela ne tient pas plus au sujet que les vases manifestement d'inspiration arabe qui se vendaient jusque dans les Carpathes roumaines.

Il est vrai que M. Haberlandt pense à une ancienneté qui remonterait jusqu'à l'époque néolithique (p. 19), qu'il reconnaît des rapports avec la Scandinavie jusque dans les Carpathes, qui sont pour lui le „Gebirgsgürtel Ungarns" (p. 20), que pour certains motifs de décoration du front il y a des exemples à Troie *(ibid.)*. Il pense aussi en regardant des produits de potiers bosniaques aux vases de Dipyle (p. 34), mais il ne connaît pas toute une poterie roumaine de la même façon. Il reconnaît dans de vases szekler de Transylvanie des ressemblances avec

des vases du Tyrol italien, jadis habité par les Illyres (p. 34). Mais il fait venir cette fabrication de Byzance par l'Italie (*ibid.*) et s'arrête partout devant le devoir d'affirmer l'existence de l'art thraco-illyre aparenté à celui des Basques et des Celtes.

Il paraît même toucher à l'explication vraie et complète, lorsque, relevant la présence de l'ornement en méandre sur un objet d'ivoire trouvé en Ukraine, il écrit ce qui suit : „Ainsi que les archéologues l'ont clairement reconnu depuis longtemps déjà, ce sont les groupes d'immigrants septentrionaux indo-germaniques, les races grecques en première ligne, qui firent valoir dans la péninsule du Sud-Est de l'Europe le style ornemental géométrique avec des types méandriques et des croix gammées, ainsi que d'autres éléments d'ornementation à l'encontre de l'art de la Méditerranée, qui avait déjà progressé dans une plus riche floraison artistique sur une base de naturalisme" (p. 43). Mêler les Grecs aux barbares du Nord c'est sans doute rendre confuse une explication qui s'imposait déjà. Ailleurs, pour définir les origines de l'ornementation géométrique des tissus, l'auteur recnnnaît que „c'est la propriété plusieurs fois très ancienne, bien que partiellement transformée par la mode, de ces cercles de nation (*Völkerkreise*) qui s'étaient établis dans la péninsule depuis longtemps, au Nord du monde antique, comme les Illyres et les Thraces". Ce serait déjà l'unique solution, mais il ajoute les participants aux invasions du IV-e siècle et „en première ligne les Slaves" (p. 95). Cependant le nom de la „dalmatique", celui des „phrygiones" pour l'ornementation dans les sources antiques qu'il cite (p. 40) souligne les frontières nettes des origines. Et cependant, à côté d'un apport slave, M. Haberlandt pensera aussi à celui des „Finno-Ougres" (p. 43).

La théorie que l'auteur évite nous l'avons esquissée, sur la base des matériaux roumains, dans notre *Art populaire en Roumanie*, qui vient de paraître (Paris, Gamber éditeur, 1922).

N. Iorga.

* * *

Jacques Ancel, *Manuel historique de la question d'Orient* (1792-1923), Paris 1923.

On ne peut pas mieux présenter un nombre incalculable de faits précis, exacts, parfois nouveaux sur la vie des Balcans

que dans ce Manuel que donne, après des études de détail, plus remarquables que remarquées, M. Ancel.

Dans le chapitre sur les «bases géographiques», il étend peut-être trop la notion de l'Orient en le faisant aller, parce que certaines régions ont été comprises, à certains moments, dans la «question» orientale, jusqu'en Asie et en Afrique, assez lointaines. Comme détails, je ne vois pas trop l'influence allemande en Roumanie comme facteur déterminant (p. 7). Si la distinction entre la montagne guerrière, la plaine soumise, la ville est juste pour la péninsule balcanique, elle ne l'est par trop pour le Roumanie, sans serfs des Turcs et sans villes continuant celles de l'antiquité classique.

Les notes sur l'aspect géneral des régions sont d'un beau style.

Mais pourquoi le pays entre le Danube moyen et la Tisa serait-il une «Mésopotamie *serbe*» ? (p. 11). Je crois aussi que la vie pastorale n'est guère l'apanage des Slaves du Balcan. Le plaine roumaine fut dominée, mais pas habitée par les barbares (p. 13). Tatars, Bulgares, d'autant plus Lipovans, sont d'habitation récente. Les latifundia moldaves appartiennent depuis cinq ans au passé (p. 14). L'Olténie, loin d'être un désert, jusque vers 1850, a été la partie la mieux peuplée de la terre roumaine (voy. p. 14). Podgorie c'est bien le Piémont, mais au point de vue purement économique, sans aucun sens politique ou historique. La «Silva Blacorum» transylvaine n'est pas dans le montagne même. Agriculteur et berger ne forment pas des aspects simultanés de la vie rurale roumane. La simllitude entre Ottomans et Turcomans est purement extérieure : chez le Turc d'Europe la partie byzantine est prédominante (p. p. 19).

Le coup d'oeil sur l'expansion anglaise (pp. 21-23) est suggestif. Mais le passage sur l'Italie est, je crois, dur : la part des Italiens dans le Levant moderne est bien plus importante. L'emprise autrichienne est aussi de plus longue date : elle vient de la Hongrie royale du moyen-âge. Toute cette partie est pleine d'idées originales, dont le court exposé sera difficile à saisir par le grand public, que l'ouvrage regarde.

Le coup d'œil sur la situation de la Turquie à la fin du XVIII-e siècle est juste et les matériaux employés sont en partie nouveaux. Mais le drogman ne devint jamais le «ministre des Affaires Étrangères» qui fut le Réis-Efendi (p. 33). Hospodar ne

fut jamais le terme turc pour les princes roumains: les diplomates de langue française l'empruntèrent aux Russes *(ibid.)*. Leur investiture n'est pas celle du «Pacha à trois queues»: les cérémonies usuelles pour les anciens empereurs byzantins suivent la simple audience au Sultan. Le Patriarche ne les crée pas «despotes grecs» (p. 34). Toute l'obédience servile attribuée à ces princes envers les Turcs est fortement exagérée sur la base de sources peu fidèles à la vérité (p. 34). Les Principautés ne furent jamais administrées par les Grecs; il y eut seulement des Grecs dans les postes de confiance, et ils cherchaient l'indigénat.

Les Uscoques n'étaient plus un facteur de désordre vers 1800 (p. 36).

L'auteur poursuit avec l'œuvre de réformes des Sultans [1]. Il expose les péripéties de la révolte serbe (belle description de la Choumadia, de la zadrouga). Dans l'«armée» de Carageorges, qui est une «assemblée nationale», il y eut des Roumains du Timok, de la Kraïna, mais pas des «mercenaires valaques» (p. 44)

Les projets de partage de la Turquie sont traités séparément (bizarres incitations de Voltaire, p. 46) [2]. Puis, revenant aux affaires de la Serbie nouvelle, M. Ancel consacre son second chapitre au réveil de la Grèce Si Rhigas avait été «caïmacam» à Craiova, il aurait revêtu une charge bien autrement importante que celle de «sous-préfet» (p. 74: caïmacam est le lieutenant du Ban, remplaçant lui-même le prince). Excellente classification de chefs de la nouvelle Grèce et figure très fouillée de Capodistria et du Tzar Alexandre I-er. Dès 1822, et non seulement à partir de 1826, les Principautés ont des chefs roumains (p. 85). Le bataille de Navarin est expliquée par la psychologie des amiraux, surtout celle de l'officier napoléonien qu'est de Rigny (p. 88).

Le «crise égyptienne» donne le titre du quatrième chapitre. Le point de vue anglais est exposé avec une limpidité parfaite (pp. 112-113; mais il n'y eut pas de marchands anglais à «Galats», lisez: Galatz).

Le chapitre de la «crise roumaine» contient surtout des ma-

---

[1] P. 37, lire: Raguib.

[2] P. 47, lire, au lieu de Poiarévats: Pojarévatsch. P. 49, Ismaïl (pas Ismaïlia). P. 50, Elphinstone.

tières qui ne touchent pas à le question elle-même dont elle s'intitule. La fin du règne d'Othon est très justement jugée; à la bibliographie on aurait pu ajouter le livre, admirable d'information et de perspicacité, qui est dû à Charles Lenormant. La partie concernant la Roumanie elle-même soulève des critiques: la plaine n'a pas été toujours d'une population rare; Jassy et Bucarest ne peuvent pas être considérées comme les seules villes (au contraire ce sont des dérivés de villages et de châteaux princiers en face des fondations saxonnes, de beaucoup plus anciennes). L'épicier était souvent balcanique, parfois Roumain de Macédoine; l'affirmation que „à Bucarest les commerçants, les épiciers surtout sont aujourd'hui tous Grecs" (p. 13) n'est pas exacte. La région des vergers n'est guère une collection de hameaux: elle contient, au contraire, de gros villages et la maison en bois est une exception. Peut-on écrire que «la plaine est déserte»? Moltke et Thouvenel n'ont vu que le «désert» de la grande route, sujette aux risques des invasions, et encore: les vieux noms de villages se sont conservés à travers les siècles. Le boïar n'est pas d'origine paysanne et il ne doit pas sa situation à «la faveur des invasions et des guerres»; la coula est une apparition architectonique bornée à l'Olténie, à une partie même de l'Olténie. Ce ne sont pas les Grecs qui font le grand commerce du pays. Les différents impôts dont M. Ancel donne la liste ne sont que l'ancienne dîme et ils ne rapportaient pas au prince, mais bien au trésor du Sultan; au prince appartiennent les revenus seuls de sa „chambre" *(cămară)*. C'est bien exagérer sur la foi de voyageurs et de consuls qui exagérent eux-mêmes que d'écrire: «l'administration n'est qu'un brigandage en règle» (p. 131). Le pays ne s'en serait jamais relevé. En Transylvanie le grand évêque Jean Innocent Micu ne fut pas un adversaire de l'Union avec l'Église romaine, mais bien un prélat uni s'opposant au régime politique et social des Hongrois, et Pierre Maior n'est pas seulement un philologue, mais bien tout aussi historien que Georges Şincai, plus que celui-ci même par son argumentation et ses synthèses (p. 131). Les boïars n'envoyaient guère leurs fils aux écoles primaires, mais bien aux pensionants privés; l'enseignement élémentaire fut créé pour les enfants de la campagne. Je ne vois pas d'„érudition patriotique", ni de

mode germanique dans les débuts de la littérature roumaine au XIX-e siècle (pp. 131, 132). Par une faute d'impression on attribue au précurseur qui fut vers 1830 Jean Eliad Rădulescu le livre, assez connu, de feu mon collègue Pompiliu Eliade, sur «l'influence française».

La «Dacie littéraire» fut bien fondée par Kogălniceanu, mais sans aucune collaboration d'Eliad, contre l'esprit d'imitation duquel se lève la spontanéité du mouvement national de la jeunesse moldave après 1840 (p. 132); c'était du reste une revue purement littéraire, le titre seul comprenant une revendication de l'unité roumaine. Kogălniceanu ne traite pas dans son Histoire publiée à Berlin de la „Grande Roumanie" (p. 132), se bornant au seul passé des Principautés. La citation du discours du même à l'école supérieure de Jassy est à revoir. S'il fit des études à Berlin et s'il rend hommage à l'esprit d'un Ranke, il est absolument erronné d'écrire: „La révolution allemande (laquelle?) fut un exemple pour ces patriotes roumains" (p. 132). Jamais le prince Michel Sturdza ne pensa à représenter les intérêts de la classe paysanne (c. p. 133). Le rôle de Bălcescu, très jeune, dans le mouvement de Bucarest fut peu important: d'autant moins peut-on faire de cet étudiant, qui, du reste, n'a jamais vu Islaz, place de la proclamation, un adversaire d'Eliad posant en dictateur (p. 132). La Porte était envers les Principautés suzèraine et non «protectrice» (p. 134). Le général Duhamel ne vint pas comme commandant des troupes russes contre la révolution: il était tout simplement consul de Russie à Bucarest. Le Règlement Organique fut brûlé par les révolutionnaires avant ce moment, bien entendu. Ce ne fut pas le prince Știrbei qui introduisit en Valachie l'enseignement en roumain (le nom du promoteur transylvain Georges Lazăr manque dans l'ouvrage). Le rôle des princes de la convention de Balta-Liman est précisé sans exactitude. Sur le rôle des émigrés roumains en Occident il n'y a rien, mais, comme d'habitude, lorsqu'il s'agit de caractériser une situation, l'auteur trouve les termes justes; ainsi pour la guerre de Crimée (p. 148).

Peut-on intituler „crise bulgare" la période de 1860 à 1878? Les Bulgares y occupent souvent très peu de place. Le grande crise intérieure de la Turquie sous l'influence de Midhat est traitée en deux pages, ce qui est évidemment trop peu. En fait

de choses roumaines, on ne peut pas considérer (p. 161) les boïars comme se trouvant en dehors de la nation. Il n' y eut pas de suffrage universel dans la réforme du prince Cuza. Ce ne fut pas son impopularité à Bucarest qui mit fin au règne d'Alexandre Jean I-er. Je ne vois pas comment M. Ancel est arrivé à trouver un rapport entre les libéraux sous Charles I-er et les „banques allemandes“ (p. 162). Dans la partie concernant les Bulgares, il faudrait écarter le «pasteur valaque» du Balcan (p. 167), qui appartient au Pinde. «Bougre» ne vient pas de la suggestion bulgare envers les Turcs, mais du souvenir de l'hérésie patarène, bogomile, apparentée aux Albigeois[1]. Je cherche en vain «Graïts» dans la Dobrogea (p. 169; p. 171 : lisez Kustendil au lieu de „Tsoustendil“).

L'influence russe sur le mouvement slave vers 1870 est peut-être exagérée (pp. 175-176). Elle est intéressante cette suggestion de Bismarck en 1878: Bosnie pour l'Autriche, Bessarabie pour la Russie (p. 182); où est la source? Ce ne fut pas une «crue du Danube» (p. 183), mais une situation diplomatique donnée, qui empêcha au début la Roumanie de participer à la guerre russo-turque. L'analyse du traité de Berlin est pleine de finesse (pp. 187-189).

Un nouveau chapitre (VI) s'appelle «L'ère hamidienne» (bonne bibliographie française au début). La vue d'ensemble sur la politique d'Abdoul-Hamid est riche de détails nouveaux.

Poursuivant ces notes pouvant servir à une nouvelle édition de cet excellent ouvrage, pour la Roumanie les lots de terre ne furent pas pris sur les biens de l'Église grecque expropriée — ils restèrent à l'État—, mais bien sur ceux de la grande propriété (p. 198). La réforme constitutionnelle de 18o4 n'est pas trop exactement résumée. La «Ligue Culturale», qui ne fut pas „subventionnée“, s'occupait, non de la Macédoine roumaine, mais bien des pays «irrédents» de la monarchie austro-hongroise, et la population roumaine des Balcans signifie bien autre chose que «les quelques 200.000 bergers du Pinde» (p. 199). La chute de Jean Brătianu en 1888 fut dûe à autre chose qu'au refus du roi de lui permettre l'emploi des troupes contre les protestataires

[1] Les renseignements géographiques donnés à cette place font double emploi avec ceux qui se trouvent déjà au commencement de l'ouvrage.

(ibid.). Le chapitre serbe est encore une fois beaucoup mieux informé.

Mais il y eut dans la carrière du roi Milan, peut-être trop maltraité, aussi, d'autres jours que ceux des hontes dernières (voy. notre *Correspondance diplomatique roumaine sous Charles I-er*, Paris 1923). Encore un portrait réussi: celui de Stamboulov (p. 203). Les deux chefs de la Grèce contemporaine, Délyannis et Tricoupis, sont rendus très ressemblants dans quelques mots. Encore un excellent paragraphe sur la pénétration anglaise (p. 212 et suiv.).

La Jeune Turquie donne la matière du septième chapitre. Les tendances nivellatrices, dans le sens turc, des novateurs qui prétendent représenter des idées de fraternisation entre les races sont fortement soulignées (p. 222). Un paragraphe original sur les conflits avec la France, avant la révolution, dans la question des quais (pp. 226-227). De même celui qui suit sur l'envahissement par le capital européen (pp. 228-229), celui sur les buts anglais sous Édouard VII (pp. 230-231). Mais on n'exigea jamais du roi Charles d'abandonner des projets sur la Macédoine qui, heureusement ou malheureusement, n'ont jamais existé. Les Portes de fer furent régularisées, uon pas par le „Hohenzollern de Bucarest", mais par la Hongrie, et le port de Constanța ne fut pas, sans doute, créé pour rendre service à l'Allemagne (p. 232). Et ce n'est pas pour instaurer l'influence autrichienne à Belgrade que Pierre I-er monta sur le trône de Serbie (p. 233). Mais nulle part jusqu'ici le jeu des influences et le chassé-croisé des conventions politiques, militaires et économiques n'ont été présentés d'une façon plus „visible" dans un exposé plus succinct qu'ici. L'ouvrage récent de M. Pribram, *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie 1879-1914* (1923), lui a grandement servi.

M. Ancel a bien raison de dire que „depuis 1888 la Roumanie ne joue qu'un rôle effacé dans la politique balcanique" (p. 238): de fait elle n'en joue aucun. C'est là un chapitre roumain de tout point exact. Mais la Banque Nationale de Bucarest n'a jamais été la filiale de la „Diskonto" de Berlin. Et Carp, Maiorescu, Take Ionescu, avec leurs qualités et leurs défauts, ne peuvent pas être rangés dans la rubrique des „bons fonctionnaires" voulus par le roi vieilli (pp. 238-240).

Vue très juste, on peut le dire sans réserves, des affaires bulgares sous le règne de Ferdinand de Cobourg (de fait on voit le *principe* de Machiavel). Tout aussi exact est le tableau de la Grèce avant Vénizélos, mais l'Union balcanique de 1912 est-elle dûe à ce dernier? Le ministre de Russie à Belgrade, Harting, ne fut-il qu'un simple auxiliaire? Voilà des questions à discuter. Les demandes roumaines ne regardaient pas, dès le début, seuement Silistrie (p. 249).

«L'Orient dans la crise européenne» est le titre du dernier chapitre. Même intérêt pour les questions de finances et les intrigues de la diplomatie. Du reste, dans la dernière phase surtout, la question d'Orient c'est bien cela.

La préface serbe de la grande guerre est écrite avec compétence et dans un esprit d'impartialité. L'ouvrage finit par un chapitre tout nouveau, très clair, absolument au courant et d'une lecture intéressante.

Même lorsque le désir de généraliser ou le souci du style „coloré" imposent à l'auteur un certain éloignement des réalités directement contrôlables, le livre de M. Ancel est d'une orientation parfaite; plus d'une fois il est un guide sûr, le plus souvent des suggestions utiles en partent.

N. Iorga.

* * *

Roberto Cessi, **Amadeo di Acaia e la rivendicazione dei domini sabaudi in Oriente** (dans le „Nuovo Archivio Veneto", Venise 1919).

L'auteur reprend le sujet qui a été déjà traité par Gabotto dans son étude **Gli ultimi principi d'Acaia e la politica subalpina dal 1383 al 1407** (Pinerolo 1897). Il emploie les comptes de trésorerie de Turin pour indiquer et redresser des erreurs.

Celui qui donna l'impulsion pour cette reprise de la politique des cadets de la Maison de Savoie en Orient fut Jean Laskaris Kalophéros, et sur ce Grec entreprenant et brave l'auteur aurait pu trouver un renseignement de plus dans mon „Philippe de Mézières et la croisade au XIV-e siècle", car ce „damoiseau de Constantinople" fut un des auxiliaires du roi de Chypre, Pierre I-er, parti en croisade. Ce fut lui qui amena de la part du Pape l'an-

nullation des droits acquis par les Hospitaliers (1386—1387). C'est encore à son intervention que furent entamées des pourparler avec Venise. Il avait déjà obtenu la promesse d'un domaine comprenant Céphalonie et Zante.

Mais le vicaire de la principauté, ce Pierre de S. Superano qui a été depuis longtemps identifié avec un de S. Exupéry, donc un Français, ne mordit guère à l'amorce. Il négociait par le moyen du Narbonnais Pierre Roquette, homme „sachant le grec, prudent et moult habile". Quant au despote de la Morée, Théodore, il faisait savoir au „prince de Pinerolo" — rien de plus — que, étant donné l'envoi d'une ambassade de la part de son parent (**consubrinus**), le comte de Savoie, il délègue de sa part son courtisan Andronic Sophianos pour présenter des compliments et en même temps voir si „dans ces régions il y aurait quelque chose à faire de son côté (**de nobis**), pour l'honneur et le bon plaisir de Son Excellente Domination" (p. 13; année 1388). Dans une lettre au comte lui-même, „père très-chéri de notre empire", Théodore donne des nouvelles sur la santé de l'empereur Jean, de sa femme Hélène, du jeune empereur Manuel et assure qu'il a envoyé ses gens pour rencontrer à Modon les émissaires de Savoie (pp. 14 15). Roquette alla bientôt le visiter et il arriva à convaincre les Grecs de Misithra qu'on peut écrire au „prince d'Achaïe". Nerio Acciaiuoli, le Florentin niché à Athènes, était aussi mêlé à ces discussions.

Dès 1389 le prince („prince de Pinerolo") demandait à Venise la permission de passer vers l'Orient avec deux cents cinquante lances et six cents autres soldats (p. 21). La République s'excusait par les difficultés que lui avait suscitées l'usurpation du despote à Argos (**ibid.**). Mais elle était disposée à une action simultanée, la Compagnie Navarraise entrant dans l'entreprise (pp. 22 23). Une convention dans ce sens était conclue dès le 26 septembre (pp. 25 27), sans que les Navarrais eussent été préalablement gagnés. Ce qui n'empêchait pas le prince d'envoyer son ambassadeur au despote (Datta, **Storia dei principi di Savoia del ramo di Acaia**, Turin 1892, II, p. 268). Et il finit, dès 1391 par s'entendre avec les Grecs. En vain Venise demandait l'envoi d'un corps d'expédition qui débarquerait „de Klarentza à Modon" (pp. 32—34). Le Piémontais fit semblant d'acquiescer et obtint ainsi la connivence des Navarrais, qui dépendaient en quelque

sorte de la politique vénitienne (p. 35). Le comte de Savoie avait été gagné, et cette fois les ambassadeurs dirigés à Misithra venaient aussi en son nom et en celui du comte des Vertus (pp. 30—40). Acciaiuoli entrait en décembre dans l'association (pp. 40—42), qui pouvait se tourner contre les Navarrais.

La mort seule du comte coupa court, à ces projets auxquels désormais manquait la base militaire. **N. I.**

* * *

Roberto Cessi, *Venezia e l'acquisto di Nauplia ed Argo* (dans le „Nuovo Archivio Veneto" 1915).

L'auteur reprend largement l'étude de cette importante expansion vénitienne en Morée qui fut l'occupation, contre les droits du despote Théodore Paléologue, d'Argos et de ce „Naples de Romanie", qui est Nauplie. Il signale des actes inédits, comme les félicitations de la République, en 1385, à Nerio Acciaiuoli pour avoir gagné une „mémorable victoire" sur les Turcs (p. 149), qui cependant devinrent les alliés du duc d'Athènes dès 1387, l'entente avec les „Sclavi de Magna" (p. 154), les „Esclavons du Magne", les négociations du mois de juillet avec l'envoyé du duc (pp. 157—158), l'occupation de la tour de Vassilipotamo en territoire du despăte (p. 158), les conditions posées par la République pour se mêler de la délivrance du duc d'Athènes, pris à Vostitza par les Navarrais, „après une discussion de trois jours, oeuvre du pire exemple pour tout le monde" (remise „en garde" de ses terres, livraison de ses marchandises, intervention pour la cession d'Argos par le despote; pp. 162—163), les offres du l'évêque d'Argos (p. 168, note 1) les négociations avec le despote lui-même (pp. 169—170), la médiation du duc de l'Archipel (pp. 170—171), la proposition des Navarrais de céder le „Zonchio" (p. 171), l'apparition de la flotte turque en 1394 dans les ceux de l'Achaïe. **N. I.**

* * *

Giuseppe Paladino, **Due dragomanni veneti a Costantinopoli (Tommaso Tarsia e Gian Rinaldo Carli)** (dans le „Nuovo Archivio veneto", XVII, Venise 1917).

Carli, un de ces deux interprètes du baili vénitien à Constantinople, a traduit la **Cronologia historica** de Hadschi (Hazi) Halifé Moustafa (Venise, 1693). Nous ajoutons qu'il avait été pré-

cédé dans les travaux d'histoire ottomane par cet autre membre de sa famille, l'interprète Giacomo Tarsia, qui traduisit en 1675 l'ouvrage de Hassan Vedschihi sur les événements de Turquie entre 1638 et 1660 (Bibliothèque de S. Marc, it. cl. VI, cod. 84; des extraits en ont été donnés par moi, dans les „Annales de l'Académie Roumaine", XX, p. 55 et suiv.). Il faudrait donner une édition de l'histoire de la campagne turque de 1638 conservée à la Bibliothèque de Capodistria (p. 185, note 4). **I.**

* * *

Eugenia Monzani, **La politica europea in Oriente sulla fine del secolo XVIII secondo documenti di fonte veneziana** (dans le „Nuovo Archivio Veneto", XXXIII, Venise 1917).

Ce travail d'une rédaction qui devrait être plus précise et mieux ordonnée contient une quantité de faits nouveaux trouvés dans la correspondance vénitienne de Constantinople. Cette contribution vénitienne s'ajoute à celle de M. R. Cessi sur „Émile Gaudin et la politique française à Constantinople", dans la „Revue de la Révolution française", V, à l'article du même sur „des confidences d'un ministre russe à Venise" („Atti dell'Instituto veneto", LXXIV), aux notes de M. Manfroni sur la campagne russe de 1770—1771 dans la Méditerranée (ibid., LXXII). A signaler l'invitation par l'Autriche des Grecs à s'établir dans l'Empire en 1788 (p. 265, note 3).

I.

* * *

Al. Lapedatu, *Cum s'a alcătuit tradiția națională despre originile Țerii Romănești*, Bucarest 1924.

Dans cette communication faite à l'Académie Roumaine, M. Al. Lapedatu élucide la question de l'origine des traditions concernant la fondation des premier État roumain, en Valachie.

La légende parle d'un prince Negru, époux d'une catholique, qui fonda la principauté, lui donnant pour capitale Câmpulung, alors que la princesse se noyait dans la rivière Doamnei, qui porte son nom (elle est nommée ainsi probablement parce que les revenus de la pêche des paillettes d'or appartenaient à la princesse).

Analysant tous les éléments de la légende, l'auteur arrive à identifier „Negru" avec Basarab, le prince qui a consolidé la

principauté. De fait il n'y a dans le récit populaire aucun trait qui ne lui corresponde. Si j'ai dit que Negru vient de „Neagoe", un prince du XVI-e siècle, grand bâtisseur et protecteur des arts, j'ai entendu la seule dérivation du nom (voy. p. 292, note 3). L'opinion de l'auteur qu'il s'agirait d'un caractère physique (negru=noir) ne pourrait pas être admise: parmi les caractères physiques, on n'employait pour désigner un prince que les défauts (même dans le cas de Radu-le-Beau il ne s'agit pas d'un éloge; il est fait une allusion à un vice de ce prince, ancien favori du Sultan).

Plus tard seulement, et par voie littéraire, ou arriva à identifier Negru avec Radu, succeseur de Basarab. On ajoute des raccords avec les Bans de l'Olténie privilégiée et avec les fiefs transylvains des princes roumains. Cette fois, la Capitale est Argeş.

C'est dans l'église princière de cette ville que furent ensevelis les premiers princes. Je crois encore que le cadavre couronné d'un diadème est celui de Basarab, et non pas de Radu. En effet il a été trouvé à la place où on déposait toujours le corps du fondateur. Le fait de la mort du premier à Câmpulung n'est pas un empêchement: Radu Mihnea, prince mort comme maître de la Moldavie en 1626, fut transporté à Bucarest, capitale de la Valachie, pour être mis en terre dans son église de „Radu-Vodă" L'argument des similitudes entre le vêtement du mort et celui du portrait dans l'église princière ne porte pas, le costume étant celui d'une époque. Je n'admettrais pas non plus un cénotaphe pour tel autre prince tombé sur le champ de bataille.

L'importance du travail de M. Lapedatu reste cependant intact; il a découvert sous le Negru de la tradition populaire, qui se rappelait le grand constructeur, Basarab, le guerrier.

N. I.

* * *

P. Tchileff, *Traces des croyances antiques à Charon chez les peuples balcaniques*

„Les croyances à Charon chez les Grecs anciens apparaissent après Homère et Hésiode, apportées en Grèce probablement par des colons d'Égypte. Quelques auteurs grecs mentionnent Charon et le répresentent comme un vieux batelier, qui pour une obole fait passer en enfer les âmes des morts. Tel a été représenté

Charon sur les fresques et les lécythes (dans l',,Etnographie-bulgare").

„Des croyances semblables se rencontrent aussi chez les Étrusques, probablement apportées chez eux par les colons grecs. Il en fut de même chez les Romains.

„Les Grecs du moyen-âge se représentent Charon comme un héros, un lutteur, souvent un cavalier, etc. Cette croyance a passé chez les Grecs modernes.

„Les Bulgares ont gardé jusqu'à nos jours l'usage d'enterrer les morts avec des monnaies, „ancienne récompense de Charon". Sûrement du nom de Charon vient le mot bulgare „kharo" dans le sens de vieux, impropre, laid. Les „Aroumains" ont aussi cet usage et ils se représentent Charon comme un vieillard laid. On rencontre un usage analogue dans la Serbie Orientale. Chez les Albanais sont demeurees de faibles traces du péage de Charon. Ces restes de la croyance en Charon proviennent des Thraces, des Macédoniens et des Illyres romanisés."

(Du journal „La Bulgarie".)

* * *

A. Rubió i Lluch, *La companyia catalana soto el comandament de Teobald de Cepoy (campanyes de Macedònia i de Tessàlia 1307-1510)* (extrait de la „Miscellània Prat de la Riba"), Barcelone 1913.

Un compte-rendu détaillé de cette importante étude, toute nouvelle, sera donné dans un fascicule suivant.

CHRONIQUE

Dans la **Cultura** de Cluj, No. 2, M. Adolphe Schullerus revient à l'explication du nom allemand de la Transylvanie, Siebenbürgen, par les sept groupes de colonisation germanique, „saxonne" (de fait moselloise) sur un territoire restreint. Il nous serait difficile d'admettre que la colonisation remplaçait le **desertum** voulu, défense par des territoires non-habités, théorie qui, lancée par un certain intérêt politique magyar, a été aussitôt acceptée

par des Saxons transylvains. S'il y a lieu à admettre l'étymologie des „sept châteaux“, il faut la mettre plutôt en rapport avec autre chose : à savoir avec les grands „Bürge“ ou „grads“ de l'établissement royal dans cette province d'après le modèle de l'expansion carolingienne. La distinction entre Siebenbürgen (la Transylvanie, l'Erdély, l'Ardeal) et les „terres“ de la Bârsa (avec Braşov—Kronstadt) et de l'Olt (avec Făgăraş), est celle entre la „terre“ royale et la „terre“ des plus anciens habitants, les Roumains. Autrement la Burzenland saxonne ferait partie du Siebenbürgen de colonisation.

Dans la même revue, M. G. Oprescu s'occupe des dessins de Michel Bouquet, qui visita les Principautés vers 1840. Les plus importants sont reproduits à la suite (nous les avions déjà données en partie dans la revue **Sămănătorul** et dans notre **Istoria Românilor**). On désirerait savoir, avec l'auteur, où sont les tableaux aux mêmes sujets exposés à Paris de 1841 à 1848, aux salons.

M. A. Buday étudie les **valla** et les châteaux romains qui se suivent sur le frontière probable de l'ancienne Dacie et sur la ligne de l'Olt: dans les derniers il verrait la défense d'un „limes“ provisoire, comme aussi ceux qui bordent la ligne du Murăş.

N. I.

* * *

„La Bulgarie“ résume ainsi une conférence de M. Zlatarsky sur „Le principe de l'ère bulgare“.

„Les anciens Bulgares comptaient par années lunaires. Leur ère commence à partir de l'année 679, lors de la fondation de leur État.

„Bientôt après, ils commencèrent à compter depuis le commencement du monde, acceptant les 5500 années de l'ère byzantine et en y ajoutant encore 6/9. Donc de la Création du monde au début de l'ère bulgare nous avons 6179 années. Mais, afin d'avoir un chiffre stable divisible par 12 (par 15 chez les Byzantins), les Bulgares ajoutèrent une année. De la sorte on eut 6180 années de la Création du monde à la première année de l'ère bulgare, années auxquelles on ajouta les années lunaires de l'ère bulgare.

„Cependant après la conversion au christianisme un chan-

gement fut introduit dans notre ère. On prend non 5500 années de la création du monde à J. C., mais 5505. C'est la méthode de l'évêque Constantin, contemporain de Boris et de Siméon.

„Plus loin, M. le professeur Zlatarsky fournit d'intéressantes données sur la conversion du peuple bulgare, qui eut lieu en 6374 en comptant d'après l'ère byzantine. Par ses calculs nets et précis, il prouve que la conversion eut lieu entre le 17 août et le 19 septembre 865 et il est enclin à croire que le roi bulbare Boris fut baptisé le 14 octobre 865."

* * *

Vient de paraître la *Correspondance diplomatique du roi Charles I-er (1866-1880)*, publiée par N. Iorga.

Le volume contient, avec une préface qui analyse les „livres" autrichiens pendant cette époque, les documents du Ministère des Affaires Étrangères de Roumaine, probablement perdus aujourd'hui, pour avoir été transportés pendant la guerre à Pétrograde, alors capitale d'un Empire ami.

La correspondance des agents roumains en Serbie est particulièrement riche en détails inédits.

* * *

M. L. Bréhier donne dans le *Starinar* de Belgrade un article llustré sur les «églises serbes et l'art roman» (vue des couvents de Gratchanitza et de Chilandar).

*

Dans la *Peninsula Balcanică*, revue de Bucarest, M. N. Papahagi essaie de donner une nouvelle Histoire des Roumains de la Péninsule balcanique.

* * *

Vient de paraître à Belgrade l'«Arhiv za arbanesku starinu, jeziku i etnologiju», dirigé par le professeur Géorgévitsch. Des travaux en allemand traitent de sujets de philologie. En fait d'histoire, un article sur les rapports contre Albanais et Monténégrins au commencement du XVIII-e siècle et un autre sur le rôle des Albanais dans la Serbie de Miloch.

De même l'apparition d'un gros ouvrage de M. Lioubomir Stoïanovitsch sur Vouc Caradschitsch. **N. I.**